HISTOIRE
DU THÉATRE
DE
L'OPÉRA COMIQUE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue Christine, près la rue Dauphine.

M. DCC. LXIX.

Avec Permission & Privilege.

PRÉFACE

J'AI cru qu'il ſerait ridicule de traiter ſérieuſement l'Hiſtoire de l'Opéra Comique & de faire une diſcuſſion raiſonnée d'un genre qui ne l'eſt pas; je n'ai donc voulu procurer dans celui-ci qu'une lecture de ſimple amuſement & propre à délaſſer de plus ſérieuſes que fournit abondamment ce ſiécle, peut-être auſſi trop philoſophique : j'ai cherché à donner à l'analyſe de chaque pièce la forme d'un conte gracieux ou comique, mêlé de couplets agréables ou piquants. Cette maniere, la moins pénible, eſt ſans doute celle qui

procurera le plus de plaiſir ; le travail de l'Auteur ne fatigue que trop ſouvent le Lecteur, qui perd patience en admirant celle de l'Ecrivain : mais celui qui tient la plume, comme celui qui monte dans la tribune, veut abſolument qu'on s'occupe de lui, qu'on l'écoute, & qu'on l'admire. Mon but n'a point été le même : j'ai penſé que l'eſprit de MM. le Sage, Fuzelier, Panard, Piron & Favart valait bien celui que je pourrais mettre dans ce volume ; je n'ai pas cru non plus que la partie chronologique de cette Hiſtoire (1) fût bien importante, & qu'il fût très-intéreſſant pour le

(1) J'ai obſervé celle de la date des pièces, la ſeule qui m'a paru néceſſaire.

Lecteur de savoir qu'Alard & Bertrand, associés avec la veuve Maurice & Decelles, furent d'abord seuls possesseurs des Spectacles de la Foire ; qu'ils les partagerent depuis avec Dolet & la Place, & furent remplacés par Octave & Dominique, à qui succederent Saint-Edme & la Dame Baron, en rivalité avec le Chevalier Pellegrin, que remplacerent Francisque & la Lauze, qui le furent, à leur tour, par Ponteau, qui obtint de l'Académie de Musique le privilege de l'Opéra Comique, qu'elle avait régi elle-même, & qu'il conserva jusqu'à sa suppression en 1742, &c. &c. &c. (1).

---

(1) Ceux qui désireront être plus particulierement instruits sur l'ordre de ces

Ce n'eſt pas que toutes ces viciſſitudes & ces rivalités, qui donnerent lieu à des procès très-plaiſans, ainſi que les perſécutions des deux Comédies, n'ayent produit des anecdotes aſſez intéreſſantes; mais comme preſque toutes ces cataſtrophes comiques ont donné lieu à des pièces amuſantes, j'ai mieux aimé les montrer dans ce cadre plus ſaillant, que dans une liſte faſtidieuſe où le ſel ſe ſerait évaporé par la lenteur d'une froide analyſe. Une anecdote, pour conſerver ce qu'elle a de piquant, doit être préſentée avec tout ce qui lui appartient. Les

---

faits peuvent conſulter les Mémoires ſur les Spectacles de la Foire, que nous n'aurions fait que repéter, & qui ſuffiſent pour cette partie.

plus petites circonſtances en font ſouvent le prix. Celui que j'ai tâché de donner à ce recueil eſt d'y mettre ſous les yeux, d'une maniere agréable, des ouvrages qui ont longtems fait les délices du Public, & d'y conſerver un genre que la ſéchereſſe de celui qui l'a remplacé fera ſans doute regretter plus d'une fois.

Pour toute introduction je me contenterai de dire que le Théatre de la Foire a commencé par des farces que les Danſeurs de corde mêlaient à leurs exercices, ainſi que le pratiquent encore Nicolet & les autres qui, avec plus de goût & d'intelligence, viendraient à bout de le reſſuſciter. On joua enſuite des Fragmens de vieilles Pièces Italiennes au grand mé-

contentement des Comédiens Français qui firent défendre aux Forains de donner aucune Comédie par Dialogue ni par Monologue : ceux-ci eurent recours aux écriteaux que chaque Acteur préſentait d'abord aux yeux des Spectateurs ; mais comme la groſſeur, qu'il fallait néceſſairement donner aux caractères, les rendait embarraſſans ſur la Scène, on prit le parti de les faire deſcendre du ceintre. L'Orqueſtre jouait l'air, & le Spectateur chantait lui-même les couplets qui lui étaient préſentés. Les Acteurs imaginerent, avec raiſon, qu'ils acquéreraient plus de grace, chantés par eux-mêmes : ils traiterent avec l'Opéra qui, en vertu de ſes privileges, leur accorda la permiſſion

de chanter. Le Sage, Fuzelier & d'Orneval composerent aussi-tôt des Pièces purement en Vaudevilles, & le Spectacle prit de ce moment le nom d'Opéra Comique. On mêla peu-à-peu de la prose ou des vers avec les couplets pour mieux les lier ensemble ou pour se dispenser d'en faire de trop communs; car alors il n'en était pas ainsi qu'à présent, on pensait qu'il était nécessaire de mettre dans chaque couplet de l'esprit ou du sentiment : telles furent toujours les Pièces de l'Opéra Comique, jusqu'à ce qu'il ait succombé sous l'effort de ses ennemis, après en avoir toujours été persécuté.

Il ne nous reste plus qu'à engager à lire cet Ouvrage, non pas

avec attention, comme c'eſt l'uſage des Préfaces, mais avec gaité, & même à chanter les couplets que l'on trouvera ſur ſon chemin. Chanter une Hiſtoire ! La propoſition paraîtra ſinguliere : pourquoi non ? On chantait bien autrefois les Poëmes épiques ; on a depuis chanté les Tragédies ſur le Théatre Français ; on chante encore des Maximes ſur celui de l'Opéra. Le Peuple Français a toujours chanté ſes victoires & ſes pertes, ſa gloire & ſa misère, il peut bien chanter l'Hiſtoire de l'Opéra Comique.

HISTOIRE
DU THÉATRE
DE
L'OPERA COMIQUE.

LE RETOUR D'ARLEQUIN A LA FOIRE.

Opéra Comique, en un acte; en Prose, mêlée de Vaudevilles, 12 *Février* 1712. (1)

Thalie, protectrice des Forains, implore, en leur faveur, le secours d'Apollon.

(1) Il y a bien quelques Piéces antérieures à celle-ci, mais elles ne méritent pas d'être citées.

THALIE.

AIR : *Des Pélerins.*

Avec raiſon mon cœur ſoupire,
Grand Apollon.
Il ne m'eſt plus permis de rire
Dans ce vallon.
Les Romains ont juré ma mort
Si je babille;
Pour le coup c'eſt fait de mon ſort,
J'étouffe, je ſuis fille.

Mercure annonce un Arlequin de la vieille Roche, qui, malgré le ſilence qu'il gardera, ne laiſſera pas d'exciter la curioſité du Public. Un Acteur Romain paraît & ſe moque de l'arrivée d'Arlequin.

MOMUS.

AIR : *Reveillez-vous, belle endormie.*

Il mérite la préférence ;
Chez vous tel qu'on entend parler,
Garderait ſouvent le ſilence,
S'il était permis de parler.

LE ROMAIN.

AIR : *Y avance.*

Quoi donc ce fade Poliſſon

Oſe attaquer Agamemnon.
Arcas, courons à la Vengeance.

ARLEQUIN.

Avance, avance, avance,
Avec ton ſceptre de fayance.

Arlequin & Pierrot ſe battent comiquement avec le Romain & ſon confident, & les chaſſent. Thalie aſſure les Forains que quoiqu'ils ſoient privés de la faculté de parler, ils plairont par leur jeu italien. On amene Pégaſe; Arlequin, avant de le monter, dit à Thalie, ſur l'air: *J'entens déja le bruit des armes.*

Sans parler faire un perſonnage,
Je ſuis novice en ce métier.
Mais à vous plaire tout m'engage,
Muſe, pour me fortifier,
Avant de faire le voyage,
Buvons le vin de l'étrier.

Ici on apporte une bouteille de vin, dont Arlequin boit pluſieurs raſades.

Ce divertiſſement n'était qu'une eſpéce de Prologue qui portait ſur la défenſe qui avait été faite aux Forains de parler cette année. Il précedait *Arlequin, Baron Allèmand*, piéce en trois actes,

en Vaudevilles ; par Ecriteaux , & composée en société entre MM. le Sage, Fuzelier & d'Orneval. Cette piéce qui fut jouée le même jour au jeu de la Dame Baron , n'avait ni plan , ni intrigue , ni comique ; elle ne se soutint que par le jeu des Acteurs , & sur tout par celui de Dominique , qui y représentait le principal rôle , & qui fut depuis reçu au Théatre Italien , auquel il a rendu beaucoup de services , tant en qualité d'Auteur que comme Acteur , réunissant ces deux talens dans un grand degré de perfection.

LA FOIRE DE GUIBRAI,

Prologue en Vaudevilles.

Le Théatre repréſente les fauxbourgs de Falaiſe. On voit dans l'enfoncement des tentes, des hommes, des chevaux, des bœufs, & tous les préparatifs d'une Foire.

Arlequin & Scaramouche, fameux Filoux, ſe propoſent d'y faire de bons coups de main. Pour y parvenir, ils ſe déguiſent en Comédiens Arabes. Un Muſicien vient offrir au Juge de Guibrai ſes talens, qu'il vante ainſi :

Au ſon de ma lyre admirable,
Tout rocher eſt inébranlable ;
Les arbres ſemblent m'écouter :
Et lorſqu'aſſis ſur la rive,
Ma voix commence d'éclater
Je vois l'onde fugitive
Couler toujours ſans s'arrêter.

AIR : *Des Trembleurs.*

Je ſçai faire des ſonates ;
J'ai compoſé des cantates.

LE JUGE.

Et bien d'autres piéces plates.

LE MUSICIEN.

Lulli rampe devant moi ;
Mes rondeaux ſont les délices

LE JUGE.

Des marchands de pain d'épices ;

LE MUSICIEN.

Sur-tout j'ai de beaux caprices.

LE JUGE.

Pour celui-là je le croi.

On entend un bruit de trompettes & de tymbales, & l'on voit paraître Arlequin burleſquement habillé. Il annonce Arlequin Mahomet, & le tombeau de Noſtradamus.

La ſcène de la premiere de ces deux Piéces ſe paſſe d'abord à Surate, & enſuite à Balſora, dans les jardins du Roi.

Arlequin ſe plaint de s'être ruiné dans le commerce, & Dahi, ſon voiſin, vient l'avertir que ſes créanciers ſont prêts à le faire arrêter ; heureuſement Boubekir le dérobe à leurs pourſuites, en lui offrant un coffre volant qu'il a imaginé, dit il, pour la commodité des Banqueroutiers. Les Archers paraiſſent, & Ar-

lequin, monté dans ſon coffre, les brave & diſparaît.

Le Théatre change & repréſente un bois. Un jeune Prince paraît appuyé contre un arbre, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur. Le ſujet de la triſteſſe du Prince de Perſe eſt qu'un Kam doit épouſer la Princeſſe qu'il aime : il eſt prêt à ſe percer de ſon poignard lorſqu'Arlequin l'arrête & lui promet de le ſervir.

Le Théatre change encore & repréſente les jardins du Roi de Balſora, où la Princeſſe ſe promene avec ſa ſuivante : pendant qu'elles déplorent leur ſort, Arlequin paraît en l'air dans ſon coffre. La Princeſſe invoque l'aſſiſtance de Mahomet, ce qui fait naître à Arlequin l'idée de paſſer pour ce Prophéte. Le Roi paraît, ſuivi du vieux Kam qui vient épouſer la Princeſſe. Arlequin remonte dans ſon coffre; aſſomme à coups de batte le Vieillard amoureux, & remplit l'air de fuſées & de feux d'artifices qui effrayent le Roi, & l'obligent à conſentir au mariage de la Princeſſe avec le Prince de Perſe, ce qui termine la piéce. Elle fut ſuivie du Tombeau de Noſtradamus; autre Opéra Comique, auſſi en Vaudevilles.

LE TOMBEAU DE NOSTRADAMUS.

Le Théatre repréſente la ville de Salon en Provence ; on voit dans l'enfoncement le Tombeau de Noſtradamus.

Octave, qui retrouve ſon valet Arlequin, lui apprend qu'après avoir épouſé Iſabelle qui l'aimait, il en eſt devenu jaloux, & que l'ayant ſurpriſe avec un homme il a tué ce téméraire ; mais que, preſſé par ſes remors, il craint que ſa femme ne ſoit innocente, d'autant plus qu'il a appris que cette épouſe infortunée eſt partie de Florence pour le ſuivre. Il la cherche de ſon côté, ne pouvant la trouver, il eſt réſolu d'ouvrir le Tombeau de Noſtradamus. Arlequin, effrayé, eſſaye envain de l'en détourner; mais Octave frappe ſur le mauſolée, qui s'ouvre. Il en ſort un Monſtre affreux qui vomit des tourbillons de feu. Arlequin s'enfuit de peur ; l'intrépide Octave embraſſe le Monſtre, qui s'abîme auſſi-tôt ; & un Magicien noir paraît : il donne un coup de baguette ſur le tombeau, qui s'ouvre entierement &

laiſſe voir tout l'intérieur. Noſtradamus y paraît dans un fauteuil. Il écrit ſur une table d'ébene. Autour de lui ſont rangés plusieurs bouquins. Il a la tête couverte d'un bonnet violet à longues oreilles ; une barbe blanche lui deſcend juſqu'à la ceinture, & il porte une robe de même couleur, parſemée de caracteres taliſmaniques.

Noſtradamus promet ſa protection à Octave. Il lui apprend que l'homme qu'il a tué n'eſt pas mort, & que ſon épouſe eſt innocente. Il l'envoie chercher par des Lutins, & la lui rend. Les deux époux, reconciliés & réunis, remercient le Prophéte & le quittent. Ils ſont remplacés par deux jeunes gens qui ſe diſputent ſur l'ancienneté de leur nobleſſe & qui preſſent, l'un & l'autre, Noſtradamus de décider en leur faveur. Celui-ci leur offre de faire paraître devant eux leurs aïeux ; dans le moment on voit paſſer un vieux Gentilhomme de campagne ; après lui, un Bailli de village qui eſt ſuivi d'un Meunier. Le ſecond jeune homme ſe moque du premier ; mais il à bientôt ſon tour, & l'on voit paraître pour ſon compte un gros homme richement vêtu ; un petit Commis aux Aides, & enfin un Cocher. Les deux

jeunes gens sortent pleins de dépit & couverts de confusion.

Une Meuniere vient avec Pierrot, son Garde-moulin, qu'elle aime, & dont elle voudrait faire son mari en place de celui qui l'a quittée depuis six ans, dont elle n'a point entendu parler depuis, & qu'elle croit mort; mais Nostradamus lui apprend que son mari s'est fait agioteur, & qu'il a gagné des sommes considérables. La Meuniere perd à l'instant le goût qu'elle avait pour Pierrot. Un accès conjugal la reprend, & elle part à l'instant pour aller trouver son mari. Arlequin, déguisé en femme, lui succéde; il vient, dit-il, debuter à l'Opéra, & se met à danser (1). Nostradamus lui promet une fortune brillante; lui nomme toutes les conquêtes qu'elle fera, mais l'horoscope finit par la salpètriere.

Une troupe de Provençaux & de Provençales, qui arrivent en dansant, viennent féliciter Nostradamus, & s'adressent à lui pour le consulter.

UN PROVENÇAL.

Vous connoissez nos caractères;

---

(1) Ce personnage était rempli par Bakster, Arlequin Anglais, qui dansait d'une maniere surprenante.

Nos esprits sont un peu Manseaux :
Faites que tous les Provençaux,
A Paris, passent pour sinceres.

NOSTRADAMUS.

Pour Picards, ils seront reçus.

LE PROVENÇAL, *lui faisant la révérence.*

Vive Michel Nostradamus !

LE CHŒUR *repéte : Vive Michel Nostradamus !*

UNE PROVENÇALE.

Je cherche à me mettre en ménage ;
Mais je crains un mari jaloux.
Je voudrais trouver un époux
Qui, d'un ami, n'eût point d'ombrage.

NOSTRADAMUS.

Vous en trouverez tant & plus.

LA PROVENÇALE *faisant la révérence.*

Vive Michel, &c.

UN PAYSAN.

Je voudrais épouser Nicole,
Mais, tatigué, je sis trop fin :
Je m'apperçois qu'avec Colin
Tous les jours alle batifole.

NOSTRADAMUS.

Fais comme il fait, & rien de plus:

LE PAYSAN, *en le saluant.*

Vive Miché, &c.

UNE PAYSANE.

Un riche Fermier du village
M'a fait l'objet de ses amours:
Mais le fripon dans ses discours
Ne parle point de mariage.

NOSTRADAMUS.

Contraignez-l'y par vos refus.

LA PAYSANE.

Vive Michel, &c.

UN PROVENÇAL.

Calmez le trouble de mon ame.
Catin, dont les yeux m'ont soumis,
D'un vieux fermier de mes amis,
Catin va devenir la femme.

NOSTRADAMUS.

Crains que ces nœuds ne soient rompus.

LE PROVENÇAL.

Vive Michel, &c.

Ces deux Piéces, ainsi que le Prolo-

gue, ſont de le Sage, & eurent beaucoup de ſuccès.

LE TEMPLE DU DESTIN.

Opéra Comique, en un acte.
27 *Juillet* 1715.

La ſcène ſe paſſe d'abord dans la rue.

Le Docteur, Pierrot ſon valet, Mezetin, Scaramouche & Arlequin, ſont tous amoureux de Colombine. Les deux derniers veulent ſe battre, mais ils conviennent tous d'aller conſulter le Deſtin & de s'en remettre à ſa déciſion.

Le théâtre change, & repréſente le temple du Deſtin. On voit dans le fond un eſcalier à deux rampes, ſur le haut duquel paraît le Tems avec ſa faulx. Six Heures blanches & ſix Heures noires ſont rangées le long de l'eſcalier. Sur les aîles, ſont dépeints des événemens extraordinaires, comme autant de marques de la puiſſance du Deſtin. Au milieu du temple s'éleve un trône où le Deſtin eſt couvert d'un voile, & d'où il rend ſes oracles.

Le Grand-Prêtre du Deſtin lui adreſſe ainſi ſa priere :

Tu fais, quand il te plaît, une mere précoce ;
Ou dans le célibat tu laisses sans pitié
Un beau tendron devenir rosse ;
C'est toi qui fais aller cent faquins en carosse,
Et mille honnêtes gens à pié.

CHŒUR.

O destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi.

PREMIER MINISTRE.

Lorsqu'on voit un manant sortir de son village,
Et peu de temps après se changer en commis,
Ce changement est ton ouvrage ;
Et l'on suit tes arrêts, quand on fait un outrage
Au front des sujets de Thémis.

CHŒUR.

O destin, &c.

Un Comédien de campagne vient consulter la Divinité, & saute au cou du Grand Prêtre à qui il offre son amitié : le Grand-Prêtre l'accepte, & interroge le Destin qui répond :

Le jeune Acteur on recevra ;
Et dans les rôles qu'il fera,
En lui-même il s'applaudira.
Le reste est un profond mystere
Que je juge à propos de taire.

Le Comédien ſort aſſez mécontent de la réponſe, mais toujours fort content de lui-même. Deux Amans viennent à leur tour demander ce qu'ils doivent eſpérer. Le Deſtin répond :

Leur amour deviendra ſi fort,
Qu'il mettra leurs parens d'accord.

Un vieux Frippier arrive avec ſa jeune femme, dont on lui promet qu'il aura bientôt un fils qui portera ſon nom. A la fin paraiſſent tous les Amans de Colombine, & le Deſtin les aſſure que celui qui l'épouſera augmentera la grande Confrérie. Cet Arrêt diſperſe les Amans ; le Docteur ſeul n'en eſt point effrayé, & ſe charge d'accomplir les Arrêts du Deſtin. Les Heures qui ſont autour de lui deſcendent des deux côtés de l'eſcalier, & forment une danſe qui eſt terminée par les couplets ſuivans :

UNE HEURE BLANCHE.

Maris, dont l'humeur jalouſe,
Au devoir prétend ranger
Une jeune & coquette épouſe,
Vous hâtez l'Heure du Berger.

UNE HEURE NOIRE.

Tel amant, qui, le jour pleure,

M'attend pour le soulager.
De minuit enfin je suis l'Heure,
L'Heure ordinaire du Berger.

UNE HEURE BLANCHE.

Il faut qu'un galand en France,
De soupirs soit ménager ;
Mais qu'il prodigue la finance,
Il touche à l'Heure du Berger.

UNE HEURE NOIRE.

On voit des beautés discretes
Qui craignent de s'engager ;
Mais à Paris, près des Coquettes,
Toute heure est l'Heure du Berger.

UNE HEURE BLANCHE.

Beauté qu'un amant obséde,
Je vous vois fuir le danger ;
Mais le moment qui me succéde
Souvent fait l'Heure du Berger.

Cette piéce épisodique est de le Sage, & réussit comme elle le méritait.

LES EAUX DE MERLIN.

Opéra Comique, en un acte, en Vaudevilles, précédé d'un Prologue, le 25 Juillet 1715.

La ſcène eſt dans la forêt des Ardennes. On y voit deux fontaines.

Arlequin, outré des rigueurs de Colombine, veut ſe pendre; mais il en eſt empêché par Mézetin ſon camarade; & tous deux fort altérés vont ſoulager leur ſoif aux deux ſources qu'ils apperçoivent.

Ces deux fontaines ſont l'ouvrage de l'enchanteur Merlin : l'une, qui s'appelle la fontaine de la Haine, a le pouvoir d'éteindre la flâme de l'Amant qui en boit, & de changer ſon amour en averſion; l'autre, appellée la fontaine de l'Amour, allume cette paſſion dans les cœurs indifférens, & l'augmente dans ceux qui aiment déja. Ils en éprouvent tous deux l'effet ſubit, & Merlin paraît à leurs yeux; il s'intéreſſe à leur ſort, & leur promet de faire tranſporter ſes eaux par-tout où ils vou-

dront, & autant qu'ils en pourront débiter.

La scène de la piéce se passe à Paris où Arlequin & Mézetin sont venus s'établir; & le théâtre représente une boutique où l'on voit une grande quantité de bouteilles d'eau rangées sur des planches avec des étiquettes. La premiere Marchande qui s'offre à eux, est une Comtesse qui demande des eaux, non pour se faire aimer parce que ses appas suffisent, mais pour faire oublier à son mari un amour qui la gêne. Jeannot, petit Laquais de la Comtesse, en demande pour l'effet contraire de sa Maîtresse & pour se faire aimer de Nicole, la Servante de la maison qui le pince toujours, lui tire les cheveux, lui donne de petits soufflets, lorsqu'ils sont seuls. Mézetin & Arlequin lui disent qu'il n'a pas besoin des eaux d'Amour, & que, pour la faire cesser d'être méchante, il n'a qu'à cesser de faire l'innocent. Damis qui a dépensé les trois quarts de son bien pour une Fille d'Opéra dont il n'a rien obtenu, vient demander des eaux de la Haine, en boit & est guéri. Il sort, & Pierrot le remplace; il a épousé une jeune fille de vingt ans qui est aimable & coquette:

après avoir long-tems balancé les avantages & les désagrémens de cette union, Mézetin lui demande en quoi le secours des eaux lui sera nécessaire.

PIERROT.

AIR : *Mon pere, je viens devant vous.*

Par l'eau d'amour j'attirerai
Les galands libéraux & riches,
Et par l'autre j'écarterai
Tous ceux qui sont gueux ou trop riches.

MÉZETIN.

Cela me paraît bien pensé,

ARLEQUIN.

C'est parler en mari sensé.

MÉZETIN.

Tu n'as pas besoin de nos eaux.

AIR : *Suivons l'amour, c'est lui qui nous mene.*

Va mon ami, ta fortune est faite ;
Oui, tu verras chez toi pleuvoir l'or :
Une jeune & charmante coquette
Pour son époux, en France, est un trésor.

Marinette & Colombine, Maîtresses d'Arlequin & de Mézetin, viennent

s'adresser à eux sans les reconnaître, leur avouent qu'elles ont regret de les avoir maltraités, & qu'elles en sont bien punies par l'amour qu'elles éprouvent depuis leur absence. Elles demandent, pour se soulager, des eaux de la Haine; mais, au lieu de leur en donner, leurs amans leur présentent les eaux d'Amour qui ne font que redoubler leurs feux. Ils se découvrent à elles, & leur reprochent leurs cruautés. Colombine & Marinette ont beau les caresser, ils se refusent à leurs empressemens. Ces Amantes rebutées, voyant qu'elles ne peuvent les séduire, leur font boire de force des eaux d'Amour, ils se reconcilient & s'épousent.

Cette piéce est de le Sage, eut beaucoup de succès, & a été reprise en 1735.

ARLEQUIN,

DÉFENSEUR D'HOMÈRE.

Opéra Comique, en un acte, 27 Juillet 1715.

Léandre, Amant d'Angelique, fille du Bailli, pardonne à Arlequin & à Scaramouche toutes les friponneries qu'ils lui ont faites, à condition qu'ils le serviront dans ses amours.

Le Bailli qui est né en Italie, enferme sa fille & Olivette sa soubrette, suivant l'usage de son pays. Arlequin, déguisé en Revendeuse à la toilette, offre plusieurs bijoux au Bailli; il tire de sa poche une liste des effets qu'il a à vendre & une lettre de Léandre; mais il se trompe & donne la lettre amoureuse au pere & la liste à la fille. Le Bailli s'apperçoit de la fourberie, & chasse Arlequin à coups de bâton; mais celui-ci paraît bientôt en pédant, & dit au Bailli qu'il vient s'établir dans son village où il veut enseigner pour rien.

ARLEQUIN.

A l'instar de Dom Quichote
(*bis.*) Je cours les champs,
Pour la beauté d'Aristote
(*bis.*) Je bats les gens.
Je fais dire aux passans suspects:
Vive les Grecs.

Arlequin fait ôter le chapeau au Bailli, & le force à répéter plusieurs fois avec lui, Vive les Grecs. Il fait apporter deux bibliotheques, sur l'une desquelles est écrit *les anciens*, & sur l'autre *les modernes.* Il fait approcher Angelique de la derniere, dans laquelle est Léandre qui lui donne un livre qu'elle fait semblant de lire, tandis qu'elle s'entretient avec lui. D'un autre côté, Arlequin amene le Bailli à la bibliotheque des Anciens, & l'oblige à baiser respectueusement Homere, Séneque & d'autres Auteurs; de son côté Angelique soupire, pendant que Léandre lui baise la main.

LE BAILLI.

AIR: *Quand le péril est agréable.*

Malepeste! quel soupir tendre!
Ma fille lit quelque roman.

ARLEQUIN.

Elle le prendra ſûrement
Par où l'on doit le prendre.

Arlequin amuſe encore le Bailli par des balivernes ; mais il s'échappe à la fin, & ſurprend ſa fille avec Léandre qui ſe jette à ſes pieds & ſe fait connoître pour le fils de Damis de Marſeille, le plus intime ami du Bailli, qui lui accorde ſa fille, & lui remet en même tems toutes ſes clefs pour la garder. Mais Léandre plus délicat aime mieux s'en fier au cœur de ſa Maîtreſſe ; & c'eſt en effet une ſauve-garde plus sûre.

Cette piéce eſt de le Sage, & fut faite à l'occaſion de la diſpute célebre qui agitait alors la République des Lettres diviſée en deux partis, à la tête deſquels était Madame Dacier pour les Anciens, & la Mothe pour les Modernes. Cette circonſtance fit la petite réputation de la piéce dont nous venons de donner l'extrait, & à laquelle on n'aurait pas fait attention dans tout autre tems.

LE TEMPLE DE L'ENNUI.

Prologue en Prose, mêlé de Vaudevilles,

1716.

Le théâtre représente un temple rempli de Chats-huans, de Chauve-souris, & d'autres animaux tristes. On voit au fond un grand pavillon relevé avec des guirlandes de pavots, & un sopha dessous. Le Dieu de l'Ennui, vêtu d'une longue robe de taffetas feuille morte, avec une couronne de soucis, est sur le sopha; & derriere lui on lit des titres de Livres, comme, le Mercure galant, nouvelles Tragédies, Opéra nouveaux, &c. le Dieu bâille, & paraît plein d'inquiétude. Il envie le sort des Auteurs qui s'amusent en lisant leurs propres Ouvrages. Scaramouche lui amene un Musicien qui lui chante une cantate à sa louange, mais qui ne l'amuse point. Un Poëte ne le divertit guère mieux; mais Arlequin & Mézetin arrivent en chantant, *Allons gay, d'un air gay:* ce qui scandalise fort le Dieu de l'Ennui. Ils essayent enfin de le faire rire, & ,

voyant qu'ils ne peuvent en venir à bout, ils invoquent Momus qui change le Palais de l'Ennui en un lieu délicieux ; & le Prologue eſt terminé par les danſes que forme ſa ſuite.

LE TABLEAU
DU MARIAGE.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlé de Vaudevilles.

La ſcène eſt à Paris, & ſe paſſe dans un jardin.

Diamantine qui eſt d'un caractere inquiet, ne peut ſe réſoudre à donner la main à Octave qu'elle eſt prête d'épouſer, parce qu'elle craint d'être malheureuſe en ménage : mais M. Minutin ſon Notaire, & Francœur ſon Marchand de rubans, redoublent encore ſon effroi. Ce dernier entre dans une colere affreuſe en accablant ſa femme d'injures, parce qu'elle n'a pas encore apporté les rubans à Diamantine, qui lui repréſente que c'eſt un ſujet trop mince pour ſe mettre dans une ſi grande colere. M. Minutin, qui eſt d'un carac-

tere auſſi tranquille que l'autre eſt emporté, blâme cette conduite & ſe vante de vivre d'une maniere bien différente avec ſa femme. Il ajoute qu'il ne l'a jamais tant aimée; on lui en demande des nouvelles, & il répond en riant qu'elle eſt à l'agonie. Diamantine outrée, les congédie l'un & l'autre, en diſant qu'elle n'a beſoin ni de rubans, ni de contrat de mariage. Le Marchand ſort, en diſant qu'il va bien battre ſa femme, & le Notaire en promettant de bien payer le Médecin. Octave preſſe de nouveau Diamantine, qui lui promet de conclure ſi ſon oncle & ſa tante parviennent à la déterminer. Ils arrivent l'un & l'autre, & lui donnent des marques d'une union ſi parfaite qu'elle ſemble devoir ſe déterminer : mais une querelle, ſur la date de leur mariage, vient tout gâter; &, après s'être accablés d'injures, ils ſe chargent de coups. Diamantine renonce abſolument au mariage; & Olivette, qui n'a pas lieu d'être plus contente d'Arlequin emploie les violons qui étaient deſtinés aux fiançailles, à ſe réjouir de n'avoir point été mariée.

ARLEQUIN TRAITANT.

Opéra Comique, en trois actes, en Vaudevilles, 27 *Mars* 1716.

La ſcène eſt à Paris, & repréſente un riche appartement.

Léandre, Amant d'Iſabelle, ſe plaint à Colombine ſa ſuivante, que le Docteur, pere de ſa Maîtreſſe, lui préfére Arlequin, nouveau parvenu, ſorti depuis peu du rang le plus bas : Léandre propoſe à la Soubrette d'enlever ſa Maîtreſſe; mais Colombine ne ſe charge qu'avec répugnance de cette commiſſion qu'elle n'eſpére pas qu'Iſabelle accepte jamais. Ils ſortent l'un & l'autre & Arlequin arrive, vêtu d'une robe de chambre à fleurs d'or. La ſituation des affaires l'obligeant à réformer ſes Commis, il les fait appeller & leur cherche querelle afin de ne les point payer. Bordereau, Bonnemain & Tranſparent, ſont congédiés; mais le dernier reſte parce qu'il eſt protégé de Mademoiſelle Catin. Le projet d'Arlequin eſt de le marier avec elle. Barbarin, autre Finan-

cier, vient tout consterné joindre Arlequin, & lui apprendre que l'on vient d'établir un Tribunal où ils seront sévérement examinés. Arlequin s'en moque, parce qu'il a fait pacte avec un Diable qui lui a promis de le protéger.

Arlequin & Barbarin viennent à parler de leurs affaires; mais comme ils ne sont pas de meilleure foi l'un que l'autre, ils se reprochent réciproquement leurs fourberies: & Barbarin, outré de colere, dit qu'il va tout déclarer au Tribunal, quelque chose qu'il lui en puisse arriver. Le Docteur amene Isabelle sa fille à Arlequin, qui lui déclare sa tendresse en termes de Finances:

> Vous allez, ma belle maîtresse,
> Recevoir dans cet heureux jour
> Tout le produit de ma tendresse,
> Dans la caisse de mon amour.

Isabelle est peu touchée de cette galanterie; mais son pere l'emmene à sa maison de campagne, pour y faire tout préparer pour la noce. M. Blazonnet vient apporter des armes pour choisir à Arlequin, à qui il offre un champignon d'or en champ de sable, ou un pourceau d'or en champ de gueule, avec

cette devise, *Virtuti debita merces.* Arlequin ne veut point de celle-ci dans la crainte qu'on ne dise qu'il a débité de la Mercerie. D'ailleurs il trouve le Généalogiste trop cher, & le chasse à coups de bâton. Madame Furet, Aventuriere, est introduite & demande un emploi pour son mari : Arlequin la caresse, mais elle n'en emporte que des promesses, & sort très-mécontente. Il n'en est pas de même de Belphegor, il vient présenter à Arlequin son billet qui ne porte que 3 ans au lieu de 30 ; erreur fatale pour Arlequin, qui lui dit :

AIR : *Voulez-vous savoir qui des deux.*

Ce n'est pas là mon numéro ;
Remettez, de grace, un zéro ;
C'est de vos griffes charitables
Demander peu ; vous savez bien
Qu'entre nous traitans & vous Diables,
Un zéro ne nous coûte rien.

Belphegor ne veut point faire de quartier, dans le moment la terre s'ouvre, Belphegor s'abîme avec Arlequin & il sort du gouffre quatre Démons qui forment une danse, par laquelle ils expriment la part qu'ils prennent à la

tromperie que Belphegor a faite à Arlequin.

Au second Acte, le théâtre représente le Tartare où l'on voit plusieurs personnes dans différens supplices; elles chantent l'arrivée d'Arlequin qui dit:

AIR: *Menuet de Grandval.*

Ah! quelle musique endiablée!
Quel chien de chorus est-ce là!
Je démêle en cette assemblée
Nombre de voix de l'Opéra.

On lui fait voir les plus fameux criminels, parmi lesquels sont un Gascon qui a pris la place de Promethée, & a le cœur déchiré par un Vautour, pour avoir déchiré la réputation de plusieurs honnêtes femmes. On lui montre ensuite sur la roue d'Ixion, un Médecin qui circule sans cesse pour avoir fait verser tout le sang de ses malades, afin, disait-il, de le faire circuler. Arlequin prend pour Sysiphe un Poëte Lyrique qui roule un rocher qui retombe sans cesse, pour le punir de toutes les Piéces tombées qu'il a faites en sa vie (1).

(1) Arlequin faisait dans cet endroit le mauvais lazzi de montrer au doigt un homme assis

On montre encore à Arlequin le tonneau des Danaïdes, que s'efforcent inutilement de remplir des filles, qui ont ruiné un grand nombre d'Amans pour fournir à leurs folles dépenses. Il voit enfin, sous une montagne, les ennemis des Grecs foudroyés; & Astarot vient, de la part de Pluton, ordonner de suspendre tous les supplices des coupables, pour célébrer le grand jour de sa fête. Ils se livrent pour la premiere fois au plaisir; Arlequin leur fait observer qu'ils devraient bien saisir ce moment où les Diables sont à se divertir pour tâcher de se sauver. Les coupables veulent profiter de ce conseil, mais Arlequin est le seul qui vienne à bout de se sauver en sautant par dessus Cerbere; les portes de l'Enfer se referment avec un fracas horrible; les Démons

---

parmi les Spectateurs qui se levait tout en colere, & lui donnait de ses gands par le visage. La garde venait sur le théatre, ce qui laissait le Public dans l'attente d'un événement sérieux, qui se terminait cependant par une mauvaise plaisanterie; l'offensé n'étant autre qu'un Acteur qui se faisait connaître & faisait rire les Spectateurs de leur bévue.

reparaissent, & les criminels sont renchaînés pour jamais.

Au troisieme Acte, le théâtre représente une maison de campagne & une riviere dans l'enfoncement.

Isabelle ouvre la scène avec Colombine qui ne peut la déterminer à fuir avec Léandre. Il paraît & joint ses prieres aux leurs pour gagner le Docteur qui arrive; elles sont si pressantes que celui-ci en est touché, mais il se retranche sur la parole qu'il a donnée à Arlequin. La Rose, Valet de ce Traitant, arrive, & leur apprend qu'il est disparu; ce qui détermine le Docteur à consentir au mariage de sa fille : lorsqu'il est prêt de la lui donner, Arlequin paraît, & dit qu'il a été enlevé par une Comtesse qui étoit folle de lui. Léandre, outré de désespoir, met l'épée à la main, & Arlequin se sauve dans la maison où le Docteur fait rentrer sa fille. Léandre, ayant perdu toute espérance, veut se percer de son épée, mais Pierrot, son Valet, l'en empêche; cependant il vient à bout de se débarrasser de ses mains, & il se jette dans la riviere. Vénus paraît à propos, & ordonne aux Nayades de le secourir; elles le prennent dans leurs bras & le po-

ſent ſur le rivage. Le Docteur, Iſabelle & Colombine, viennent & trouvent Léandre étendu & ſans connaiſſance. Iſabelle s'évanouit dans les bras de Colombine qui eſſaye de la faire revenir, & preſſe le Docteur de la marier avec Léandre; en ce moment un Exempt arrive, arrête Arlequin & l'emmene. Arlequin ſe débat en criant: A moi, Traitant! à moi, la Livrée! & le Docteur conſent à donner ſa fille à Léandre.

Cette piéce qui eſt très médiocre eſt de d'Orneval, & ne dût ſon ſuccès qu'à la Chambre de Juſtice, qui venait d'être établie pour juger les Traitans.

L'ÉCOLE DES AMANS.

Opéra Comique, en un acte, en Prose & en Vaudevilles.

Le théâtre représente une Isle enchantée par le pouvoir de l'enchanteur Friston.

Friston apprend à Pierrot, son Valet, qu'il est amoureux d'Isabelle qu'il a enlevée de Florence, ainsi que Léandre son Amant. Le moyen qu'il a employé pour les dégoûter l'un de l'autre, est de bon sens & d'un succès certain. Il les comble de plaisirs, les en rassasie, & les oblige d'être sans cesse ensemble. Pierrot qui est devenu amoureux d'Olivette, n'approuve pas qu'Arlequin, Valet de Léandre, soit toujours avec elle; mais son Maître rit de sa sottise & le rend invisible ainsi que lui lorsque les deux Amans paraissent. Arlequin annonce le premier son dégoût, Léandre ne cache point sa satiété, & tous deux prennent une autre allée, lorsqu'ils voient arriver leurs Maîtresses; leurs sentimens sont tout-à-fait semblables à

ceux de leurs Amans, l'ennui les accable, & Pierrot les aborde en leur annonçant une nouvelle fête de la part de l'enchanteur, ce qui redouble leur triſteſſe qui augmente encore lorſqu'elles voyent arriver Léandre & Arlequin: Pierrot s'amuſe de leur contrainte.

Il fait aſſeoir Léandre & Iſabelle ſur un banc, & Arlequin avec Olivette ſur l'autre. Les quatre Amans s'éloignent inſenſiblement les uns des autres, & en donnant des marques d'ennui. A-peine ſont-ils aſſis, qu'il paraît un vaiſſeau où ſont des eſprits déguiſés en Amours, qui en deſcendent au ſon de divers inſtrumens. Ils ſont accompagnés d'autres eſprits, ſous la forme d'Habitans de Cythere, qui forment des chants & des danſes, qu'Iſabelle & Léandre voyent & écoutent avec une attention ſtupide. De leur côté, Olivette & Arlequin ſe querellent & ſe brouillent; Iſabelle & Léandre ſuivent bientôt cet exemple, mais d'une maniere plus honnête. Friſton vient s'informer du ſujet de leur querelle, & Arlequin & ſon Maître le ſupplient de les ſéparer de leurs ennuyeuſes Maîtreſſes, qui conſentent de bon cœur à prendre

l'enchanteur & Pierrot pour se voir délivrées de leurs fastidieux Amans.

Ces trois Piéces, qui sont de le Sage & Fuzelier, sont très-morales dans le fond, mais elles n'ont pas autant de gaîté que le sujet semblait en promettre : elles eurent cependant du succès, & ont été souvent rejouées.

LES ANIMAUX
RAISONNABLES.

Opéra Comique, en un acte, mêlé de Vaudevilles, 25 *Février* 1718.]

La scène est dans l'isle de Circé.

Ulisse se sépare de Circé qui, ennuyée d'être toujours seule avec lui, lui fournit un vaisseau pour retourner à Itaque. Il lui demande, avant que de partir, de rendre la forme humaine à ses compagnons qu'elle a métamorphosés en animaux. Elle le lui promet à condition cependant qu'ils y consentiront eux-mêmes; &, afin qu'il puisse les interroger, elle lui remet une baguette qui a la vertu de leur rendre la

parole & la figure humaine, tant qu'ils feront avec lui.

Il va frapper dans le fond du théâtre & dans les couliffes fur plufieurs animaux, qui fe dreffent fur leurs jambes & viennent l'un après l'autre à Uliffe, avec une légere marque de l'efpéce de bête dont ils font.

Le premier auquel il s'adreffe eft un Loup, jadis Procureur. On pourrait dire avec M. Sedaine, *qu'il n'en coûta que la façon, qu'il en avait déja l'efprit.* Quoi qu'il en foit, l'animal ne veut point redevenir homme, & il aime mieux croquer tranquillement ce qu'il trouve fous la dent, que d'avoir des mefures à garder avec la Juftice. Uliffe s'adreffe enfuite à un Cochon, auparavant Financier, dont la métamorphofe n'a pas plus coûté que la précédente, & qui refufe de redevenir homme de peur d'être efclave, aimant mieux refter avec fes compagnons avec lefquels il vit camarade comme Cochon. Une Poule qui lui fuccéde eft du même fentiment, & préfére auffi fon état préfent, aimant mieux pondre des œufs que de faire des enfans, & préférant le Coq qui la careffe fans ceffe au mari qui la grondait toujours.

LA POULE.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Troquer un mari contre un coq,
bis. N'eſt pas un mauvais troc ;
Un bon coq chante quand il veut,
bis. Un mari quand il peut.

Uliſſe commence à craindre que Circé n'ait raiſon : un Taureau qu'il conſulte encore, le confirme dans cette opinion, & veut garder ſes cornes, parce qu'il a peur d'en avoir de plus grandes en retournant avec ſa femme.

ULISSE.

Quel était ton emploi ?

LE TAUREAU.

J'étais cocu.

ULISSE.

L'honorable charge ! Elle ne te fatiguait pas.

LE TAUREAU.

Non ; car c'était ma femme qui exerçait.

Enfin Uliſſe s'adreſſe à Arlequin qui eſt métamorphoſé en Dauphin, & qui aurait mieux aimé l'être en Perroquet

afin de boire du vin, ou en Rat pour manger du fromage. Uliſſe, enchanté de trouver vraiment un animal raiſonnable, lui demande s'il n'a pas quelques autres camarades auſſi las de leur métamorphoſe. Arlequin répond qu'il avait avec lui dans l'eau quantité de Muſiciens qui ne ſe trouvent pas là dans leur élément, & beaucoup de femmes, métamorphoſées en pucelles, qui s'ennuyent beaucoup de cet état. Uliſſe ne doute point que ces gens ci ne profitent de la grace de Circé. En effet, auſſi-tôt qu'il a frappé la Mer de ſa baguette, quatre Muſiciens & quatre Danſeuſes ſortent & forment une danſe, qui eſt terminée par un Vaudeville dont voici quelques couplets :

UNE DANSEUSE.

Le mari, chagrin & jaloux,
Eſt le plus ennuyeux des foux ;
L'époux aux galands favorable
Eſt un animal raiſonnable.

UN MUSICIEN.

Fi d'un préſident de caffé,
Diſputeur toujours échauffé !
Mais celui qui préſide à table,
C'eſt un animal raiſonnable.

UNE DANSEUSE.

Une prude au farouche ton
Eſt une très-ſotte guenon.
Mais une coquette agréable
C'eſt un animal raiſonnable.

Cette Piéce qui eſt très-vivement dialoguée, & dans laquelle les animaux parlent d'une maniere très-ſpirituelle, eut un prodigieux ſuccès. Elle eſt de le Grand & de Fuzelier ; mais elle avait déja été miſe au théâtre français en 1661, ſous le titre des *Bêtes raiſonnables*, par Monfleuri, qui l'avait tirée de Jean-Baptiſte Gilli, Florentin, Tonnelier de ſon métier, célebre Ecrivain, qui donna en 1550 un dialogue, ſous le titre de *la Circé*, qui a été traduit en français par du Parc, imprimé à Paris en 1572, 2e édition. Le Traducteur, dans ſa préface, aſſure qu'avant lui perſonne n'avait traité de la Philoſophie en français ; ce qui l'avait obligé d'employer des mots nouveaux dans une matiere nouvelle en cette Langue.

LA

LA QUERELLE

DES THÉATRES.

Prologue en prose, mêlée de Vaudevilles. (1)

Le théâtre représente la salle de l'Opéra comique.

Mézétin apprend à la Foire que les Comédies françaises & italiennes viennent assister à l'ouverture de leur théâtre. En effet, la Comédie françaîse paraît appuyée d'un côté sur la Comédie italienne, & de l'autre sur M. Charitidès. Elle déclame ces vers :

N'allons pas plus avant, demeurons ma mignone,
Je ne me soutiens plus, la force m'abandonne,
Mes yeux sont étonnés du monde que je voi !
Pourquoi faut-il, hélas ! qu'il ne soit pas chez moi !

(1) Le dictionnaire des Théatres dit que ce fut au mois de Juillet, & les mémoires sur les Spectacles de la Foire, au mois d'Octobre.

Les deux Comédies sont prêtes à s'évanouir. La Foire leur fait donner des siéges. L'Opéra paraît & redouble l'indignation des deux Comédies, qui veulent le mettre en piéces : mais la Foire leur dit que c'est un soin réservé à ses Poëtes & à ses Musiciens. Les Suivans des deux Comédies & ceux de la Foire se battent ; les derniers sont repoussés, & abandonnent le champ de bataille. Les vainqueurs brisent les décorations ; mais un bruit de trompettes & de timbales se fait entendre & annonce les Forains qui reviennent à la charge ; l'Opéra est à leur tête, il se bat contre un Acteur habillé à la Romaine, il le culbute. Les Comédies prennent la fuite, & les Forains forment des danses qui terminent le Prologue, qui est suivi du Jugement de Paris qui ne mérite pas les frais d'une analyse, & de la Princesse de Carizme dont nous allons donner l'extrait.

LA PRINCESSE DE CARIZME.

Opéra Comique en trois actes ; en Prose, mêlée de Vaudevilles.

Le théâtre repréſente pluſieurs Tours iſolées & une Ville dans l'enfoncement.

Le Prince de Perſe qui voyage *incognitò* pour s'inſtruire, ſe trouve aux portes de Carizme avec Arlequin, ſon Valet. Le Geolier des Tours, auprès deſquelles ils ſe trouvent, leur apprend qu'elles renferment des malheureux qui ſont devenus fous pour avoir vû la Princeſſe Zelica, dont la beauté eſt ſi parfaite qu'on ne peut la voir ſans en perdre la raiſon. Un Garde amene un Vieillard qui vient de reſſentir l'effet de cette beauté redoutable; mais ſa folie eſt gaie, & il veut faire danſer Arlequin, le Prince & le Geolier. Un Hérault vient annoncer que la Princeſſe ne paraîtra plus dans la Ville, parce que le Roi ſon pere n'aurait bientôt plus regné que ſur un peuple de foux. Le Prince de Perſe qui, jusqu'alors, n'a

ſenti qu'une profonde indifférence pour toutes les femmes, éprouve une extrême curioſité de voir celle-ci, qu'il eſpére braver comme les autres. Arlequin veut envain s'oppoſer à ce projet dangereux. Le Prince eſt réſolu de s'introduire dans le ſérail à quelque prix que ce ſoit. Il ſort, & les habitantes de Carizme terminent le premier acte en ſe réjouiſſant de ce que leur Princeſſe ne tournera plus la tête à leurs amans.

Au ſecond acte le Théatre repréſente la maiſon du Boſtangi. Le Prince s'adreſſe à lui & le prie de l'introduire dans le ſérail. Il en éprouve quelques difficultés; mais il en vient à bout au moyen d'un diamant & d'une bourſe de ſequins. Ils conviennent que le Prince & Arlequin ſe déguiſeront en femmes, & paſſeront pour des Actrices de l'Opéra de Congo. Tout s'exécute ainſi qu'ils l'ont projetté. Arlequin, qui ſe trouve le premier déguiſé, arrive dans les jardins du ſérail, & eſt rencontré par le Grand Viſir qui lui en conte, ce qui produit une ſcène très-plaiſante. Le Prince arrive enſuite auſſi déguiſé, & ne veut point écouter les remontrances qu'on lui fait, pendant qu'il en eſt tems

encore. La Princesse vient enfin avec sa suite.

D'abord trois Esclaves blanches & trois noires paraissent, & s'avancent en dansant. Ensuite deux autres Esclaves marchent devant la Princesse, qui s'appuie sur deux Esclaves favorites. Pendant toute cette scène Arlequin fait plusieurs lazzis pour ne pas voir Zelica. Le Prince, qui a bravé ses charmes, se trouble peu-à-peu & perd totalement l'esprit. La Princesse, qui s'apperçoit de son délire, se doute de son sexe & se sauve. Le Prince continue de se passionner pour Arlequin, qu'il prend pour la Princesse : lui adresse les discours les plus tendres; enfin il tombe épuisé de fatigue, & on le transporte dans la maison du Bostangi.

Au troisiéme acte le Théatre représente le Palais du Sultan, à qui l'on amene les coupables; ce Prince irrité les condamne à la mort. Arlequin voyant que rien ne le peut fléchir, plaint le sort malheureux du fils unique du Roi de Perse. A ce nom, le Sultan étonné suspend ses ordres, & après s'être instruit suffisamment de la vérité, il envoie promptement chercher un sçavant Bracmane Indien pour travailler à la guéri-

ſon du Prince qui extravague toujours. Le Docteur arrive, & dit que pour guérir radicalement le Prince de ſa folie d'amour, il n'y a d'autre moyen que de le marier avec la Princeſſe. Le Sultan y conſent, & l'on amene la Princeſſe voilée, de crainte, dit Arlequin, qu'elle n'enflamme le grand Prêtre & ſa ſuite, qui eſt d'une matiere très-combuſtible. On dreſſe un autel. Le Prince & la Princeſſe y ſont conduits. Le grand Prêtre prend la main du Prince, & la met dans celle de Zelica. Le Bracmane, à terre devant l'autel, fait des contorſions de Magicien, qui donnent du jeu à Arlequin. L'Hymen, qui eſt l'Ellebore de l'Amour, produit un effet ſubit ſur le Prince, qui recouvre à l'inſtant ſa raiſon; & la piéce eſt terminée par les réjouiſſances des grands & du peuple, & par des fêtes convenables à la circonſtance.

Cette piéce, qui eſt de le Sage & Lafont, eut beaucoup de ſuccès. Le ſujet en eſt tiré des mille & un jour; & ce fut dans ſa nouveauté que la célèbre Mlle Salé y parut pour la premiere fois.

LE MONDE RENVERSÉ.

Opéra Comique en prose.

A la Foire Saint-Laurent, 1718.

La scène est dans le royaume de Merlin, & le théatre représente une plaine remplie de tentes. On y voit des grotesques, des arbres & des animaux extraordinaires.

Arlequin & Pierrot arrivent à cheval sur un griffon qui les amene en ce lieu par l'ordre de Merlin, dont ils ont été valets. Ils sont fort inquiets de sçavoir où ils sont. Comme ils ont pris de l'appetit en chemin, ils disent qu'ils voudraient bien manger, & aussi tôt il sort de dessous terre une table avec des couverts; & il descend du ceintre toutes sortes de mets, dont elle est aussi tôt chargée. Après qu'Arlequin & Pierrot ont bien bû & bien mangé, ils craignent de s'ennuyer seuls, & desirent des femmes. Aussi-tôt il en paraît deux qui les abordent d'un air gracieux; ils s'approchent d'elles en leur faisant des révérences sur lesquelles elles rencherissent

encore. Elles répondent ſans cérémonie aux empreſſemens des deux galans, & conſentent à les épouſer ſur le champ ; mais elles craignent qu'ils ne ſoient trop riches, parce que les loix du pays, pour repartir également les biens, défendent à ceux qui les poſſédent de s'allier enſemble. Arlequin & Pierrot les aſſurent qu'on ne peut être plus conforme qu'eux à l'eſprit de la loi, & que leur mariage eſt une choſe faite s'il n'y a pas d'autre inconvénient ; mais elles leur apprennent qu'ils ont encore des rivaux à combattre, ce qui leur cauſe un peu d'inquiétude. Un Philoſophe arrive en habit galant, & leur apprend que tous ſes pareils ſont, comme lui, gays, de bonne humeur, ne diſputent jamais & poſſédent également les Arts agréables, tels que la Poëſie, la Danſe & la Muſique. Il leur montre un échantillon de chacun de ces talens, & leur donne une idée générale du pays, en leur apprenant que les Marchands ſont ſcrupuleux ; les Juges incorruptibles ; les Notaires pleins de probité ; les Commiſſaires honnêtes ; les Actrices des veſtales ; les Comédiens modeſtes & regardant les Auteurs comme leurs maîtres. Après cela Arlequin & Pierrot conviennent

que rien ne les étonnera plus, & le Philosophe les quitte pour aller ordonner une fête.

L'Innocence & la Bonne-foi paraissent ; & les deux Comédiens ne les connaissant pas, veulent en agir avec elles comme avec leurs camarades.

LA BONNE-FOI.

AIR : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Quoi nous vous sommes inconnues !

ARLEQUIN.

Nous ne vous avons jamais vues.

PIERROT.

Si vous voulez j'en jurerai.

ARLEQUIN.

C'est un fait que je certifie ;
Nous avons toujours demeuré
En France ou bien en Italie.

Ces deux Divinités font un portrait des mœurs du pays, auquel Arleqnin répond par celui de la France. Un Procureur paraît avec un habit galonné, une épée au côté & un plumet à son chapeau : tout ce qu'il dit aux nouveaux venus sur la candeur & la probité des gens de sa profession les surprend beaucoup ; mais

il n'est pas moins étonné lorsqu'après leur avoir appris qu'il a chez lui trois Clercs & deux Pensionnaires, Arlequin lui demande s'il n'est pas cocu. Il ne sçait pas même ce que c'est qu'un cocu : il demande qu'on le lui apprenne.

ARLEQUIN.

Hé mais. . . Un cocu est un homme marié. . . Qui a une femme. . . . Qui se. . . . . Que diable, tout le monde vous dira cela.

LE PROCUREUR.

Expliquez-vous plus clairement.

PIERROT.

Oh! je vais vous le dire, moi : un cocu, Monsieur, est tout le contraire du coq. Le coq a plus d'une poule, & la femme d'un cocu est une poule qui a plus d'un coq.

Le Procureur instruit laisse les étrangers pour aller avec un de ses confreres accommoder deux parties qui veulent plaider.

A cette scène succéde celle d'un petit maître, grave personnage, nommé le Chevalier de Catonville, qui ne dit rien de saillant; mais elle est suivie d'une

autre plus agréable. Hippocratine, jeune fille aimable, habillée en fourure de médecin, arrive en danſant, en chantant, & ſe vantant de rappeller à la vie un malade à l'agonie.

HIPPOCRATINE.

AIR: *Amis, ſans regretter Paris.*

Nous ſaignons très-légerement ;
(*Faiſant l'action de donner un remede.*)
Nous donnons avec grace ;
Nous purgeons agréablement
Sans nous ſervir de caſſe.

PIERROT.

A l'égard de çà nous avons auſſi en France des femmes qui ſçavent ſaigner & purger à merveilles.

ARLEQUIN.

Oui ; mais avec cette différence, que les nôtres ne ſaignent & ne purgent que les gens qui ſe portent bien.

Hippocratine leur apprend encore qu'au lieu de tâter le poulx aux malades, ce ſont les malades qui le lui tâtent ; elle leur paſſe la main ſous le menton, & tout d'un coup ils ſe trouvent convaleſcens, ce qui donne preſqu'envie à

Arlequin & à Pierrot de devenir malades ; mais Diamantine & Argentine leurs maîtresses arrivent en pleurant. Comme leurs pleurs redoublent, Arlequin & Pierrot se mettent aussi à pleurer. Après qu'ils ont bien versé des larmes ils demandent à leurs maîtresses le sujet de leur affliction ; elles leur apprennent que leurs rivaux vont venir pour les disputer, ce qui effraye d'abord ces poltrons ; mais ils apprennent ensuite qu'il n'est question que de les tirer au sort, & que pour obtenir leurs femmes il faut passer dix. La chose ne leur paraît pas facile ; mais ils tentent le sort. Arlequin n'amene que trois & Pierrot dix, ce qui est perdre à beau jeu : les habitans du pays amenent dix-huit, & se disposent à emmener leurs maîtresses; mais Merlin arrive, leur promet de les dédommager, & ils se soumettent à l'Enchanteur, qui unit Argentine avec Arlequin & Diamantine avec Pierrot.

Cette piéce, qui est très-morale & très-plaisante, eut le plus grand succès, & fut suivie des Amours de Nanterre, qui ne réussit pas moins & dont nous allons donner l'extrait.

LES AMOURS DE NANTERRE.

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlé de Vaudevilles.

Le théatre repréſente le village de Nanterre.

Mathurine demande à Colette ſa couſine ce qui peut cauſer le chagrin dont elle paraît accablée, elle lui répond qu'elle n'en a d'autres cauſes que ſon état de fille, qui eſt plus difficile à ſupporter pour une fille d'honneur que pour une autre.

COLETTE.

AIR : *Trop de plaiſir, cher Tircis.*

Même en dormant un faux hymen ſait plaire,
Dans un ſommeil je rêvais à Valere ;
On m'éveilla ; que j'en fus en colere !
Ah ! ah ! l'hymen s'allait faire !

Mathurine avoue qu'elle ne ſerait pas fâchée d'avoir auſſi un amant ; mais celui de Colette, qui eſt Sous-Lieutenant d'Infanterie, eſt fils du Procureur Fiſcal,

qui eſt brouillé avec Madame Thomas mere de Colette, & elle ſort pour prier le Magiſter Nicolas de les racommoder enſemble. Madame Thomas arrive & vante à Mathurine les bons ſervices que lui rend ſon valet Lucas, ſans lequel elle ne ſçaurait par quel bout s'y prendre. Comme Mathurine approuve tout ce qu'elle dit, Madame Thomas ne fait pas difficulté de lui avouer qu'elle compte l'épouſer; mais alors elle n'a pas ſon approbation : elle s'en conſole avec Lucas, qui arrive & qui lui apprend que tout le Village cauſe ſur eux. Madame Thomas trouve que le moyen de le faire taire eſt de demander le Tabellion; Lucas penſe de même, & ils ſortent chacun de leur côté. Colette arrive du ſien avec le Magiſter, qui lui promet de faire la réconciliation qu'elle deſire : en effet il parvient à les faire embraſſer; mais ils ſe brouillent bientôt de nouveau, & ſe ſéparent plus irrités que jamais. Le Magiſter n'ayant pû réuſſir, Colette projette de feindre de l'amour pour Lucas; ce qui donnera de la jalouſie à ſa mere, & l'obligera à la marier promptement pour ſe débarraſſer d'une telle rivale. Elles exécutent leurs deſſeins en voyant paraître Lucas, qui

les écoute & qui ſe croit adoré de Colette, qui feint d'être ſurpriſe en le voyant, & lui confirme les tendres ſentimens que le haſard ſemble lui avoir découverts. Lucas, enchanté, dit qu'il aime beaucoup mieux être l'époux de Colette que ſon beau pere. Il ne s'épargne pas ſur le compte de Madame Thomas, qui l'écoute, le ſurprend & entre dans une grande fureur contre lui; cependant elle s'adoucit lorſque ſa fille & ſa niéce ſont parties, & ramene tout doucement Lucas à elle. Il conſent à l'épouſer, moyennant ſes écus; & Madame Thomas ſort enchantée pour aller chercher le Tabellion. Le Tambour de la compagnie de Valere arrive avec une bouteille de vin pendue à ſa ceinture & un verre à ſon chapeau. Il fait boire Lucas à la ſanté de Madame Thomas, puis à celle de Colette; enfin il le fait boire à la ſanté du Roi & l'engage. Valere & Mme Thomas arrivent. Celle-ci veut racheter le congé de ſon prétendu; mais Valere refuſe abſolument toutes les offres qu'elle lui fait, & ne veut rendre l'engagement qu'en épouſant Colette. Madame Thomas a bien de la peine à s'y réſoudre; mais enfin elle eſt

obligée d'y consentir, & la piéce finit par le double mariage.

Cette piéce, dans laquelle on trouve le ton & l'intrigue de la Comédie, est d'Autreau, en société avec le Sage & d'Orneval. Elle eut beaucoup de succès, & fut jouée ensuite sur le Théatre du Palais Royal, par ordre de Son Altesse Royale Madame.

LES FUNÉRAILLES DE LA FOIRE.

Opéra Comique, en un acte; en Prose, mêlée de Vaudevilles, 1718.

Le Théatre représente la salle de l'Opéra Comique.

Scaramouche demande à la Foire le sujet de sa tristesse, & elle lui apprend qu'elle touche à son dernier moment. M. Craquet Médecin, qu'elle a mandé & qui connaît, en lui tâtant le poulx, qu'elle a eu plusieurs attaques violentes; qu'elle a souvent perdu la parole, & que ce n'est que les fréquentes saignées qui l'ont sauvée; mais qu'elle s'en trouve si fort affaiblie, qu'elle est sans espé-

rance de guérifon. D'après cette décifion elle prie Scaramouche d'aller chercher le Notaire, d'avertir fon coufin l'Opéra & de paffer chez les deux Comédies, avec lefquelles elle veut fe reconcilier avant que de mourir. M. Vaudeville, Poëte, lui apporte, à ce qu'il dit, une piéce excellente; mais elle lui répond que c'eft de la moutarde après dîner, & l'invite à la porter à l'Opéra. Après y avoir ajouté quelques verbiages, M. Bontour, Notaire, arrive enfin; elle lui diĉte le teftament fuivant.

Primo. Je donne à mes Auteurs,
Dont j'ai mal payé l'honoraire,
Mille écus, que mes airs flatteurs
A nos traités ont fçû fouftraire;
Argent qu'ils n'auraient fur ma foi,
De mon vivant, reçu de moi.

AIR: *On n'aime point dans nos forêts.*

Item. Je légue à mes Acteurs,
Qui vont jouer dans les Provinces,
Pour mieux plaire à leurs Spectateurs,
Et bien repréfenter des Princes,
Vieux taffetas, toile, bafin,
Tous les chiffons du magafin.

même air.

Item. La Troupe Italienne,

Pour que de moi l'on ſe ſouvienne,
Aura ſoin de donner du bas.
Je lui laiſſe mes bagatelles,
Pour en faire, après mon trépas,
Des piéces françaiſes nouvelles.

Item. Et voici le grand *Item.*

AIR *De Joconde.*

Comme après moi ſur le pavé
Je laiſſe quelques filles,
Dont l'honneur s'eſt bien conſervé,
Quoiqu'elles ſoient gentilles;
Je crois que mon couſin voudra
Les prendre à mon inſtance.
Leurs bonnes mœurs à l'Opéra
Seront en aſſurance.

Elle ſort appuyée ſur M. Bontour pour aller lui payer ſes vacations.

Les deux Comédies arrivent, & ſe réjouiſſent de la perte prochaine de la Foire. Elle revient; les prie d'oublier le paſſé, ce qu'elles lui promettent en faveur de l'avenir. Elles l'embraſſent de bon cœur. Elles ſe retirent en voyant arriver l'Opéra. La Foire s'évanouit. L'Opéra, que ſon propre intérêt touche, s'efforce de la rappeller à la vie, mais inutilement. Elle expire dans ſes bras.

Il l'emporte derriere le théatre. Un instant après la Pompe funébre paraît, menée par l'Opéra, qui est en crêpe & en pleureuses. Ils s'avancent tous d'un pas lent & conforme à leur tristesse. Pendant que l'Orchestre joue la marche d'Alceste, les deux Comédies reviennent avec leur suite & terminent la piéce par des danses.

Cette piéce, qui est de Lesage & d'Orneval, fut composée sur le bruit qui avait couru que l'Opéra Comique serait supprimé. Elle fut remise le premier Septembre 1721 à la même occasion, & fut suivie *du Rappel de la Foire à la vie* & *du Régiment de la Calotte.* On peut regarder comme une reprise le Testament de la Foire, qui n'est autre chose que cette piéce retouchée par le Sieur Pittenée.

Les mêmes Auteurs composerent aussi, pour l'ouverture suivante du même Théatre, une piéce en un acte, intitulée : *le Rappel de la Foire à la vie*; mais elle n'eût pas lieu, parce que ce Spectacle ne fut rétabli qu'à la Foire Saint-Laurent de l'année 1721.

Le Régiment de la Calotte.

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlée de Vaudevilles.

Le Théatre repréſente une ſalle, au fond de laquelle on voit les armes du régiment.

La Folie ouvre la ſcène avec Momus qui ſe plaint à elle d'un grand nombre de faux brevets qu'elle a délivrés, & il veut faire la revue de ceux qu'elle a enrollés.

Un Avocat paraît le premier. Momus lui demande comment eſt-ce qu'il a fait pour mériter l'honneur d'être calotiniſé.

L'AVOCAT.

Air; *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Par une influence de lune,
D'himen j'ai pris le joug péſant. (*)

(*) Ce trait portait ſur un Avocat qui venait de faire des *Factums* chargés de paſſages latins pour prouver la mauvaiſe conduite de ſa femme.

MOMUS.

Cette folie eſt trop commune
Pour être un titre ſuffiſant.

Mais après que l'Avocat a dit ſes raiſons, Momus le trouve très-digne d'être admis, & le nomme Trompette dans la brigade des Cocus. Céphiſe eſt enſuite amenée par la Folie qui lui ſert de caution, & qui aurait bien mieux fait d'en ſervir à un Caiſſier que cette coquette a ruiné. Momus trouve l'action de fort bon ſens & point du tout digne de la Calotte; mais un jeune homme, dont elle eſt tombée amoureuſe, l'a ruinée à ſon tour, & c'eſt pour cette action que Momus la reçoit Vivandiere. La ſcène ſuivante avec M. Pluvio n'aurait aucun ſel à préſent, elle fut faite à l'occaſion d'un fou qui paria cette année des ſommes conſidérables qu'il pleuverait pendant quarante jours, à cauſe qu'il avait plû le jour de St Gervais. La ſuivante eſt encore médiocre, & regarde un Poëte que Momus fait Secrétaire du régiment. Dorimace, autre coquette, eſt reçue Inſpectrice. Pantalon, député de la Comédie Italienne, vient demander des brevets pour tous

ſes camarades. Momus lui demande ſes titres : Pantalon cite leur déménagement de la Foire, ce que Momus regarde comme un trait d'eſprit & non de folie; mais il les reçoit, parce qu'ils ont donné des bals dans la canicule. Momus remet les autres receptions au lendemain, & invite ceux qui ſont reçus à ſe divertir. L'Orcheſtre joue une marche folle : on voit paraître trois Danſeurs & trois Danſeuſes que ſuivent une douzaine de Calotins tous vêtus de robes à longues manches, parſemées de rats. Ils ont la calotte en tête & la marotte à la main. Après eux marchent deux Enfans vêtus de même & portant à la main, l'un une groſſe calotte & l'autre une marotte. Momus, la Folie & Pantalon ferment la marche. Après quoi, on apporte une eſpéce de chaire de profeſſeur, dans laquelle ſe met Momus. Pantalon s'aſſied au bas de la chaire ſur un tabouret. Les Calotins Examinateurs ſe placent ſur des bancs qu'apportent les Danſeurs, & qu'on range des deux côtés de la chaire. Et lorſque chacun a pris ſa place, Momus prononce un diſcours bouffon à l'imitation de la cérémonie du *Malade imaginaire.* On fait enſuite la reception de Pantalon, & tous les Calotins

vont le ſaluer l'un après l'autre. Ils forment enſuite des danſes qui ſont terminées par un Vaudeville.

Cette piéce, qui eſt de Fuzelier, le Sage & d'Orneval, fut faite à l'occaſion d'un de ces vertiges épidémiques qui de tems en tems, ſaiſiſſent toutes les têtes françaiſes à la fois, tels que les Pantins, Ramponeau, &c... Le Régiment métaphyſique de la Calotte, inventé par des eſprits badins qui s'en mirent eux-mêmes les principaux Officiers, & diſtribuerent enſuite, tant en proſe qu'en vers, des brevets burleſques à tous ceux qui s'étaient diſtingués par quelque trait ſingulier. J'en ai vu un recueil très-volumineux, dont cinq ou ſix au plus méritaient d'être lus, & ont ſervi de modèle à tous ceux qui ont été faits depuis.

LA BOÊTE DE PANDORE,

Opéra Comique, en un acte, en prose.

A la Foire Saint-Laurent, 1721.

La ſcène eſt dans la Colchide auprès du Mont Caucaſe, & le théatre repréſente un hameau, où l'on voit, ſur leurs piedeſtaux deux Statues, qui ſont l'Innocence & la Bonne-Foi.

Pierrot, amant d'Olivette, ouvre la ſcène avec Pandore, à qui il demande s'il eſt vrai qu'elle ait été Statue; il le croit d'autant plus volontiers, qu'en la tâtant il trouve qu'il lui eſt encore reſté deux boules de marbre. Il voudrait auſſi voir ce qu'elle porte dans ſa petite Boëte. Pandore lui répond qu'elle ne ſçaurait le montrer, parce qu'il lui eſt défendu de l'ouvrir; mais elle aſſure que cela doit être fort beau, car c'eſt Jupiter qui le lui a donné, & les Dieux ne ſçauraient faire de vilains préſens.

Mercure, envoyé par Jupiter pour veiller ſur Pandore, arrive ſous la forme d'Arlequin, & apprend à cette jeune fille que la Boëte qu'elle porte doit

cauſer

causer le malheur du genre humain, si elle la laisse ouvrir ; mais Pandore n'en veut rien croire. Elle prétend, au contraire, qu'elle renferme de beaux bijoux ; & comme on doit marier le même jour sa bonne amie Olivette, elle espére y trouver dequoi faire un beau présent à tous les gens de la noce. Cette Olivette arrive & fait avec Pierrot, son prétendu, une scène d'amour, de l'innocence de l'âge d'or. Celle des parens, qui la suit, n'est pas moins naïve : on y voit une tante qui céde son amant à sa niéce, parce que l'union est plus convenable ; un vieillard qui se réjouit de ce que sa maîtresse en épouse un autre, parce qu'elle sera plus heureuse avec son rival qu'elle aime, & qui lui a fait présent d'une partie de ses troupeaux en faveur de ce mariage ; des parens qui donnent tous la moitié de ce qu'ils ont, & les époux qui les refusent, parce qu'ils espérent trouver dans leur travail dequoi satisfaire à leurs besoins, & dans leur amour dequoi combler leur félicité ; malheureusement ces articles de mariage n'ont pas servi de modèle aux contrats faits par la postérité. Pandore ne pouvant tenir à la curiosité qui la presse, ouvre la Boëte : il en sort une infinité

de petits monstres aîlés, au milieu d'une épaisse fumée qui se répand & obscurcit le ciel; le tonnerre gronde, & les Statues de l'Innocence & de la Bonne-Foi s'envolent aux cieux pour ne plus reparaître sur la terre.

Les tristes effets de la coupable curiosité de Pandore ne tardent pas à se faire sentir. Le bonhomme Silene arrive tout courbé, & la tante Coronis toute ridée. Le premier se repent d'avoir cédé Olivette à son rival, & l'autre d'avoir abandonné Pierrot à sa niéce : tous deux se livrent aux mouvemens furieux de la jalousie.

Olivette & Pierrot paraissent à leur tour, & ne dissimulent point leur indifférence. Olivette regrette déja Silène qui est plus riche; & Pierrot inconstant se donne à Chloé, qui le reçoit pour faire enrager sa cousine. Mais de tous les changemens arrivés dans le cœur des Humains par l'ouverture de la Boëte de Pandore, le plus étonnant est celui du Laboureur Coridon. Son arrivée s'annonce par un bruit de tambours & de trompettes, & il paraît suivi d'un nombre de paysans armés. Ce villageois se trouvant plus riche & plus vigoureux que les autres, a senti l'ambition

s'emparer de ſon cœur, il a formé le deſſein d'aſſervir tous ſes égaux. Nous n'héſitons point à dire que cette ſcène eſt digne de Moliere, & de la plus grande beauté. Le premier abus que Coridon fait de ſon autorité, ou plutôt de ſa force, eſt de faire ſaiſir par les gens de ſa ſuite le vieux Silène, qui d'abord a refuſé de lui ôter ſon chapeau, & qui eſt encore moins diſpoſé à lui céder Olivette.

MERCURE.

Effectivement cela crie vengeance: Olivette ſerait bien mieux le fait d'un brave Gentilhomme comme vous, du pere de la Nobleſſe.

CORIDON.

Jarnigoi, c'eſt ce que je viens de penſer.

SILÈNE.

On m'arrachera plutôt la vie qu'Olivette.

CORIDON.

Comment donc! Il raiſonne encore cet animal là! Qu'on le boutte en lieu de ſûreté.

MERCURE *à part.*

En attendant, qu'on bâtiſſe des pri-

sons. Courage, M. de la Coridoniere: Vous faites bien, morbleu, d'introduire la subordination parmi les hommes.

CORIDON.

Çà m'est venu tout-d'un-coup. J'ai songé qu'il était bien de commander aux autres.

MERCURE.

Ah la Boëte! la Boëte! Ma foi, Monsieur Coridon a eu le gros lot.

CORIDON *à Olivette.*

Çà, ma poulette, je vous prens pour ma ménagere; vous ne pardrez pas au change. . . Vous varez toutes les femmes du pays au-dessous de vous, & on vous portera la queue.

Olivette & Mira sa mere reçoivent avec transport des offres si brillantes, & Mercure conseille à Coridon de s'emparer d'une vaste étendue de pays pour se former une belle terre seigneuriale.

CORIDON.

Bon, rien n'est si aisé: qui peut m'en empêcher? J'ai la force en main.

MERCURE.

Point de violence, quand on peut

prendre un moyen plus honnête. Vous n'avez qu'à établir de certains Officiers qui vous mettent juridiquement en poſ-ſeſſion de toutes les terres que vous voudrez ſouffler à vos voiſins.

CORIDON.

Mais, où trouverai je ces Officiers ?

MERCURE.

Je vous les ferai venir du Maine & de la Normandie, où la chicane eſt allée s'établir au ſortir de la Boëte de Pandore.

Pierrot arrive joyeux, en tenant par la main Chloé qu'il vient d'épouſer. Il veut, dans ſon tranſport, embraſſer Coridon, qui lui a dit qu'il allait auſſi épouſer ſa couſine Olivette ; mais celui-ci le repouſſe avec dedain, & Pierrot en eſt étonné. Mercure lui conſeille de ſe tenir toujours dans le reſpect, s'il veut être toujours couſin. Chloé n'eſt pas mieux reçue d'Olivette ſa couſine, & Coridon les quitte avec mépris, en diſant à ſa future : Retirons-nous, Madame, oublions que j'avons ces canailles-là pour parens.

Des Païſans & des Païſannes viennent pour exprimer, par des danſes ca-

racteriſées, les Vices, qui n'ont pas paru dans les ſcènes. L'agile Antoni, excellent Sauteur, ſe diſpoſe à danſer l'ivrogne pour montrer que l'Intempérance, ſortie de la Boëte de Pandore, n'eſt pas le moindre des vices, lorſqu'Arlequin l'arrête pour obſerver à ſes camarades qu'il leur eſt défendu de danſer; enſuite adreſſant la parole aux Spectateurs, il leur fait cette harangue.

Meſſieurs, nous vous avions préparé un divertiſſement complet; mais l'Envie, qui eſt ſortie de la Boëte de Pandore pour aller à l'Opéra, nous oblige à vous donner des Comédies toutes nues.

N'épargnez donc pas l'indulgence
A des Acteurs infortunés
Qui ſont aujourd'hui condamnés
A ſupprimer le chant, la danſe;
Et qui pis eſt, les décorations.
Cette ſuppreſſion, ma foi, n'eſt pas petite;
Les danſes & les chants ſont, dit-on, le mérite.
De nos voiſins les Hiſtrions.
Plaire à l'eſprit eſt donc notre unique reſſource;
Si nous nous tirons bien d'un ſi grand embarras,
Ce ne ſera par ma foi pas
Voler l'argent de votre bourſe.

Ainſi, Meſſieurs, cette piéce finira un

peu froidement, puiſque nous n'avons pas la permiſſion de vous chanter les couplets que nous allons vous réciter.

Vaudeville.

Mere qui vit trop librement
Devant ſa fille, neuve encore,
Ouvre au tendron imprudemment
La Boëte de Pandore.

Deux amans vivent dans l'erreur :
Tout eſt charmant quand on s'adore ;
Mais l'hymen ouvre par malheur
La Boëte de Pandore.

Cachez ſi bien vos ſoins jaloux,
Que votre femme les ignore,
N'ouvrez point, indiſcrets époux ;
La Boëte de Pandoie.

Cette piéce qui réunit la plus grande gaité à la plus excellente morale, eſt de le Sage, Fuzelier & d'Orneval, digne d'être jouée ſur le Théatre Français. Elle ne put manquer d'avoir le plus grand ſuccès ſur celui de l'Opéra Comique.

LE JEUNE VIEILLARD.

Opéra Comique en trois actes, en prose,
25 *Juillet* 1722.

La scène se passe dans une maison de plaisance de Causon, près de Surate, & le Théatre représente une belle cour au fond de laquelle il y a un péristile magnifique.

Adis Esclave, favori de Causon, fameux cabaliste, est si fort attaché à ce Patron, qu'il ne veut pas se laisser racheter par Arlequin, qui est venu exprès pour cela de la part d'un de ses oncles. Il espére acquérir toutes les sciences de son maître & succéder à tous ses trésors. Causon arrive & lui apprend qu'il va le quitter pour un an, afin de s'enfermer pendant ce tems dans la caverne de la Montagne Rouge, où il doit encore découvrir de nouveaux secrets dans des livres qui y sont enfermés. Il lui recommande sa maison, & sur-tout sa maîtresse. Farzana, cette jeune personne, arrive & paraît beaucoup regretter la présence de son amant suranné.

Zorque, esclave hideux & contrefait, mais d'un esprit vif & d'un caractere joïeux, entreprend de la consoler.

Farzana croit d'abord que la déclaration d'amour qu'il lui fait n'est qu'une plaisanterie pour la distraire de son chagrin; mais elle ne peut plus douter de la témérité de cet Esclave, & elle le congédie; il est remplacé par Adis, dont les consolations ont un succès plus favorable: car après quelques légers détours elle ne lui cache point la tendresse qu'elle a prise pour lui. Adis, toujours pénétré des sentimens de la plus vive reconnaissance pour son maître, reçoit cette déclaration avec un grand embarras. Farzana persiste, & Adis se jette à ses genoux pour la prier de renoncer à cette idée coupable. En ce moment Causon, amené par Torgut, le surprend, & trompé par la situation où il trouve Adis & par le sens équivoque qu'Adis adresse à l'infidèle Farzana, il entre dans une grande fureur. Il fait quelques gestes cabalistiques: aussi-tôt l'air s'obscurcit; les vents sifflent; le tonnerre gronde; la terre tremble; le palais se change en un désert, & Causon frappe de sa baguette Adis, qui devient tout-à coup un Vieillard: son dos se courbe; son

front se ride ; une barbe blanche lui sort du menton, & ses habits se changent en haillons. Envain, d'une voix cassée, il supplie son maître de l'écouter : celui-ci n'ajoute point de foi à toutes ses protestations, & lui dit qu'il n'en croira que son art ; en effet il fait une nouvelle conjuration, qu'il aurait dû faire d'abord, qui lui apprend l'innocence d'Adis. Il en marque des regrets d'autant plus vifs qu'il ne peut réparer ce qu'il a fait & rendre à son jeune Esclave sa premiere figure, à moins que ce malheureux ne trouve une fille au-dessous de vingt ans qui devienne amoureuse de lui. Cette ressource paraît impossible à Adis ; mais Causon n'en désespére pas attendu le caprice des femmes ; & après avoir pardonné à Torgut sa trahison, à la sollicitation d'Adis, il charge ce méchant Esclave de publier à Surate qu'un riche vieillard desire se marier, & que toutes filles au dessous de vingt ans peuvent se présenter. Arlequin, qui revient de la ville avec une valise, ne veut pas reconnaître son maître qui lui apprend la cause de son malheur & le seul remède qu'il y ait. Un Marchand d'Esclaves paraît suivi d'un grand nombre, & Comodis lui propose de les acheter. Il

leur fait donner un échantillon de leurs talens par des chants & des danſes qui terminent le premier acte.

La ſcène change ; elle ſe paſſe à l'hôtel de Cauſon, à Surate, & le Théatre repréſente un riche appartement, dans le goût des Indes. Torgut, qui a exécuté avec promptitude les ordres de Cauſon, apprend à Arlequin que les filles accourent de tous côtés pour obtenir, non le cœur du Vieillard, mais ſes écus. Il en paraît deux, Fatime & Cadige, jeunes payſannes, dont la derniere a peine à ſe réſoudre à un tel mariage. Adis paraît, & eſt frappé de la vue de Cadige, qu'il a vue & qu'il aime depuis quelque tems ; mais Cadige n'éprouve pas, à beaucoup près, le même plaiſir, & elle ne lui cache point ſa répugnance. Elle lui avoue même, avec ingénuité, qu'elle aime un jeune Eſclave nommé Adis, qu'elle a vu, il y a quelques jours dans le même hôtel. Adis eſt tranſporté de cet aveu, mais il n'en reſſent que plus cruellement ſa circonſtance ; il dit à la jeune Cadige qu'il eſt le grand-pere de cet Adis, & lui promet de lui donner en mariage lorſqu'il ſera de retour d'un petit voyage qu'il vient d'entreprendre, & la jeune

fille consent à demeurer avec le Vieillard; & elle l'assure même qu'elle se sent beaucoup d'amitié pour lui. Il l'a fait conduire dans le sérail, & ordonne qu'on la serve avec la plus grande distinction. Il apprend ce qui se passe à son valet Arlequin, & lui fait part des espérances qu'il a que Cadige pourra confondre les images dans son esprit, & l'aimer tel qu'il paraît. Arlequin pense que les femmes trouvent souvent des Vieillards dans de jeunes gens, mais qu'elle ne cherche jamais de jeunes gens dans les Vieillards. Quoi qu'il en puisse arriver, Adis sort pour préparer une fête brillante à la jeune Cadige, dont il espére toujours sa métamorphose. Arlequin le regarde aller d'un air de compassion. Le vieux Banon amene sa jeune fille Anime pour être présentée à Adis. Comme elle a été bien instruite, elle montre beaucoup de tendresse pour le Vieillard; mais comme elle n'est que feinte, Adis reste toujours dans le même état. Plusieurs autres filles sont également amenées par leurs meres; font les mêmes grimaces; feignent les mêmes transports, mais ne changent rien au sort du pauvre Adis qui les congédie avec indignation. Toutes ces scènes sont

très-plaiſantes par la maniere dont elles ſont dialoguées ; mais on ne pourrait en donner une idée qu'en les copiant toutes entieres.

La jeune Cadige revient richement parée ; & plus ſincere que les autres, elle montre ſon impatience pour le retour du jeune Adis. Adis lui répond qu'il ne tient qu'à elle de l'avancer, & il lui apprend la triſte cauſe de ſa métamorphoſe & le remède qu'elle peut y apporter. Cadige, avec ſa bonne foi ordinaire, lui avoue qu'elle craint fort qu'il ne change jamais de figure ; cependant le déſeſpoir d'Adis la touche, mais ce n'eſt que de compaſſion. Toute cette ſcène eſt faite avec beaucoup d'adreſſe, & Adis augmente l'intérêt de Cadige, en lui faiſant craindre qu'il ne ſoit déſenchanté par une autre qu'il ſera obligé d'épouſer par reconnaiſſance. Cette idée la détermine à le ſuivre dans un voyage dont il eſpére obtenir ſa guériſon. Ils ſe diſpoſent à partir ; mais on exécute auparavant la fête qu'il a ordonnée pour ſa chere Cadige.

Au troiſiéme acte le Théatre repréſente une Iſle. L'Orcheſtre joue une tempête, pendant laquelle on voit un vaiſſeau qui lutte contre les flots, & qui

porte Adis, Cadige, Arlequin & Surlumencé. Ils font tous de grands cris. Ensuite le vaisseau disparaît. Un moment après viennent Adis, Cadige & Arlequin. L'Isle dans laquelle ils sont abordés est celle des Vieillards, où l'on ne fait aucun cas de la jeunesse, & où les plus décrépits sont les plus estimés. Deux Insulaires se saisissent avec violence d'une vieille Esclave, qui est à la suite d'Adis, & traitent avec mépris la jeune Cadige, qu'ils prennent pour la servir. On s'empare aussi d'Adis, afin de le présenter à la Reine, dont il ne peut manquer d'être le favori. Arlequin commence déja à en éprouver le crédit par un beau diamant qu'un garde lui donne pour obtenir sa protection, & un Financier vient le prier de lui faire obtenir la ferme des lunettes, qui est la plus considérable du Royaume, parce que la Reine vient d'y réunir celle des bequilles & des cannes-à-bec de Corbin. Le Financier lui promet en reconnaissance deux mille roupies, qui sont naturellement la monnoie des Vieillards. Arlequin est encore accueilli par une Marchande d'essence & de pomade, dont l'effet est de faire venir les rides aux jeunes gens & leur faire blanchir la

barbe & les ſourcis. Elle l'en frotte malgré lui, & il la chaſſe à coups de batte. Un jeune homme de l'Iſle, qui ſort du collége, vient auſſi lui demander ſa protection; & comme il ſe ſent des talens pour le théatre, il le prie de le faire entrer dans la troupe de la Reine, où on le refuſe, parce qu'il n'a encore que 60 ans; mais comme il n'a point de roupies à donner à Arlequin, il n'en peut rien obtenir. La Reine de l'Iſle vient enſuite avec Adis, lui fait une déclaration qui lui paraît très ridicule; mais il eſt bien étonné lorſqu'il voit apporter le trône, qu'elle l'y fait aſſeoir, & que tout ſe prépare pour ſon couronnement.

Quatre Vieillards forment une danſe. Après laquelle les deux enfans vont ſaluer Adis. Le Prince lui préſente le ſceptre, & la jeune Princeſſe lui met la couronne ſur la tête.

Le Princeſſe eſt tranſportée d'amour, & Adis reprend tout-à-coup ſa figure de jeune homme. Alors elle fait un cri, & tous les peuples diſparaiſſent. La Princeſſe entre dans une fureur auſſi grande qu'une femme qui verrait ſes eſpérances trahies, en trouvant un vieillard dans un jeune homme qui lui ferait éprouver le ſort de Tantale. Elle menace Adis de

le faire mourir avec toute sa suite; mais on entend un grand coup de tonnerre, & Causon paraît environné de Génies. Il apprend à Adis tout ce qu'il a fait pour réparer sa faute en le faisant échouer dans cette isle, & il l'unit à la jeune Cadige en leur promettant d'employer toute sa science pour faire leur bonheur. Les Génies de la suite de Causon forment des danses qui terminent la piéce.

Cette piéce, qui est de le Sage, d'Orneval & Fuzelier, est tirée des Contes Persans. Elle fut représentée par les Comédiens Italiens sur leur Théatre de la Foire Saint-Laurent; ce qui était la faire regarder comme une piéce appartenante au Théatre de la Foire, d'autant plus qu'elle a été imprimée dans le recueil des anciens Opéra Comiques.

L'ENCHANTEUR MIRLITON.

Prologue en prose & en Vaudevilles,
21 Juillet 1725.

Olivette & Mézetin, Ambassadeurs de l'Opéra Comique, viennent chez l'Enchanteur Mirliton lui demander des piéces pour leur Théatre. Olivette parle ainsi de son pouvoir à Mézetin.

AIR : *Le bon Branle.*

C'est lui qui, de tout l'Univers,
Met les ressorts en branle ;
C'est lui le mobile des concerts ;
C'est lui qui, dans nos jeux divers,
Mene toujours le branle.
Sans lui, tout irait de travers ;
Sans lui, point de bon branle.

MÉZETIN.

AIR : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

A son palais en diligence,
Frappons, pour avoir audience.

OLIVETTE *le retenant.*

Arrête, soit plus circonspect ;

Avec un Seigneur de sa sorte,
Il faut aller, plein de respect,
Doucement gratter à sa porte.

Mirliton paraît, & les députés lui peignent le mauvais état de l'Opéra Comique, dont la perte entraînera nécessairement celle de l'Opéra, qui ne se porte pas trop bien.

MIRLITON.

AIR : *Attendez à demain au soir.*

Tout Paris croit que l'Opéra
De santé crévera, *bis.*
En dépit des dérangemens
De tous les Elémens. *bis.* (1)

Mirliton, pour satisfaire à la demande de l'Opéra Comique, évoque le Demon Coupletgor.

On entend jouer, par un violon seul derriere le théatre, dans le goût des Chanteurs du Pont-Neuf, l'air courant. La petite Manon & Arlequin, tout couverts de livres bleus, arrivent à la fin de cette burlesque ritournelle, chantant, dansant & jouant du violon.

---

(1) On jouait en ce tems-là le *Ballet des Elémens*; & de plus, il pleuvait continuellement.

Coupletgor paraît & demande à l'Enchanteur ce qu'il y a pour ſon ſervice. Mirliton lui demande des piéces pour l'Opéra Comique. Coupletgor tire de ſon havreſac deux cahiers ; le premier, intitulé : *le Temple de Mémoire ;* & l'autre, *les Enragés.* Coupletgor fait danſer ſa ſuite, & le prologue finit par un Vaudeville, dont voici deux couplets.

Vous avez un fâcheux procès,
Et pour vous de grande importance ;
Près de Thémis un doux accès
Pourrait abréger votre inſtance.
Plaideurs, pour avoir audience,
A qui vous adreſſera-t'on ?
C'eſt à l'Enchanteur Mirliton.

Sans avoir, par de beaux écrits,
Gagné l'eſtime de la France,
Vous voulez près des beaux eſprits
Subitement prendre ſéance :
Pour avoir le don d'éloquence,
A qui s'adreſſera-t'on ?
C'eſt à l'Enchanteur Mirliton.

LE TEMPLE DE MÉMOIRE.

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlé de Vaudevilles.

La scène se passe au bas d'une montagne, sur laquelle est bâti le Temple de Mémoire; il paraît escarpé de tous côtés.

La Folie apprend à Pierrot le desir qu'elle a de se marier, mais elle se plaint qu'aucun mortel ne s'empresse de s'unir avec elle. Pierrot lui dit qu'elle doit faire comme les filles à marier; qu'elle cache tous ses défauts, ou du moins qu'elle les déguise sous d'autres noms, & qu'au lieu de continuer à se faire appeller la Folie, elle se nomme la Gloire. La Folie saisit cette idée, &, pour la mettre à exécution, elle appelle la Renommée qui lui promet d'exécuter ses ordres, & lui assure le succès de son entreprise. D'un coup de sa marote, la Folie bâtit le Temple de Mémoire, qui s'éleve à l'instant sur le sommet du mont escarpé. Le premier qui se présente est un Conquérant, qui

met tout ſon plaiſir à piller, à ſaccager, à brûler, enfin à détruire les Humains.

PIERROT.

L'étrange caractère !
Pour moi je dis qu'il eſt moins doux
D'en tuer que d'en faire,
Lanla,
D'en tuer que d'en faire.

Le Conquérant explique à Pierrot ce que c'eſt que le droit de conquête qui, avec force canon, diſpoſe librement du bien d'autrui. La Folie paraît ſous l'extérieur de la Gloire : le Conquérant lui parle de la paſſion qu'il a pour elle, & elle lui promet ſa main en le priant d'aller l'attendre dans le Temple de Mémoire, parce que ſon deſſein eſt d'examiner tous ceux que la Renommée lui enverra, afin de choiſir le plus fou d'entr'eux. Celui qui paraît le premier enſuite, eſt un Meûnier richement vêtu qui, ayant fait une fortune conſidérable, veut acheter de l'honneur, après avoir acheté la Terre de ſon Seigneur. La Folie l'envoie encore au Temple de Mémoire, & il eſt remplacé par un Peintre qui meurt de faim, mais qui eſt encore plus altéré de gloire. Il eſt

envoyé avec les autres, & est remplacé par plusieurs Poëtes qui ont tous composé des poëmes depuis peu de tems. Ce sont les Auteurs de Clovis, de la Ligue, de Fernand Cortez, & enfin celui de Cartouche. Tous ces Ouvrages paraissaient depuis très-peu de tems, & il semblait que l'épique fût une maladie contagieuse. Le Conquérant, le Meûnier & le Peintre, impatientés, reviennent tous, la pressent de tenir la promesse qu'elle leur a donnée. Alors elle déboutonne sa robe de Gloire, pour faire voir son habit de Folie qui est dessous, & leur chante :

AIR : *Je vous donne le Rondeau*.

Que la folie
Vous montre votre vanité, *bis.*
La gloire, à qui l'hymen vous lie,
N'est autre chose, en vérité,
Que la folie.

La Folie prétend épouser tous les Mortels sous le nom de la Gloire, ce qui lui fait espérer que tous les jours seront pour elle des jours de noces. Ses Suivans forment des danses qui sont terminées par un Vaudeville.

LES ENRAGÉS.

Opéra Comique, en un acte, en prose & en Vaudevilles.

La scène se passe à Dieppe, & le théâtre représente la Mer dans le fond, &, sur le devant, une hôtellerie qui a pour enseigne le Chien verd.

M. Gabbanon, célebre Médecin Anglais, qui vient s'y établir, guérit radicalement toutes les rages de corps & d'esprit. On lui amene des filles possédées de la rage d'amour, & des maris attaqués de celle de la jalousie : il guérit les derniers avec du vin, & les premieres en les mariant. On amene un Poëte furieux dans une cage de fer : on l'a ainsi enfermé parce qu'il mordait tout le monde ; & M. Gabbanon qui désespére de le guérir, dit qu'il n'y a d'autre remede que de l'étouffer. Le Poëte casse les barreaux de sa cage, & se sauve. Une fille que son pere refuse de marier, feint aussi d'être enragée ; & le Médecin, qui est d'intelligence, trouve le moyen de la faire épouser à celui qu'elle aime.

Cette Piéce est terminée par une Danse de Matelots, & par le Vaudeville suivant :

Un Robin du plus bas étage,
Plein d'une sotte vanité,
Laisse regner dans son ménage
Un peu tròp de frugalité,
Pour soutenir un équipage.
Chacun a sa rage.

Un Bourgeois, que l'échevinage
Et de gros biens ont enivré,
Veut, pour illustrer son lignage,
Se donner un gendre titré ;
Il veut que sa fille ait un page.
Chacun a sa rage.

Une Veuve, déja sur l'âge,
Chaque jour intente un procès,
A quelqu'un de son parentage ;
Et la plaideuse mange en frais
Tous les fruits de son mariage.
Chacun a sa rage.

De son épouse belle & sage,
Un jeune Seigneur dégoûté,
Va dans les foyers rendre hommage
A quelque Romaine beauté,
Dont les attraits sont au pillage.
Chacun a sa rage.

Ces

Ces deux Piéces, ainsi que le Prologue qui les précéde, sont de le Sage, d'Orneval & Fuzelier. La premiere parut d'une morale très-gaie & très-agréable; mais la seconde, ainsi que le Prologue, semblait n'être faite que pour dire beaucoup de mal des Ouvrages & des Auteurs de ce tems: & quelques succès qu'elles eussent pu avoir, elles auraient rapporté plus de honte que de gloire à leurs Auteurs.

LE SAUT DE LEUCADE.

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlé de Vaudevilles & suivi d'un Divertissement, 3 Juillet 1726.

Le théâtre représente le Promontoire de Leucade: Arlequin s'y trouve sans qu'on sçache par quel hasard, & y trouve de même Marton sa Maîtresse. Mais cette fille, qui a certaines raisons pour garder l'*incognitò*, lui soutient qu'elle n'est point Marton, mais Mirtillis, Confidente de la Prêtresse d'Apollon. Elle ajoute que cette éminence qu'on apperçoit est le fameux Promontoire de

Leucade, d'où ſe précipitent les Amans infortunés qui veulent ſe guérir de leur paſſion. Puiſque tu es dans ce cas, continue-t-elle, je te conſeille de faire galamment ce ſaut, qui t'illuſtrera autant que le gain d'une bataille, ou un entrechat fait avec grace. Arlequin héſite beaucoup à prendre ce parti; la Prêtreſſe eſt obligée de lui citer des exemples célébres pour le déterminer.

Arlequin reconnaît Scaramouche ſon ancien ami, à qui il fait part de ſon deſſein : Scaramouche veut l'en diſſuader, & n'en pouvant venir à bout, il le recommande à Gondolin, Matelot de Leucade, dont l'emploi eſt de pêcher les malheureux qui ont fait le ſaut. Je le veux bien, répond Gondolin, pourvu qu'il ſoit diſcret.

GONDOLIN.

AIR : *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

Que là-haut il n'aille pas braire
Et ſcandaliſer le vulgaire ;
Empêchez-le de larmoyer
Pour ſes intérêts, pour les nôtres.
Et s'il ne veut pas ſe noyer,
Qu'il n'en dégoute pas les autres.

Eraſte, Petit-Maître Français, en-

treprend le voyage de Leucade par pure charité. C'eſt moi, dit-il à Gondolin, qui vous ai donné le plus d'occupation : plus de vingt aimables filles ont déja fait le ſaut pour l'amour de moi, & j'ai pitié d'une infinité d'autres qui ſeraient contraintes à ſuivre un ſi dangereux exemple.

ERASTE.

AIR : *Vous parlez gaulois.*

Dès que j'aborde quelque Dame,
Auprès de moi ſon cœur s'enflamme.

GONDOLIN.

Peſte il y fait chaud.

ERASTE.

Mon mérite, qui tout abrége,
N'a pas le tems de faire un ſiége,
Je prends tout d'aſſaut.

GONDOLIN.

AIR : *Landerirette.*

Oh! par ma foi, l'amour eſt mal
S'il n'a pas un autre arſenal,
Landerirette,
Il ne paraît pas bien muni,
Landeriri.

D. Diégue, vieil Espagnol, se présente ensuite : le motif qui le conduit est bien différent de celui du Cavalier Français. Il aime la jeune Lisette, son mariage est conclu avec le pere de cette Belle; mais il aime mieux faire le saut, que de forcer la répugnance de sa Maîtresse.

D. DIÉGUE.

AIR : *Reveillez-vous.*

Depuis un an je lui fais grace ;
Si je l'avais bien résolu. . . . .

GONDOLIN.

Depuis un an, à votre place
Un vieux Français serait cocu.

D. DIÉGUE.

AIR : *Vous m'entendez-bien.*

Et l'excès de ma flamme, hélas...

GONDOLIN.

C'est que la belle ne croit pas
Que votre ardeur parfaite...,

D. DIÉGUE.

Hé bien !

GONDOLIN.

Aux excès ſoit ſujette ;
Vous m'entendez bien.

LISETTE *entre & chante.*

AIR : *Les filles de Nanterre.*

Ah ! quelle extravagance,
Qu'oſez-vous déclarer ?
Vous n'êtes pas je penſe,
En âge d'eſpérer.

Le petit Toinillon, Amant de Liſette, oſe, malgré la faibleſſe de ſon âge, tenter l'aventure.

TOINILLON.

AIR : *Du Cap de Bonne-Eſpérance.*

Vous me donnez un collégue,
Qui ne me va nullement.
Oui, le Seigneur Dom Diégue,
Ne me vaut pas ſûrement ;
Car tous les jours, ma charmante,
Il décline & moi j'augmente.

LISETTE.

J'ai mauvaiſe opinion
De votre augmentation.

TOINILLON.

AIR : *Pierre Bagnolet.*

Morbleu que j'ai d'impatience !
De n'être plus petit enfant !
Vous auriez plus de complaisance
Pour Toinillon, s'il était grand.
S'il était grand, *bis.*
Vous ne le verriez pas, je pense,
Avec un air indifférent.

L'Auteur a placé, dans les scènes suivantes, une critique faite à la hâte de la Tragédie d'Œdipe de M. de la Motte, & celle de Pyrrhus de M. Crébillon. Œdipe se confiant sur son Talisman, (c'est le nom d'une petite Comédie de M. de la Motte qui paraissait en même tems,) se précipite & coule bientôt à fond. A l'égard de Pyrrhus, il essuie quelque bourasque, mais il a le bonheur de se sauver à la nage.

Marton revient accompagnée de Lisette & du petit Toinillon. Elle conseille à cette Belle de se rendre aux volontés du vieux Diégue. C'est, ajoute-telle, le seul moyen d'accorder les intérêts de vous trois.

MARTON.

AIR : *La Pétarde.*

Allez vous mettre en ménage,
Et bientôt un doux veuvage
De votre vieux perſonnage
Vous déſera,
Et ce petit là,
Pour un ſecond mariage,
Grandira.

Il ne reſte plus qu'à fixer le ſort d'Arlequin. Marton, quoiqu'obligée de ſe démaſquer, s'obſtine à vouloir que ſon Amant faſſe le ſaut. Arlequin irréſolu, va, revient, & ſe détermine enfin à obéir.

ARLEQUIN *prêt à ſauter.*

AIR : *Lonla.*

Ecoute, ingrate Marton,
Je vais faire tout de bon,
Comme tu le vois
Le ſaut diſcourtois,
Et ſans en rien rabattre.

(*Il prend ſa ſecouſſe en deux fois.*)

SCARAMOUCHE.

Quoi ! tu t'y reprens par deux fois ?

ARLEQUIN.

Je vous le donne en quatre.

GRIVOIS.

Je vous le donne en quatre.

Marton sentant quelques scrupules, prie Gondolin de repêcher son Amant avec son croc, mais de prendre bien garde de le mutiler. Arlequin reparaît dans le moment pour faire cesser son inquiétude. Heureusement, dit Scaramouche, c'est un homme de paille qui a fait la culbute à sa place. Marton est satisfaite de l'épreuve, & les Matelots & Matelottes viennent célébrer les noces d'Arlequin avec Marton, & de D. Diégue avec Lisette, suivies d'un Vaudeville, dont voici deux couplets :

Venez, jeunes amans,
Au cœur malade,
Sans perdre de momens
Droit à Leucade;
Et tôt, tôt, tôt,
Et ziste & zeste,
Et vîte & preste,
Faites le saut.

Un Caissier fort épris
D'une Coquette,

Cherement à Paris
Fit cette emplette ;
Sa caiſſe auſſi-tôt,
Et ziſte & zeſte,
Et vîte & preſte,
Ne fît qu'un ſaut.

Lorſque Fuzelier fit cette piéce, il paraît qu'il n'était pas trop inſtruit de ſon Sujet, ni de la maniere dont il le traiterait. Il la donna avec l'*Amour brutal*, autre Opéra comique, qui ne fut joué qu'une ſeule fois ; & le tout était précédé d'un Prologue qui ſervait de Compliment d'Ouverture, & qui vraiſemblablement aurait été celui de la Clôture, ſi les Entrepreneurs n'avaient rien eu de mieux à donner.

LES PÉLERINS DE LA MECQUE.

Opéra Comique, en trois actes, en Proſe, mêlé de Vaudevilles.

Le théâtre repréſente une Place publique de la ville du Caire.

Arlequin, Valet d'Ali, Prince de

Balſora, maudit l'Amour qui, depuis deux ans, fait courir ſon Maître de Province en Province, & le réduit à la mendicité.

Un Calender l'accueille, & en eſt fort mal reçu lorſqu'il lui demande l'aumône, parce qu'il n'a pas ſeulement de quoi faire chanter un Aveugle. Le Calender l'invite à quitter ſon Maître, & à embraſſer ſa profeſſion. Arlequin accepte avec joie la propoſition, & il eſt à l'inſtant revêtu d'une robe que le Calender portait dans ſa beſace.

M. Vertigo, Peintre Français, arrive & les ſalue. Cet homme a été ſi malheureux avec ſa femme, qu'auſſitôt qu'il entend prononcer les mots de *marier*, de *mariage*, il entre dans une fureur que l'on ne peut calmer qu'en lui parlant de couleurs & de peinture. Cet homme ſingulier s'annonce ainſi modeſtement :

Mon pinceau tout divin, par ſa docte impoſture,
Semble, en vous ſéduiſant, ſurpaſſer la nature ;
Mes traits ſont pour les yeux autant d'accords touchans,
Qu'à l'oreille ravie en offre les doux chants.
Auſſi dans mes tableaux, d'un deſſein très-ſévère
Voit-on regner par-tout le mâle caractere ;

Proportion de corps, justesse de contours;
Ménagement exact des ombres & des jours;
Vives expressions, attitudes sçavantes;
Et l'on dirait, à voir mes figures parlantes;
Qu'en autre Promethée, illustre audacieux,
J'ai, pour les animer, volé le feu des Cieux.

M. Vertigo peint des perspectives qui ont deux lieues de long; il peint aussi le bruit du canon, & il a mis dans un paysage un torrent qui renverse tout ce qu'il trouve, & un petit ruisseau qui fait cli, cla, clo, clou. Arlequin qui l'a déja troublé plusieurs fois, en lâchant indiscrétement le mot de *mariage*, s'avise encore de lui dire que, pour faire d'aussi belles choses, il faut sçavoir bien marier les couleurs.

Vertigo entre en fureur, le renverse, & court comme un insensé, sans plus vouloir entendre parler de peinture. Ali arrive, & Arlequin déguisé va lui demander l'aumône. Il le reconnaît à la fin, & le Calender reconnaît aussi le Prince de Balsora dont il est né le Sujet, & dont il a quitté le pays pour une mauvaise affaire, quelque tems après qu'Ali fut obligé de fuir, pour se dérober à la fureur de son frere qui venait

de monter ſur le Trône. Arlequin apprend au Calender que le Prince, ſon Maître, a encore une autre raiſon pour garder l'*incognitò*, parce qu'étant amoureux & aimé de Rezia, fille unique du Sophi, cette Princeſſe a mieux aimé mourir que de ſe réſoudre à épouſer le Grand Mogol, qui la demandait en mariage. Arlequin & le Calender preſſent le Prince de prendre le même parti.

Un Eſclave, nommé *Balkis*, l'aborde avec myſtere, & lui apprend qu'il a touché le cœur d'une Belle qui l'a vu la veille ſous les fenêtres du ſérail, & qui lui a déja fait préparer une maiſon dans laquelle ils ſeront prévenus dans leurs moindres déſirs. Cette inconnue eſt aimée du Sultan à qui elle le préfére; mais Ali, toujours fidele à la mémoire de ſa Princeſſe, refuſe les offres de l'Eſclave. Arlequin lui demande les clefs de la maiſon, & y entre pendant que Balkis preſſe encore Ali de voir ſa Maîtreſſe. Arlequin revient un moment après tout barbouillé de crême, & mordant dans un ſauciſſon dont il a la bouche pleine; & voyant que ſon Maître ne veut pas abſolument entrer dans la maiſon, le charge ſur ſes épaules & l'y porte mal-

gré lui. Balkis ſort pour avertir ſa Maîtreſſe de tout ce qui s'eſt paſſé, & le théâtre change. Il repréſente une grande Salle dans le goût des Indes : on y voit entrer pluſieurs Eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, qui danſent & chantent :

Les revenan-bons du bel âge,
Quand on en ſçait bien profiter,
Valent mieux qu'un riche héritage
Que la fortune peut ôter.
Jeune & beau garçon qui voyage
Trouve toujours à bien gîter.

Ali ouvre le ſecond Acte dans la même Salle avec Arlequin, dont les importunités l'ont déterminé à voir la Dame. Elle paraît, & lui déclare ſa tendreſſe ſans cérémonie, & Ali y répond avec froideur, & ne lui cache point qu'il ne peut oublier le ſouvenir de ſa Maîtreſſe. Dardané, au lieu de s'en offenſer, éclate de rire, & leur apprend qu'elle n'eſt que la Suivante de celle qui va bientôt ſe préſenter à lui. On voit paraître Amine appuyée ſur Balkis : Amine, après l'avoir ſalué avec bonté, lui dit :

AIR : *La curiosité.*

On dit que vous pleurez d'une maîtresse morte
La beauté.
Peut-on trop admirer d'une douleur si forte
La rareté ?
Franchement, j'ai de voir un amant de la sorte
La curiosité.

Amine paraît lui plaire davantage, elle le presse, il soupire ; mais l'image de Rezia vient s'offrir à son cœur, & triomphe de la présence d'Amine qui s'en apperçoit & s'irrite : Arlequin fait tout ce qu'il peut pour excuser son Maître.

AMINE.

AIR : *Attendez à demain au soir.*

Envain vous voulez l'excuser,
On ne peut m'abuser. (*bis.*)

ARLEQUIN.

Attendez jusques à ce soir,
Il fera son devoir (*bis.*)

Amine montre une grande colere, & finit comme Dardané par un grand éclat de rire, que sa Maitresse la vengera de l'outrage qu'il vient de lui faire. Arlequin va jusque dans la coulisse par où

la Favorite doit entrer, & revient plein d'effroi en faiſant de grands cris & des culbutes ; il ſaiſit Ali & l'entraîne de façon qu'il l'oppoſe à Rezia qui entre. Ali, agréablement ſurpris, court au devant d'elle ; &, après les premiers transports, elle lui apprend qu'elle a feint d'être morte pour ne pas épouſer le Mogol, & qu'avec le ſecours de ſa nourrice, elle a trouvé le moyen de s'échaper du ſérail pour le ſuivre, mais qu'elle a été priſe par un Corſaire qui l'a vendue au Sultan. Elle n'oublie pas de lui dire que ce Prince l'a toujours traitée avec beaucoup de reſpect, & propoſe à ſon Amant de profiter de ſon abſence pour s'échaper. Arlequin, qui a pris Rezia pour une Ombre, a bien de la peine à ſe réſoudre de l'approcher ; mais elle le prend par les mains, & lui dit :

AIR : *Quand le péril eſt agréable.*

Que le courage te revienne.

ARLEQUIN.

Vous m'ôtez ma timidité ;
Vos mains ont une fermeté,
Qui rappelle la mienne.

Les Eſclaves de Rezia forment des

danses & chantent le bonheur des amans, lorsqu'Amine arrive, toute essouflée, les avertir que le Sultan est revenu de la chasse; qu'il l'a cherchée avec impatience, & que ne la trouvant point, il est entré dans une colere horrible; & qu'un Esclave lui a découvert tout le mystère. Balkis propose de profiter de l'obscurité de la nuit pour fuir, & Arlequin leur conseille de se retirer chez les Calenders, où ils passeront pour des Pélérins de la Mecque. Ces avis sont acceptés, & ils décampent tous.

Au troisiéme acte, le théatre représente une grande salle du Caravanserail. Le Calender paraît avec le Prince & Rezia, auquel il marque la joie de pouvoir les obliger. Rezia lui fait présent d'un diamant, & les amans remettent leur sort entre ses mains. Lorsqu'il est resté seul avec Amine, il veut la caresser; mais elle le repousse, & il quitte. Arlequin, qui a été dans la ville pour s'informer du bruit de la fuite de Rezia, rapporte au Calender que le Sultan fait crier par-tout dix mille sequins d'or à qui pourra lui en donner des nouvelles. Le Calender lui demande l'affiche. Arlequin la lui remet : il la lit, & il sort sous prétexte d'aller leur faire apprêter

à dîner. Un autre Calender vient ; & trompé par le déguiſement d'Arlequin, il lui conte fleurette, ce qui produit une ſcène fort plaiſante par la maniere dont Arlequin ſe défend, & après s'en être bien diverti il trouſſe ſa jupe, tire ſa batte de deſſous & le roſſe d'importance. Amine arrive hors d'haleine, & apprend à Arlequin que la maiſon eſt inveſtie par la garde du Sultan. Ali, Balkis & Rezia paraiſſent auſſi tout éperdus, & ils n'ont pas encore eu le tems de ſe reconnaître, parce que le Sultan paraît. Il ordonne leur ſupplice en les accablant d'injures. Amine & Arlequin s'attendriſſent ſur le ſort d'Ali & de Rezia, qu'ils nomment dans leurs plaintes ; & le Sultan, étonné, demande au Calenler s'il eſt vrai que ces noms leur ſoient dus. Le Calender l'en aſſure, & la Princeſſe de Perſe & le Prince de Balſora ſe jettent aux pieds du Sultan pour le prier de leur donner la mort plutôt que de les renvoyer à leurs parens. Le Sultan les releve, & après avoir fait quelques tendres reproches à Rezia il pardonne aux amans ; & montrant le Calender, il dit à un de ſes gardes : qu'on lui délivre la ſomme promiſe pour m'avoir donné des nouvelles de Rezia, & qu'enſuite

on l'empale pour avoir trahi le frere de son Roi. Ce scélerat se jette aux pieds d'Ali & de Rezia, qui ont encore la générosité d'intercéder le Sultan pour lui.

LE SULTAN.

Hé bien, je lui pardonne.
Puisqu'un remors suffit pour appaiser les Dieux,
Un Sultan aurait tort d'en exiger plus qu'eux.

(Arlequin, en cet endroit, s'approche du Sultan, le regarde sous le nez & lui met la main sur le front. Un des gardes veut le prendre par l'épaule pour le tirer d'auprès du Sultan.)

ARLEQUIN, *au Garde*, *déclamant.*

Donne-moi le loisir de le considérer.

LE GARDE.

Et quel est ton dessein ? Que veux-tu ?

ARLEQUIN.

L'admirer. (1)

Le Sultan ajoute à ses bontés son amitié & un asyle dans ses états, que les amans acceptent avec reconnaissance.

---

(1) Ce trait tombait sur la Tragédie de Pyrrhus; Tragédie de Crébillon, que l'on donnait alors.

Vaudeville.

(Air : *De M. l'Abbé.*)

Un mari ſexagenaire
Et ſa femme de vingt ans,
Vont tous les deux à Cythere
Pour demander des enfans ;
Mais ils n'ont dans ce voyage
Point d'ami, point de voiſin,
Digue, digue, diguedin,
Diguedin, din, din, din, din ;
Le mauvais pélerinage.

Pour une pareille affaire
Un vieux gouteux de Paris
Confia ſa ménagere
A deux de ſes bons amis.
Il ne fut pas du voyage ;
Elle en alla meilleur train ;
Digue, digue, diguedin, &c.
Le joyeux Pélerinage.

On voit ſans ceſſe aux guinguettes
Des Pélerins tant & plus,
Avec d'aimables fillettes,
Sacrifier à Bacchus ;
L'Amour reçoit leurs hommages,
Ainſi que le Dieu du vin,
Digue, digue, diguedin, &c.
Ah ! les bons pélerinages.

Pour Cythère jeune fille
Se mit un jour en chemin;
Mais, paſſant par la Courtille,
Elle y rencontre un Blondin;
Elle finit le voyage
Chez un gros Marchand de vin,
Digue, digue, diguedin, &c.
Ah! le doux pélerinage.

Cette piéce, qui eſt pleine d'intérêt & de comique, eſt de le Sage, Fuzelier & d'Orneval. Elle eut le plus grand ſuccès, & le mieux mérité. Elle a toujours fait le même plaiſir aux repriſes qui ont été très-fréquentes.

LES COMÉDIENS CORSAIRES.

Prologue en proſe, mêlé de Vaudevilles.

Le théatre repréſente une iſle voiſine des côtes de Provence.

Mademoiſelle Piolard, Comédienne Françaiſe, demande à M. des Broutilles, auſſi Comédien du même Théâtre, ce qui peut l'engager à les avoir amenés dans ce-pays. Celui-ci refuſe de lui ap-

prendre ses projets ; mais il est bien étonné d'appercevoir les Comédiens Italiens au même lieu : ils lui apprennent qu'ils ont été menés à Alger, & qu'ils se sont tirés d'esclavage en donnant au Bacha une piéce Comi-Tragico-Lyrique. (1) Ils ajoutent qu'ils viennent de rencontrer le vaisseau de l'Opéra Comique, qui vient jouer à Marseille ; ce qui engage des Broutilles à tenir un conseil dans lequel il admet les Comédiens Italiens.

DES BROUTILLES *déclamant ces vers parodiés de Mithridate.*

Approchez, mes amis ; enfin l'heure est venue,
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mon juste dessein vous devez conspirer,
Il ne me reste plus qu'à vous le déclarer.
Depuis qu'aux Tabarins les Foires sont ouvertes,
Nous voyons le Préau s'enrichir de nos pertes ;
Et là les Spectateurs, de couplets alterés,
Gobent les Mirlitons qui les ont attirés :
Ils y courent en foule entendre des fornettes.

---

(1) Arcacambis, Arlequin toujours Arlequin & l'Occasion.

Nous, pendant ce tems-là, nous grossissons nos
dettes.
Moliere & les auteurs qui l'ont suivi de près,
De nos tables jadis ont soutenu les frais ;
Mais vous le savez tous, notre noble Comique
Présentement n'est plus qu'un beau garde-
boutique.
Lorsque nous les jouons, quels sont nos Spec-
tateurs ?
Trente contemporains de ces fameux Auteurs.
Ainsi donc, nous devons, sans tarder davan-
tage,
Pour rappeller Paris, donner du bâtelage.
Si vous me demandez où nous l'irons chercher ;
Amis, c'est aux Forains que nous devons
marcher.
Le Comique Opéra, pour se rendre à Marseille,
Va passer par ici, vîte, qu'on appareille !
Attaquons son vaisseau, pillons tous ses effets,
Ses morceaux polissons, ses burlesques ballets :
Voilà quel est mon but. La Troupe Italienne
Secondera l'effort de la Troupe Romaine.
A notre bâtiment joindra son brigantin,
Et nous partagerons, entre nous, le butin.
Il faudra, dans la suite, en faire un tel usage ;
Que le Parisien, voyant le bâtelage
Dans sa ville regner de l'un à l'autre bout,
Doute où sera la Foire & la trouve par-tout.

Les Comédiens, tant Français qu'Italiens, chantent en chœur :

> Vous avez raiſon la Plante,
> Nous goûtons ce projet-là.

Le Docteur vient les avertir que le vaiſſeau de l'Opéra Comique paraît. Ils courent tous aux armes. Un inſtant après on entend le bruit du canon, & l'on voit paraître le vaiſſeau de l'Opéra Comique, qui eſt abordé par deux autres. Les Comédiens Français & Italiens ſautent le ſabre à la main ſur les Forains, les font priſonniers ; & un inſtant après les amenent ſur le théatre, enchaînés, tandis qu'un Pantalon & un Acteur habillé à la romaine, portent ſur une civière leurs ballots, ſur leſquels on lit : *Opéra Comique, Parodies d'Opéra.* On ouvre une valiſe, & l'on en tire un habit d'Arlequin dont une Comédienne Françaiſe s'empare. Il s'en trouve auſſi un de Criſpin, dont une Comédienne Italienne ſe ſaiſit. (1) On ouvre un ballot dans lequel on trouve *le Roi de Co-*

(1) Une Comédienne Françaiſe venait de jouer un rôle d'Arlequin, & une Italienne venait de paraître dans celui de Criſpin.

cagne ; les Paniers ; le Triomphe du Tems ; l'Impromptu de la Folie, dont le Comédien Français s'empare. L'Actrice Italienne s'adjuge les Parodies d'Opéra, en disant qu'elles appartiennent de droit à son Théatre.

PIERROT.

Leur appartient de droit, Dieux qui les connaissez,
Sont-ce leurs belles voix que vous récompensez?

On trouve encore dans les effets de l'Opéra Comique l'*Obstacle favorable & les Amours déguisés*, qu'on oblige les Forains de jouer devant les Comédiens, afin de leur en donner le ton.

PIERROT.

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Je ne fais plus de résistance,
Je céde à votre violence.
Nous allons jouer devant vous,
Seulement pour vous satisfaire ;
Car vous jouerez tout comme nous,
En jouant à votre ordinaire.

Le Prologue finit par le Vaudeville suivant.

Air

AIR : *De M. l'Abbé.*

Pourquoi tant de ſoins ſe donner
Pour procurer ſon avantage ?
Lorſque l'on permet le pillage,
Pourquoi s'amuſer à gagner ?
Il eſt bien plus court de ſe faire
Un franc Corſaire.

En finance c'eſt une erreur
Que d'être ſcrupuleux à prendre ;
La fortune fuit l'ame tendre ;
Et pour obtenir ſa faveur,
Il eſt bien plus court de ſe faire
Un franc Corſaire.

Quand par des ſoupirs trop conſtans,
On veut fléchir une cruelle,
On ſéche, on languit auprès d'elle ;
Pour voir couler de doux inſtans,
Il eſt bien plus court de ſe faire
Un franc Corſaire.

Pourquoi travailler à creuſer
Quelque idée heureuſe & nouvelle,
Lorſque l'on voit la bagatelle,
Quoique rebattue amuſer ?
Il eſt bien plus court de ſe faire
Un franc Corſaire.

L'OBSTACLE FAVORABLE.

Opéra Comique, en un acte, en Prose & en Vaudevilles.

La scène se passe dans le château d'un Village des environs de Paris.

M. Troussegalant, Médecin, s'est retiré dans ce château dont le Fermier lui a loué une partie, afin de n'avoir plus rien à démêler avec les Chirurgiens qu'il déteste, & il y a amené Valere son fils & Argentine sa fille, qu'il tient enfermés de peur qu'ils ne parlent à Dorante & à Spinette qui les aiment & à qui il ne veut pas absolument les donner, parce qu'ils sont enfans d'un Chirurgien; que le jeune Dorante exerce lui-même cette profession. Mais ces deux amans se sont adressés à Maître Blaise, Fermier du château, qu'ils ont mis dans leurs intérêts & qui les a introduits dans le château; Spinette, déguisée en berger sous le nom de Colinet, & Dorante en Espagnolette sous celui de Jacinte. M. Troussegalant qui est obligé de sortir, prie Maître Blaise d'avoir l'œil sur Valere; mais

celui-ci s'en défend par l'occupation que lui donne la noce de ſa niéce. Il veut bien cependant lui céder Colinet, qu'il a pris pour garder ſes moutons & qu'il lui prêtera pour garder ſon fils : il ajoute que c'eſt un garçon très-ſage, à qui il confierait une troupe de filles comme un troupeau de moutons. Trouſſegalant accepte ſes ſervices, & lorſqu'il eſt prêt à ſortir, Arlequin Frater de Dorante, déguiſé en Duegne, le lui préſente comme ſa fille, en lui diſant qu'elle a de violens maux de cœur avec de fréquens étourdiſſemens. Le Médecin lui tâte le pouls, & prétend qu'elle eſt groſſe. La fauſſe Duegne entre dans une grande colere ; mais ſa fille la calme en lui rappellant qu'il n'y a que ſix ſemaines qu'elle a perdu ſon époux. La Duegne prétend qu'elle n'entend pas raillerie ſur le chapitre de l'honneur, & aſſure que c'eſt ſa ſévérité qui l'a fait renvoyer en Eſpagne d'auprès de toutes les femmes qu'elle a ſervies, & qui, ne pouvant s'en accommoder, faiſaient entendre le contraire à leurs époux ; ce qui engage le Médecin à l'arrêter pour faire compagnie à ſa fille ; & il retient Jacinte pour la mettre auprès de ſa filleule Nanette.

On vient avertir le Docteur que le

Bailli son malade empire à vue d'œil, & il part. Les amans mettent, comme on se l'imagine bien, son absence à profit. Il revient. Maître Martin Maréchal, qui a pansé & guéri son cheval, lui demande s'il en est content. Le Médecin l'assure que oui, & veut lui payer son salaire ; mais le Maréchal se pique de générosité & refuse l'argent de son confrere. La comparaison offense le Docteur. Martin est, à son tour, piqué des hauteurs de Troussegalant : ils se disent des injures, & le Docteur échauffé frappe le Maréchal qui tire un moraillon de sa poche & le met sur le nez du Docteur. Ce n'est encore rien, tous les Valets du Bailli courent furieux, cherchant le Médecin qui a tué leur Maître qui vient de trépasser. Il se sauve ; mais l'un d'eux l'atteint d'un coup de bâton à la tête & l'étend par terre. Dorante & Arlequin examinent la plaie, qu'ils trouvent considérable. Le Docteur enrage d'avoir besoin du secours d'un Chirurgien, & il est obligé de recevoir celui de Dorante, qui le lui refuse à son tour & ne veut point opérer avant que le Docteur n'ait signé leur contrat de mariage. Troussegalant consent à tout, & finit la piéce en déclamant.

Ciel, aux Chirurgiens je vais devoir la vie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie.

Cette piéce, ainsi que le prologue, est de le Sage, Fuzelier & d'Orneval. L'idée du prologue paraît ingénieuse, agréablement traitée & pleine d'une satyre vive & piquante. La piéce, qui est bien intriguée & spirituellement écrite, n'eut pas moins de succès. Elle fut faite à l'occasion de la fameuse querelle qui divisait alors la Faculté de Médecine & l'Ecole de Chirurgie, & qui donna lieu à beaucoup d'autres ouvrages burlesques & critiques.

SANCHO PANÇA, GOUVERNEUR; *OU LA BAGATELLE.*

Opéra Comique, en deux actes, avec un Prologue, des Divertissemens, & deux Vaudevilles, 28 *Août* 1727.

Le dernier de ces deux titres est proprement celui du Prologue. Les Acteurs Forains, très-embarrassés, implorent

l'assistance de la Foire, qui est représentée par Arlequin. Elle la leur accorde avec plaisir, & les congédie tous pour conférer avec Mezetin sur le moyen de plaire au Public. Ce dernier annonce un demi-quarteron de Poëtes qu'il a, dit-il, à son service; mais la Foire, comptant peu sur ce secours, s'informe seulement si les Actrices sont jolies, elle prend le parti de ne jouer que des rapsodies, & ajoute qu'elle va donner la Bagatelle suivante, pour son coup d'essai, en attendant un ambigu de danses & de musique.

Le sujet de la piéce est si connu, & a été tant de fois présenté sur le Théatre, que l'extrait ne peut servir qu'à faire connaître le génie de l'Auteur. Dès la premiere scène, Sancho (qui est Arlequin) donne audience en qualité de Gouverneur de l'Isle de Barataria. Une fille vient se plaindre qu'elle a été forcée par un homme plus petit & plus faible qu'elle, & cela pour amener le couplet suivant.

SANCHO.

AIR: *De tous les Capucins du monde.*

Il fallait Madame la prude,
Avoir le poignet aussi rude,

En voyant hier le galant.

LA FILLE.

Vraiment la remontrance eſt bonne ;
J'ai de la force en querellant,
Quand je ris elle m'abandonne.

Madame Gargot, Aubergiſte, veut obliger le Chevalier de Cricrac à lui payer quelques mois de nourriture. Le Gouverneur décharge ce dernier, attendu qu'il eſt Gaſcon ; enſuite il ordonne qu'on lui ſerve à dîner. Vomitif, Médecin ordinaire des Gouverneurs, entre en même tems, & l'empêche de manger. Dans le moment un courier préſente à Sancho une lettre par laquelle le Duc lui fait ſçavoir qu'on veut dans peu ſurprendre ſon iſle & l'empoiſonner. Sancho, très-conſterné, & mourant de faim, voit entrer un Poëte, qui vient offrir ſes talens au Gouverneur, & termine le détail qu'il en fait par ce vers.

Nul mieux que moi ne fait des vers.

SANCHO.

Rincez-les je veux boire.

Sancho ajoute à ce joli jeu de mots, une volée de coups de bâton, & finit ainſi le premier acte.

La second commence de la même façon. Sancho conseille au Berger Silvandre d'abandonner l'insensible Doris; il veut ensuite faire pendre comme espion, un Castillan qui vient d'être surpris escaladant la fenêtre de la maison de sa maîtresse, & ce n'est qu'avec bien de la peine qu'on le fait revenir de son erreur. Enfin tout-à-coup les lumieres s'éteignent. Sancho se trouve seul, tremblant dans l'obscurité, lorsqu'à la lueur de quelques flambeaux, il voit paraître Merlin, qui lui ordonne de se donner quatre cent coups d'étrivieres, pour empêcher que l'isle ne soit submergée.

Merlin, voyant l'obstination de Sancho, ordonne à sa suite de lui appliquer les coups d'étrivieres. Cette cérémonie n'est pas plutôt finie qu'on vient annoncer une descente des ennemis ; Sancho est obligé de s'armer, de se trouver au combat; il est jetté par terre, & pour comble de malheurs, croyant être sauvé, il apperçoit Thérese Pança sa femme. C'est alors que ne pouvant tenir contre tant d'adversités, il abdique le gouvernement, & demande avec instance son Grison, pour regagner au plutôt son village.

La piéce finit par un divertissement.

Couplet du Vaudeville.

En amour ainsi qu'à la guerre,
Il faut ruser pour être heureux :
Auprès de l'objet de ses feux,
Qui veut se tirer bien d'affaire,
Tique, tique, tac, & tin, tin, tin,
Doit sçavoir jouer au fin.

Cette Piéce, justement intitulée *la Bagatelle*, est de Thierry, & la musique de Gilliers; elle eut quelques succès dans son tems, mais elle est absolument oubliée. Le sujet ingénieux du Roman de Don Quichote a fourni cinq piéces, dont aucune n'est restée au Théatre, sans compter celle de M. Poinsinet, que la superbe musique de M. Philidor n'a pu y soutenir.

ACHMET ET ALMANZINE.

Opéra Comique en trois actes ; en Proſe, mêlée de Vaudevilles.

La ſcène eſt à Conſtantinople & le théâtre repréſente un periſtile de la maiſon du Grand Viſir.

Amulaki, grand Viſir, qui aime paſſionnément ſa fille Attalide, apprend à ſon fils Achmet qu'il a eu l'indiſcrétion de vanter les charmes de ſa ſœur au Sultan, & que ce jeune Prince, enchanté d'un portrait ſi avantageux, veut abſolument l'avoir pour en faire ſa favorite. Achmet ne voit en cela qu'une fortune brillante pour ſa ſœur, & l'aſſurance d'un crédit ſans bornes pour ſon pere; mais le Viſir ne peut conſentir à ſe ſéparer de ſa chere Attalide; ce que voyant Achmet, il lui conſeille de conduire au Sultan une Attalide ſuppoſée. Pierrot, leur confident, leur offre d'en acheter une chez Uſbeck marchand d'Eſclaves, qui en a de charmantes à choiſir. Le Viſir obſerve qu'il faudra inſtruire cette Eſclave de la tromperie

que l'on fait au Sultan, ce qui n'eſt pas ſans inconvénient; mais ſon fils lui répond que l'honneur de paſſer pour la fille du grand Viſir & l'avantage d'être la favorite de Soliman, déterminera facilement l'Eſclave à cette ſupercherie, & que ſon intérêt propre aſſurera ſa diſcrétion; que d'ailleurs pour aſſurer encore ce ſecret, le Viſir n'a qu'à envoyer tous ſes Eſclaves à une maiſon de plaiſance, en prendre de nouveaux & faire paſſer Attalide pour ſa niéce. Tous les inconvéniens prévus & les obſtacles levés, Pierrot part pour aller chercher Uſbeck qui arrive bientôt avec un grand nombre d'Eſclaves, parmi leſquelles Almanzine & Zelica fixent l'attention du Viſir ſans pouvoir déterminer ſon choix. Achmet, qui a été frappé de la beauté d'Almanzine, déprime ſes appas & vante ceux de Zelica, qu'il voudrait faire préférer par ſon pere, afin d'acheter pour lui Almanzine; dont il eſt devenu ſubitement amoureux; mais le Viſir n'a pas de moins bons yeux que ſon fils. Il ſe détermine auſſi en faveur d'Almanzine, qu'il trouve plus propre à remplir ſes vues. Il charge Achmet de faire partir ſes Eſclaves, afin qu'ils n'ayent point de communication avec les nouveaux;

& comme son fils a paru montrer du goût pour Zélica, il l'achete pour lui en faire présent. Le Visir conduit la prétendue Attalide au Sultan qui en est charmé; mais Ali, chef des Eunuques & ennemi secret du Visir, reconnoît Almanzine pour la fille du dernier Bacha de Babylone, & en instruit Soliman qui entre dans une grande colere, & ordonne au Visir de conduire, sur le champ, sa véritable fille au sérail pour y être l'Esclave des Esclaves. Achmet tâche de consoler son pere, & lui offre de se déguiser & de passer pour sa sœur. Amulaki, qui prévoit tous les dangers de cette nouvelle supposition, s'y oppose d'abord; mais son fils l'y fait consentir en lui peignant l'image d'Attalide arrachée de ses bras par les Janissaires. Achmet, resté seul, apprend à Pierrot que le sujet de son déguisement est le desir violent de voir Almanzine, sans laquelle il ne peut plus vivre. Usbeck amene les nouveaux Esclaves que le Visir vient d'acheter qui, par leurs danses, terminent le premier acte.

Au second, le théâtre représente un magnifique appartement du sérail, & l'on y voit Soliman empressé à obtenir le cœur d'Almanzine. Elle craint que ce

Prince n'ait quelques retours de tendresse pour la fille du Visir ; mais il l'a rassure en lui protestant qu'il ne la verra jamais, & qu'il va la lui envoyer pour sçavoir d'elle-même si Amulaki ne l'a pas trompé une seconde fois. Ali, chef des Eunuques, amene Achmet en Sultane voilée. Almanzine est d'abord fort surprise ; mais elle prend son parti, & renvoie Ali en l'assurant que le Visir est le pere de cet Esclave. Aussitôt qu'il est parti, Achmet se jette aux genoux d'Almanzine, & vivement touché de la générosité qu'elle a eue de ne le point sacrifier, il lui apprend le véritable sujet qui l'a porté à s'introduire au sérail & à outrager ses charmes devant son pere. Almanzine, qui avait été sensible aux mépris d'Achmet, ne l'est pas moins à sa tendresse, & ils se livrent tous deux au plaisir de s'aimer & de se voir. Lorsque le Sultan revient, Almanzine fait promtement cacher Achmet dans son cabinet, & paraissant touchée du malheur de la fille du Visir, elle demande sa grace. Le Sultan, encore irrité, la refuse: Almanzine insiste, & il consent à la renvoyer à son pere. Nouvel embarras pour Almanzine qui répond au Sultan que c'est lui accorder plus qu'elle ne de-

mande, & que, pour punir le Visir de sa désobéissance, il faut retenir quelque tems sa fille dans le sérail. Le bon Sultan y souscrit, & la donne à Almanzine pour la servir.

ALMANZINE.

AIR : *J'avais, Lisette, un billet doux.*

C'est mon affaire,
Et je prétends
Fort bien lui faire
Passer son tems.
Nous broderons, & nous ferons des nœuds,
Pour votre usage;
Nous travaillerons toutes deux
Au même ouvrage. *bis.*

Un Esclave vient annoncer au Sultan qu'une grosse femme, qui se dit la nourrice d'Attalide, se désespére. Almanzine prie le Sultan de la faire introduire, & elle obtient encore cette grace. Cette nourrice est Pierrot, déguisé en femme, qui, par amitié pour Achmet, s'est introduit dans le sérail pour l'aider à en sortir. Le Sultan amene Almanzine pour lui faire voir un divertissement de Pêcheurs dont il veut la regaler.

Le théâtre change & représente, dans

l'enfoncement, un mur du férail, dont le pied eft battu par les flots de la mer, & fur le haut duquel eft un balcon, où l'on voit Soliman, Almanzine, & Pierrot derriere eux. Le devant repréfente un rivage où la fête des Pêcheurs s'exécute.

Au troifiéme acte le théâtre repréfente les jardins du férail avec un pavillon dans l'enfoncement.

Achmet & Almanzine s'y défefpérent, parce que le Sultan commence à fe laffer des rigueurs de cette Efclave; mais Pierrot vient les tirer d'embarras, en leur apportant une échelle de foie pour defcendre par le balcon fur le rivage de la mer où une chaloupe les attend. Auffi-tôt qu'ils font partis, Pierrot jette des cris épouvantables, & court, comme un fou de tous côtés, fans faire femblant de voir ni d'entendre le Sultan. A la fin il interrompt fes foupirs & fes fanglots pour lui apprendre qu'Attalide & Almanzine fe font jettées dans la mer. Soliman fe défefpére d'avoir caufé un fi grand malheur; mais un Efclave lui apprend que la Ronde vient d'arrêter fur le rivage deux femmes qui fe fauvaient du férail. Soliman entrevoit la fourberie & oblige Pierrot à lui tout découvrir. Il entre dans une

effroyable colere, qui augmente encore par les conseils d'Ali, ennemi du Visir; mais la bonté de son cœur reprend le dessus : il ne voit dans Amulaki qu'un pere à qui sa fille est chere, & dans Achmet un étourdi qu'un fol amour rend téméraire. La véritable Attalide, qui vient se jeter à ses genoux pour obtenir la grace de son pere, acheve d'attendrir son cœur, & il leur pardonne à tous. Ali, en habile courtisan, a fait préparer une fête qu'il fait exécuter & qui termine agréablement la piéce par ce Vaudeville.

Un Sultan d'un Visir veut enfin se venger ;
Pour le tirer de ce danger,
Il paraît un tendron, crac, il n'est plus en faute.
L'amour n'ose parler ; eh oui !
Ma foi quand nous comptons sans lui,
Nous comptons sans notre hôte.

Si d'un objet avare, amour touche le cœur ;
Il n'est pas longtems son vainqueur :
Il paraît un Caissier, crac, le cœur on vous ôte.
Plutus perd son enchere ; eh oui !
Souvent quand nous comptons sans lui,
Nous comptons sans notre hôte.

Souvent un fier objet annonce à notre ardeur
L'heureuse fin de sa rigueur ;

Mais ce que l'amour promet, crac, un hasard
nous l'ôte.
Le caprice se taît ; eh oui !
Belles, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

Dans les premiers momens du bonheur conjugal
Vous ne craignez rien de fatal ;
S'il survient un soupçon, crac, un souris nous
l'ôte.
Vulcain vous paraît loin ; eh oui !
Epoux, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

Vieux galans, supprimez vos transports amou-
reux,
Que sert-il de flater vos vœux ?
Dès qu'on les satisfait, crac, vous tombez en
faute.
Le rhume vous respecte ; eh oui !
Barbons, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

Cette piéce, qui est de le Sage & d'Orneval, eut le succès le plus brillant & le mieux mérité. Les couplets des vaudevilles qui terminent chaque acte sont de Fuzelier. L'intrigue est adroitement conduite ; les scènes agréablement dialoguées & le dénouement très-inté-

ressant. Elle est justement regardée comme le chef-d'œuvre de l'ancien Théâtre de la Foire. Le sujet vient d'en être retraité par M. des Boulmiers pour être mis en musique, dans le goût des Intermedes d'aprésent, & cette piéce doit être représentée incessamment sur le Théatre Italien, qui ne devrait pas négliger de s'enrichir des bons ouvrages de l'ancien Théâtre.

LES ROUTES DU MONDE.

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlée de Vaudevilles.

Le Théatre représente, dans les aîles, les jardins d'Hébé, Déesse de la Jeunesse; dans l'enfoncement, trois portiques qui commencent les trois chemins que prennent les hommes, en sortant de la Jeunesse. Le portique du milieu est composé de rochers & couvert de ronces, avec cette inscription : *Le Chemin de la Vertu.* Le second à droite, plus large, ainsi que le troisiéme qui est à gauche, est orné de tous les symboles des Honneurs & des richesses, & a pour

titre : *le Chemin de la Fortune.* Le troiſiéme, intitulé : *le Chemin de la volupté*, paraît chargé des attributs des Plaiſirs, du Jeu, de l'Amour & de Bacchus.

Le Tems conduit Léandre, jeune homme, amant d'Angelique, vers les trois portiques, qui ſont les trois Routes du Monde, & l'invite à fuir la débauche qui rodera ſans ceſſe autour de lui pour le ſéduire ſous des formes charmantes. Léandre l'aſſure qu'il l'a toujours eue en horreur. Il voudrait encore conſulter le tems, mais il s'échappe de ſes mains. Léandre eſt prêt à ſortir lorſque la Débauche l'appelle & ſe préſente à lui ſous le nom de la Galanterie; mais elle ne peut le ſéduire. La Sageſſe & la Richeſſe ſortent chacune par leur porte & tachent de s'emparer de la jeune Théreſe qui ſe laiſſe emmener par la ſageſſe. La Richeſſe & la Débauche ſe conſolent de cette perte, par l'eſpérance qu'elles ont de lui enlever un jeune héritier qui paraît en grandes pleureuſes : l'une veut qu'il augmente ſes richeſſes; l'autre, qu'il les diſſipe. La Richeſſe lui crie, Amaſſez : la Débauche, Dépenſez. Il ne ſçait à laquelle entendre; mais il ſe détermine enfin en faveur de la Débauche. La Richeſſe, à ſon tour, a la

victoire sur Quillot, gros Paysan, qui promet à la Débauche qu'il lui donnera bientôt son tour.

Araminte coquette, un peu sur le retour, paraît avec du rouge, des mouches, des fleurs & des diamans; & Lolotte sa fille est en grisette & en linge uni, & elle lui recommande de toujours conserver la simplicité qu'elle lui a fait observer; mais l'exemple de la mere a d'avance corrompu le cœur de cette jeune fille, à qui sa mere montre envain le sentier de la vertu. Elle préfére la route des plaisirs, & la mere voyant qu'il est impossible de l'en détourner, se charge de l'y conduire elle-même. La scène qui suit est celle d'un tuteur avec sa pupille: cet homme, qui se prétend raisonnable, dit qu'il veut laisser à sa jeune Angelique le soin de se choisir elle-même un époux; mais le plus jeune de ceux qu'il lui propose est un jeune homme de quarante-neuf ans & demi. L'Amour qui arrive congédie ce radoteur, & ne propose qu'un seul amant, mais qu'il est sûr de voir accepter; c'est Léandre, en faveur duquel il a déja prévenu le cœur d'Angelique.

ANGELIQUE.

Vous n'y penſez pas. Ce mariage m'écarterait du chemin de la *Vertu.*

L'AMOUR.

Bon ! ce ſont les mariages faits ſans l'aveu de l'Amour qui écartent du chemin de la *Vertu.*

Léandre paraît & obtient facilement la Victoire. La Débauche revient encore à la charge ; mais ſon éloquence trompeuſe ne peut ſéduire deux cœurs que l'Amour & la Vertu viennent d'unir.

Les Plaiſirs Libertins ſortent par les portiques de la Volupté & de la Fortune. Ils danſent, & s'efforcent d'étaler leurs charmes aux yeux des deux amans; enſuite ils ſe rangent devant le portique de la Vertu pour en fermer le paſſage.

Mais la Sageſſe & les Plaiſirs innocens les obligent de leur céder la place, & par leurs charmes ſéducteurs remportent une victoire complette ſur les cœurs des jeunes amans.

Vaudeville.

LA SAGESSE.

Heureux qui fuit dès ſa jeuneſſe
Du Vice le ſentier batu,

Et qui, formé par la Vertu,
Se fait mener par la Sagesse;
Elle sçait le payer enfin
De la fatigue du chemin.

LA DÉBAUCHE.

N'écoutez pas la voix sévére
Qui condamne l'amusement;
Voulez-vous voyager gaiment,
Que le plaisir seul vous éclaire;
Si vous suivez ce Pélerin,
Vous irez droit au bon chemin.

LOLOTTE.

Autrefois, dit on, l'art de plaire
Coûtait bien des soins & du tems,
Et l'on mettait douze ou quinze ans,
Pour se rendre au port de Cythère;
Mais à présent on est plus fin,
On sçait accourcir le chemin.

LA SAGESSE.

Vous qui, du Dieu de la Bouteille,
Suivez assidument les pas,
Que vous vous plaindrez des appas
Qui vous amusent sous la treille!
Lorsqu'on cherche toujours le vin
On trouve la goutte en chemin.

LA DÉBAUCHE.

Maris, ſi vous trouvez vos femmes
Tête à tête avec leurs galants,
N'allez pas faire les méchans,
Et manquer de reſpect aux Dames;
Sans dire mot, d'un air benin,
Paſſez, paſſez votre chemin.

Cette piéce, qui eſt de le Sage, Fuzelier & d'Orneval, eſt d'une morale très-douce & très-agréable. Elle fit beaucoup d'honneur aux Auteurs; &, quoique les êtres métaphyſiques paraiſſent bannis du Théâtre par l'abus qu'on en a fait, il ſerait à ſouhaiter qu'on les y vît reparaître quelquefois, & d'une maniere auſſi utile & auſſi ſéduiſante.

LA FAUSSE RIDICULE.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlé de Vaudevilles.

12 Février 1731.

Lucile, fille de M. & de Madame Jaquelin, eſt promiſe par ſon pere à un Gentilhomme de province, qui a un

château & une métairie, & qui ne prend une femme que pour en avoir soin. Sa mere veut la marier à un Marquis qui cherche une femme intriguante, qui pourra contribuer à le faire vivre plus à son aise; & Orgon, oncle de Lucile, vient lui annoncer qu'il a donné sa parole à Dorante pour être son époux, sans quoi il deshéritera sa niéce, à laquelle il ne laisse son bien qu'à cette condition. Lucile est fort intriguée d'apprendre de son pere, de sa mere & de son oncle, qu'on veut la marier à l'une de ces trois personnes, qu'elle n'a jamais vues. Valere, qui est l'amant aimé, est très-alarmé d'apprendre cette nouvelle; il trouve le moyen de parler à Lucile, & de concerter ensemble ce qu'on pourra faire dans cette cruelle situation. Lucile rassure Valere, & lui dit qu'elle trouvera bien le moyen de se défaire de tous ceux que ses parens veulent qu'elle épouse.

Dorante arrive le premier, & trouve Lucile, à qui il dit qu'Orgon lui a donné sa parole. Lucile prend un air de précieuse & de ridicule dans toute la conversation qu'elle a avec Dorante, lequel est tout-à-fait déconcerté de trouver dans Lucile un esprit si extraordinaire, & fort pour

pour aller retirer ſa parole d'Orgon. Le Gentilhomme campagnard vient complimenter Lucile ſur ſon futur mariage. Celle-ci affecte un air de coquette outrée, propoſe au Gentilhomme de vendre ſon château, ſa métairie & tout le bien qu'il a en province, pour venir le dépenſer à Paris, qui eſt la ſource de tous les plaiſirs. Le Gentilhomme, auſſi étonné que Dorante, du caractere de Lucile, la quitte & va trouver M. Jacquelin pour lui dire qu'il ne veut plus de ſa fille. Le Marquis arrive enfin, & trouve Lucile qui prend un air d'innocente & d'Agnès dans tout ce qu'elle lui dit. La converſation n'eſt pas longue. Le Marquis en eſt ſi rebuté qu'il quitte ſa future pour aller dire à Madame Jacquelin qu'il n'en veut point.

Le pere, la mere & l'oncle arrivent un moment après avec les trois futurs époux, qui déclarent qu'ils ne s'accommodent nullement du caractere de Lucile, & ſe retirent. Valere ſurvient pour demander Lucile en mariage à ſon pere, à ſa mere & à ſon oncle; on la lui accorde ſur le champ, d'autant plus que la famille de Valere eſt connue de tous les parens.

Cette Piéce, qui eſt de Panard & de

Fagan, n'eut qu'un ſuccès médiocre; quoiqu'elle parût vivement intriguée & agréablement dialoguée, elle n'a jamais été repriſe.

LA FRANCE GALANTE.

Opéra Comique, en trois actes, en proſe, mêlé de Vaudevilles, 28 *Juin* 1731.

Cette piéce était précédée d'un compliment qui était terminé par ce couplet.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Sur la ſcène qui ſuit par fois
Les ordres de Thalie,
Vous avez ſouffert plus d'un mois
La galante Italie.
Sur-tant l'on avait compté;
Si vous avez même indulgence,
Pour notre France,
Meſſieurs, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

ACTE PREMIER. *Paris.*

Une Comteſſe Pariſienne & coquette prétend, par le grand uſage du beau

monde, être en état d'en donner des leçons, non-ſeulement à de jeunes gens de province, mais auſſi à des Cavaliers de Paris, qu'elle veut amuſer, ſans terminer avec aucun d'eux. Elle ſe trouve enfin trompée par un Chevalier Normand qui a l'adreſſe de lui faire ſigner un contrat de mariage, dans lequel eſt inſéré un dédit de cent mille écus. Les rivaux du Chevalier ſont, M. Nigaudinet Champenois, M. Grosmuid Financier & un Marquis Gaſcon. Le divertiſſement eſt terminé par un Vaudeville, dont voici deux couplets.

Le mariage a quelques jours heureux,
Lorſque l'amour en a ſerré les nœuds
　　On va droit comme en Picardie;
　　Mais ſouvent au bout de ſix mois,
　　On diſpute à l'hymen ſes droits,
　　On prend le ton de Normandie.

Quand le Public, attentif à nos jeux,
Sortait ſans bruit, quoique mécontent d'eux,
　　On le croyait en Picardie;
　　Mais difficile à gouverner
　　Depuis qu'il vient nous chicanner,
　　Cela ſent fort la Normandie.

ACTE II. *Montpellier.*

Dorante, jeune Cavalier de Paris,

nouvellement arrivé à Montpellier, y a fait connoissance de deux aimables Languedociennes, Angelique & Julie. La vivacité & l'enjouement de ces Demoiselles; les chansons, en langage du pays, qu'elles debitent avec un certain air agaçant, tout cela lui fait croire qu'il ne lui sera pas difficile d'en faire la conquête. Charmé de cette aventure, il en fait part à Cléante son ami qui, depuis quelque tems, a fixé son séjour dans cette ville. Sur ce portrait Cléante reconnaît la premiere pour sa sœur, & l'autre pour une personne très-sage, & dont il fait la recherche. Dorante avoue qu'il s'est trompé, prie Cléante d'excuser sa méprise & de lui accorder la main d'Angelique. Il l'obtient sans peine: Cléante épouse Julie, & la piéce finit par ces deux mariages. Le Vaudeville du divertissement n'a point de refrein.

Le rôle d'Angelique, qui est celui qui domine dans la piéce, était joué par Mademoiselle le Grand.

ACTE III. *Strasbourg.*

Lucile, aimée de Rimberg son cousin, attend de Paris un époux qu'on lui destine & qui s'appelle Damon. Hortense,

amante de ce dernier , voulant empêcher ce mariage, ſe rend à Strasbourg, où, ſous l'habit de Cavalier & le nom de Damon , elle en conte à toutes les belles. Lucile en devient épriſe dès la premiere entrevue. Rimberg, jaloux , aborde le faux Damon, & veut lui faire mettre l'épée à la main. Hortenſe reçoit ce compliment avec un air ſi ferme & ſi peu décontenancé,que le bon Allemand, changeant de ton , lui propoſe un autre genre de combat, qui eſt de ſe voir le ſoir-même le verre à la main. Dans le moment Lucile vient avertir le prétendu Damon que le Notaire eſt arrivé, & qu'il va dreſſer le contrat de mariage. Cette nouvelle jette Hortenſe dans un embarras extrême ; heureuſement le véritable Damon paraît. Il eſt fort ſurpris de voir Hortenſe en Cavalier. Elle lui fait de vifs reproches ſur ſon infidélité ; Damon s'excuſe de ſon mieux ; lui demande pardon, & enfin ces amans ſe reconcilient. Lucile, qui eſt préſente à cette ſcène, ſe trouve fort confuſe ; elle offre ſa main à Rimberg qui la reçoit avec bien de la ſatisfaction.

Cet acte, ainſi que le précédent, eſt terminé par un double hymenée. Panard y a travaillé en ſociété avec Boiſſy, qui

a composé seul les deux autres. La piéce en général, fut faite à l'imitation de l'Italie Galante donnée nouvellement au Théâtre Français par la Motte, & qui n'avait pas eu plus de succès que celle-ci n'en obtint sur celui de la Foire.

LA NIÉCE VENGÉE

OU LES PETITS COMÉDIENS.

Opéra Comique, en un acte; en Prose, mêlé de Vaudevilles & de Divertissemens, avec un Prologue & un Epilogue; 27 *Août* 1731.

PROLOGUE.

La Rancune, Comédien de campagne, arrive dans un château où il est attendu avec sa Troupe pour y donner une représentation d'Iphigénie. Cet Acteur paraît, le bras en écharpe & l'œil couvert d'un emplâtre : il raconte ainsi le malheur arrivé à ses camarades, & adresse le recit suivant à Julie Dame du château.

LA RANCUNE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégreſſe ;
Nos plus heureux ſuccès ſont mêlés de triſteſſe :
Madame, je comptais que ma Troupe aujourd'hui
De cet heureux ſéjour viendrait chaſſer l'ennui.
Chacun s'était flatté de la douce eſpérance
D'étaler à vos yeux ſon art & ſa ſcience ;
Mais un malheur ſubit a trahi nos deſirs,
Renverſé notre eſpoir & détruit nos plaiſirs.
Nous avions preſque fait les trois quarts du voyage,
Et nous voyions déja les cloches du village,
Quand un maudit chaſſeur, que le Ciel en courroux,
Pour punir nos forfaits, fit approcher de nous,
Vit un oiſeau perché ſur la branche d'un hêtre.
Sa main, dans le moment, mit l'amorce au ſalpêtre ;
Il approche ; il ajuſte, & d'un coup effrayant,
Fait voler dans les airs le métal foudroyant.
La Terre s'en émeut, les antres en frémiſſent,
De nos courſiers fringans tous les crins ſe hériſſent ;
La terreur les ſaiſit, & de colere ardents,
Soudain nous les voyons prendre le mors aux dents.
Du guide conſterné la voix faible & tremblante

Tâche envain d'appaiser leur fougue violente;
La voiture entraînée au gré de leur fureur,
Va donner contre un roc d'une énorme grosseur;
L'essieu crie & se rompt; ô spectacle terrible!
Capable d'attendrir l'ame la moins sensible.
Dans un marais bourbeux, Ragotin renversé,
Et dans ses brodequins lui-même embarrassé,
Après avoir longtems, dans un confus mélange
De livres, de paquets, de poussiere & de fange,
Lutté contre la mort, la fortune & les Dieux,
Reste à la fin sans force & périt à nos yeux.
J'ai vû, Seigneur, j'ai vû les ronces dégoutantes
Porter, de ce Héros, les dépouilles sanglantes.
Comme lui, maint Acteur dans son sang est baigné,
Et c'est moi que le sort a le plus épargné.

Pour réparer ce triste accident, la Rancune offre une petite Troupe composée de sa famille, qui donnera une piéce faite exprès pour ces Acteurs, & intitulée : *la Niéce vengée* ou *la Double Surprise*. L'assemblée accepte sa proposition, & la Rancune (1) s'adresse au Parterre & lui demande son indulgence en faveur des petits Comédiens. Il finit en chantant.

---

(1) C'était le sieur Drouin qui jouait ce rôle.

AIR : *Pour passer doucement la vie.*

S'ils n'ont pas l'honneur de vous plaire,
Epargnez-les ; c'est moi, Messieurs,
Qui doit porter votre colere,
J'ai fait la Piéce & les Acteurs.

LA NIÉCE VENGÉE ou *la Double Surprise.*

Crispin valet de Clitandre, pour favoriser l'amour de son maître & de Lisette niéce de Madame Argante, s'est présenté à cette derniere sous le titre de domestique, & s'y fait passer ensuite sous celui du Chevalier de Plumoison. Madame Argante donne dans ce panneau, prend du goût pour le prétendu Chevalier, & consent non-seulement à l'épouser, mais encore à ne plus s'opposer au mariage de Clitandre & de Lisette. Au dénouement, Crispin se fait connaître. La tante, au désespoir, après quelques plaintes, s'adresse au Parterre, & dit :

MESSIEURS,

Si quelqu'un de vous veut épouser une petite veuve, je suis à lui, & je vous assure qu'il trouvera mieux qu'il ne croit.

AIR : *L'Amour est un voleur.*

J'ai, sous des cheveux gris
L'humeur assez jolie,
Sans trop de flatterie,
Je vaux encor mon prix;
Vive, fringante & preste,
On me trouve encor des appas,
Et zeste, zeste, zeste,
Bien des jeunes filles n'ont pas
un si beau reste.

EPILOGUE.

La Rancune vient recevoir les complimens qu'on fait à ses petits Acteurs, & pour rendre le Spectacle complet, il fait exécuter, par ces mêmes Acteurs, un très-joli ballet. On voyait dans ce divertissement un enfant de quatre ans qui dansait & parodiait avec une justesse & une grace infinie la danse du Sabotier, exécutée aux précédentes Foires par Nivelon, fameux Danseur pour ces sortes d'exercices.

Les différens rôles de cette piéce étoient tous remplis par des enfans, dont le plus âgé n'avait pas alors treize ans. Ils ne manquerent pas aussi d'être fort applaudis; ce qui donnait lieu au

vaudeville ſuivant par lequel la piéce finiſſait très-agréablement.

JULIE.

AIR : *Les petits toure lourette.*

Par l'âge ni par la grandeur,
Ne jugeons jamais d'un Acteur.
Ceux-ci dont je ſuis ſatisfaite
Font voir que, pour être amuſans,
Les petits valent bien les grands.

LA RANCUNE.

Quand du cothurne les Héros
Laſſent la Cour par leurs grands mots ;
A Paris, la Troupe cadette
Reçoit des applaudiſſemens,
Les petits, &c.

LE CHEVALIER.

De la bravoure des ſoldats
La taille ne décide pas ;
Bien ſouvent, lorſque la trompette
Appelle au feu les combattans,
Les petits, &c.

Mars ayant inſulté l'Amour,
L'Amour à l'inſtant eut ſon tour ;
Apprends, dit-il, par ta défaite,
A ne point railler les enfans,
Les petits, &c.

Cette piéce agréable est de Panard. Elle fit pendant longtems rafoller tout Paris, qui ne se lassait point de voir & l'ouvrage & les charmans Acteurs ; mais comme ils grandirent par la suite, & que la piéce était faite pour leur taille, il n'a pas été possible d'en faire usage depuis.

LES ÉVEILLÉS DE POISSI.

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlé de Vaudevilles & suivi d'un Divertissement, 27 *Août* 1731.

René, sur le point d'épouser Colette, s'avise indiscrettement de vouloir sçavoir si elle lui sera fidèle. Julien, son ami, pour l'en dissuader, lui chante envain ce couplet.

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

La femme auprès de l'homme,
Voyez-vous, mon cousin,
Est justement tout comme
La paille au magasin ;
Avec une chandelle,

Si l'on approche un peu,
Qu'il tombe une étincelle,
La grange eſt toute en feu.

René, qui a ſon idée en tête, la conduit avec tant de fineſſe que Colette, qui ne ſongeait à rien, prend du goût pour Léandre, jeune homme prié à la noce. Cette paſſion ſubite eſt cependant aſſez forte pour l'engager à rompre avec René; tout le monde le raille ſur ſon imprudence, & la piéce finit par un divertiſſement & le vaudeville qui ſuit:

De l'objet qui nous a ſçu plaire,
Parlons diſcretement,
Ne le vantons point tant,
Aux amis même il faut s'en taire;
En prônant ſes attraits ſi fort
On reveille le chat qui dort.

Fiers objets qui, d'un ton trop rude,
Parlez contre l'Amour,
Souvenez-vous du tour
Qu'il fit à Diane la prude;
En criant contre lui ſi fort
On reveille le chat qui dort.

Un mari qui dit à ſa femme:
Remarquez-vous Damon,
Tous les jours ce garçon

Vous ſuit pour vous marquer ſa flamme :
Cet époux eſt un franc butor ;
Il reveille le chat qui dort.

Cette piéce, qui n'eſt qu'une copie du *Curieux impertinent*, eſt de Fagan, & fut donnée à la ſuite des *Petits Comédiens* & de la *Tante Dupée ;* mais elle eut bien moins de ſuccès.

LE TEMPLE DU SOMMEIL.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlé de Vaudevilles.

20 Septembre 1731.

Damon, au déſeſpoir qu'on lui ait défendu la maiſon d'Agathe ſa maîtreſſe, va chercher quelque conſolation au Temple du Sommeil. Il eſt accompagné de Mézetin ſon valet ; le bruit qu'ils font, reveille le Confident du Dieu qu'on révére. Paix-là, leur dit il : Apprenez que quoique je ſois un petit Dieu de nouvelle fabrique, je peux vous rendre juſtice. Je ſuis, ajoute-t'il, Surſaut : j'ai ſeul la permiſſion d'éveiller le Dieu du Sommeil, & je ſuis toujours dans

ſon antichambre. Damon le prie de lui être favorable. Dans le moment le Dieu ſe reveille; mais, comme il ſe ſent extrêmement aſſoupi, il ordonne à Surſaut de tenir l'audience. Cet uſage eſt aſſez ordinaire au Théâtre de l'Opéra Comique, où les Divinités ne répondent ordinairement que par l'organe d'un Subſtitut. Surſaut rempliſſant ſa fonction, conſeille à Damon & à ſon valet d'aller faire un tour dans la forêt de Pavots & de Mandragores; il diſtribue enſuite ſes ordres aux Songes heureux & malheureux, & après leur départ il donne audience à Dorimene, jeune femme qui, ayant un extrême deſir d'aller au bal, prie le Dieu du Sommeil d'endormir ſon mari. Surſaut le promet, & ajoute dans un *à parté* qu'il va faire tout le contraire. Ce procédé eſt de mauvais exemple, à moins que les Auteurs n'ayent voulu faire entendre que les Dieux ont tort de ſe fier à des Miniſtres infidéles, & de ne pas agir eux-mêmes. Paraiſſent enſuite une Plaideuſe, qui vaudrait aſſoupir ſon Juge; & un Jaloux. Surſaut conſeille à la Plaideuſe de s'adreſſer à Plutus; & au Jaloux, de dormir tranquillement.

Rime platte, faiſeur de Comédies,

Tragédies, Tragi-Comédies, Ballets, Ambigus, & autres ouvrages dans le genre dramatique, vient se plaindre de ce qu'une Divinité aussi bienfaisante que le Sommeil, prend plaisir à se déclarer contre lui.

SURSAUT.

Comment donc ?

RIME-PLATTE.

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*

Dès que dans un Spectacle
Mon ouvrage paraît,
Serait-il un miracle,
Votre Dieu toujours prêt,
Se glissant dans la salle,
Courant de rangs en rangs,
Contre mes vers cabale,
Et fait dormir les gens.

SURSAUT.

Mais il est certaines piéces qui ont pour lui une vertu attractive, & où il ne peut se dispenser de se trouver.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Serait-ce de vous qu'on publie,
Que fatigué d'une insomnie,
Un seigneur, qui s'était servi

De tout l'art de la Pharmacie,
S'était à la fin endormi
En lisant votre Comédie.

Rime-platte ne sçaurait comprendre par quelle raison ses ouvrages ne peuvent réussir. Ils sont pourtant très-corrects; soyez moins exact, répond Sursaut.

SURSAUT.

AIR : *Puisqu'un style noble.*

Sans craindre les mauvais succès,
Faites les plus hardis essais;
Osez tout entreprendre;
Il vaut mieux entendre les sifflets
Que de ne rien entendre.

RIME-PLATTE.

Le remede est bon.

Un Ivrogne succéde au Poëte Dramatique; c'est Grégoire que Bacchus améne tous les jours rendre réguliérement hommage au Dieu du Sommeil. Sa femme ne peut souffrir qu'il goûte longtems cette tranquillité.

ALISON.

Comment infame!

AIR:

Tandis qu'au franc pinot
Tu remplis ton jabot,
Qu'à tire larigot
Tu ſçais humer le piot,
Et que dans ce tripot
Tu dors comme un ſabot,
En attendant, je croque le marmot,
Et tu veux qu'on ne diſe mot.
Grand libertin,
Viens, ſac-à-vin,
Manant, faquin,
Double coquin,
Notre fruſquin
S'en va grand train;
Le verre en main
Dès le matin
Tu bois, tu manges tout mon bien,
Et tu veux qu'on ne diſe rien:

Au lieu de ſonger à tes enfans!

GRÉGOIRE.

Mes enfans! à propos deçà, ne me fais point jaſer; chacun a ſes faibleſſes; tu m'entends bien?

ALISON.

Que veux-tu dire, ivrogne? Mort de ma vie, je t'arracherai ta maudite langue.

GRÉGOIRE.

Il te ſied bien, ma foi, de te mettre en colere;
Après que je t'ai vue un jour ſur la fougere
Batifoler avec Lucas.

ALISON.

Avec Lucas ! quelle chimere !
Chien de menteur, c'était avec Thomas.

GRÉGOIRE.

Avec Thomas, eh bien! ſoit.... Le Temple du Sommeil eſt ordinairement le lieu où les époux finiſſent leurs débats; touche-là.

ALISON.

Allons donc.

Plus de guerre, faiſons la paix;
Quelle dure à jamais,
Va, va, je te paſſe le vin.

GRÉGOIRE.

Moi, je te paſſe le voiſin, *bis.*

Agathe, amante de Damon, vient ſe préſenter pour avoir l'explication d'un ſonge; Surſaut la ſatisfait, appellant Damon & Mézetin. Nos amans ſe jurent une tendreſſe & une fidélité éternelle. Agathe baille en achevant ſes

fermens, & s'endort. Damon, très-ſurpris, eſt lui-même, dans le moment, obligé de céder au Sommeil; c'eſt un tour que le Dieu, qui veut les favoriſer, leur joue, pour prévenir l'arrivée d'Orgon. Ce bon pere, à qui le ſoin de garder ſa fille ôte le repos, la trouve ici endormie auprès de ſon amant. Il faut, lui dit Surſaut, que vous conſentiez à ſon mariage. Eh bien! Seigneur, répond Orgon : je la donne, puiſque je ne ſçaurais faire autrement. A ces mots, l'obligeant Surſaut reveille Damon & Agathe.

DAMON.

AIR : *Changement pique l'appetit.*

Quel bonheur pour moi, chere Agathe :

AGATHE.

Ah! que cette union me flatte.

ORGON.

Vous éprouvez en ce moment
Que le bien vous vient en dormant.

LE DIEU DU SOMMEIL.

Que l'on célébre la fête, & qu'il ſoit dit que mes bienfaits ne ſont pas toujours imaginaires.

Vaudeville.

J'ai cru voir Tircis l'autre jour,
Après l'aveu de ma tendresse,
Ressentir encore plus d'amour
Qu'avant qu'il connut ma faiblesse,
Ture lure lure & lon lan la,
C'est un rêve que cela.

On m'a dit que dans ce canton
Le négoce a changé de face,
Et que les billets d'un Gascon
Gagnoient dix pour cent sur la place,
Ture lure, &c.

On dit que le *je ne sçai quoi*,
Qui de plaire par-tout se pique,
A plus amusé chez le Roi
Que la jeune Troupe comique,
Ture lure, &c.

On trouve dans cette piéce épisodique, qui est de Panard en société avec Fagan, plusieurs scènes très-plaisantes & des couplets fort bien faits; elle n'eut cependant pas un grand succès, & n'a point été imprimée.

LA COMÉDIE
SANS HOMMES
OU L'INFIDÉLITÉ PUNIE.

Opéra Comique, en un acte, avec un Prologue & un Divertiſſement,

3 Février 1732.

PROLOGUE.

Une Marquiſe & quatre ou cinq de ſes amies imaginent entr'elles, pour paſſer agréablement la journée (que les cavaliers de leur compagnie ont conſacré à une partie de chaſſe) de jouer, ſans leur ſecours, une Comédie qu'elles ont appriſe le mois précédent, & qui eſt intitulée : l'*Infidélité punie.* Pendant qu'elles s'y préparent. Javotte, petite fille du village, vient annoncer le mariage de ſa couſine Suſon, qui épouſe le vieux Bailli. La Marquiſe ſaiſit cet événement, & ordonne à Javotte de faire venir les gens de la noce au château, pour former le divertiſſement de la piéce qu'elle s'eſt propoſée de repréſenter

avec ſes amies, & dont voici en peu de mots le ſujet.

L'INFIDÉLITÉ PUNIE.

La ſœur de Clitandre voulant guérir ſon frere de ſon entêtement pour Julie, s'offre, dans l'eſpace de trois jours, de lui donner la preuve que cette fille qu'il aime n'eſt qu'une franche coquette. Pour cet effet elle s'eſt déguiſée en homme, &, ſous le nom d'Eraſte, elle a déja gagné le cœur de Julie dans un bal, où elle paraiſſait pour la premiere fois. Le faux Eraſte, après s'être fait annoncer par Scapin, qui n'eſt autre que ſa Suivante traveſtie, vient trouver Julie, & joue ſi adroitement ſon rôle, qu'elle acheve de l'enflammer: alors il feint un évanouiſſement à la vue du portrait de Clitandre, que la belle porte à ſon bras. La coquette ne balance pas à lui en faire un ſacrifice, & le faux Eraſte, ſous prétexte de quelque commiſſion, le donne ſecrettement à Scapin, qui va le porter à Clitandre, & revient peu de tems après avec une lettre adreſſée à Julie, par laquelle elle apprend le tour qu'on lui a joué; & que ſon amant, convaincu de ſa perfidie, renonce à elle pour tou-

jours. Julie & Spinette sa suivante qui, de son côté, avait écouté les cajolleries du prétendu Scapin, restent un peu surprises; mais elles prennent bientôt leur parti, & se consolent par l'espérance de retrouver de nouveaux amans.

Le divertissement, annoncé dès le Prologue, arrive; on voit entrer le Bailli, la mariée & les autres personnes de la noce, & en même-tems les Cavaliers qui, de retour de leur partie de chasse, rejoignent la compagnie des Dames & se mêlent au divertissement. Le Vaudeville est une espéce de Dialogue pour prouver que la société ne peut être agréable si l'on exclut l'un des deux sexes.

UN ACTEUR.

Où l'on ne voit point de chapeaux,
L'ennui se mêle à tous propos;
Sans nous, que feriez-vous, Mesdames?

UNE ACTRICE.

Où l'on ne trouve point de femmes,
Ce n'est que langueurs & dégouts;
Sans nous, Messieurs, que feriez-vous?

UN ACTEUR.

Cet esprit fin, ces mots flatteurs,

Dont

Dont vous sçavez charmer les cœurs,
Sans nous, les auriez-vous, Mesdames?

UNE ACTRICE.

Ces Madrigaux, ces Epigrammes,
Que vous chantez à nos genoux;
Sans nous, Messieurs, les feriez-vous?

LE PETIT BOUDET.

Il faut, par un remerciment,
Payer votre applaudissement;
Tenez voilà pour vous, Mesdames.
(*Il fait un entrechat.*)

LA PETITE CARON.

Si Pierrot danse pour les femmes
Que vos cœurs n'en soient point jaloux;
Tenez, Messieurs, voilà pour vous.
(*Elle fait un entrechat.*)

Cette piéce fut remise le 3 Février 1735 à l'ouverture du nouveau Théâtre construit dans le cul de sac de la rue des Quatre-Vents; elle fut alors précédée d'un nouveau Prologue du même Auteur, rempli de couplets critiques: en voici un sur la petitesse de la salle du Spectacle.

AIR : *Philis, en cherchant son amant.*

Février & Mars sont des mois
Qui, pour l'ordinaire, sont froids;
On souffle bien moins dans ses doigts
Lorsqu'on habite des endroits,
Qui sont étroits.

Sur la différence qu'on peut observer entre les deux Opera.

AIR : *Reveillez-vous, belle endormie.*

Au grand Opéra l'on demande
Du grave, & du beau qui soit bon;
On y va pour la sarabande,
Et chez nous pour le cotillon.

Ce Prologue était terminé par un Vaudeville, dont un couplet va servir d'exemple.

Jusqu'à douze ans, une bergere,
Dans ce qu'elle dit est sincere,
C'est tout de bon.
Dès qu'elle pense, elle en impose,
Tout son langage se compose,
C'est une chanson.

Cette piéce est de Panard, & eut du succès.

L'ACTE.

Pantomime, 13 *Février* 1732.

C'eſt le titre du Prologue de l'Opéra Comique : intitulé : le *Pot Pourri*, *Pantomime*, dont on parlera à ſon rang. La piéce qui fait le ſujet de cet article, n'a jamais été imprimée. L'idée en eſt neuve. Elle était en ſcènes muettes ; les Acteurs, par leurs geſtes, en exprimaient le ſens, & l'Orcheſtre les accompagnant jouait les airs des Vaudevilles les plus connus. Le Public ne goûta pas ce divertiſſement. Après quelques repréſentations l'Auteur ajouta des paroles aux Vaudevilles joués par l'Orcheſtre ; mais la piéce eut encore moins de ſuccès de cette façon qu'à la premiere.

La ſcène ſe paſſe ſur le Théâtre de l'Opéra Comique. Les Acteurs & Actrices y ſont aſſemblés pour examiner une piéce qu'un Auteur de Bordeaux doit leur procurer. M. de Couſignac, *c'eſt ainſi que l'Auteur s'appelle*, arrive avec un air de confiance & ſe flatte du plus brillant ſuccès. Je ne crains rien pour ma piéce, dit il.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

La façon dont j'ai ſçû l'écrire
Eſt au-deſſus de la ſatyre,
Rien ne la ſçaurait attaquer ;
Ceci n'eſt point une hyperbole ;
Je défierais de critiquer
Dans tout l'ouvrage une parole.

On le prie de vouloir bien faire la lecture de ſa piéce. Couſignac répond qu'il veut auparavant faire ſes conventions. *Primo*, dit-il, je veux que ma piéce ſoit appriſe, répétée & repréſentée dès aujourd'hui, ſans cela rien de fait. A ce mot, tous les Acteurs ſe récrient ſur l'impoſſibilité de le ſatisfaire. Oh ! je vais vous en apprendre le moyen, répond Couſignac ; & ce petit morceau, ajoute-t'il, ne fatiguera ni votre mémoire ni votre poitrine. Il tire en même-tems de ſa poche un petit carré de papier, qui contient, dit-il, les paroles de ſa piéce, & montre un gros paquet qui en renferme la muſique. Les Acteurs croient qu'il veut plaiſanter. Ne vous inquiétez de rien, replique l'Auteur Bordelais.

COUSIGNAC.

AIR : *L'Amour est un voleur.*

Il suffit pour cela
D'un peu d'intelligence,
Sans gosier ni cadence
On l'exécutera.
Il ne faut qu'être preste,
A ce que l'Orchestre jouera,
Et zeste, zeste, zeste,
Chacun de vous l'exprimera
Avec le geste.

LE POT POURRI.

Pantomime, Opéra Comique, en un acte,

13 Février 1732.

Un amant vient se plaindre pendant la nuit sous le balcon de sa maîtresse; on joue l'air : *Reveillez-vous*, &c. Elle devient sensible à l'amour du cavalier, & descend pour l'entretenir & pour lui parler de plus près; ils se déclarent réciproquement leur passion, toujours avec des gestes convenables aux paroles dont la symphonie joue les airs.

La suivante de la mere survient un

moment après pour annoncer à ces deux amans son arrivée; cette mere les surprend ensemble, querelle sa fille & l'emmene sans être touchée des plaintes de son amant. Le valet du Cavalier trouve son maître défespéré de ce qui vient d'arriver; celui ci ordonne à son valet de chercher quelque expédient pour favoriser ses amours, &c.

La mere, la fille & la suivante reviennent; la fille fait de nouveaux efforts pour engager sa mere à accepter pour gendre l'amant qu'elle aime; elle est inflexible, & annonce à sa fille un autre époux qu'elle lui a destiné. C'est un campagnard, grand nigaud, à peu près comme M. Vivien de la Chaponardiere qui arrive sur ces entrefaites, accompagné de son valet, qui est aussi niais que son maître. L'amant Idiot fait une déclaration à sa maîtresse d'une maniere comique; elle la reçoit avec mépris, ce qui oblige sa mere de prendre le parti du Campagnard, & de l'emmener dans sa maison avec sa fille & la suivante pour y conclurre le mariage.

L'amant aimé revient, & un moment après, son rival sort de chez sa maîtresse. Le premier veut obliger l'autre à mettre l'épée à la main; le Campagnard

pense mourir de frayeur; la suivante accourt au bruit, & empêche l'autre de pousser plus loin la querelle & se retire; mais il revient bientôt accompagné de la mere, qui est toujours bien résolue de lui donner sa fille. Elle a fait venir même un Notaire. Dans le tems qu'on est prêt à signer le contrat, & que le Campagnard s'applaudit du bonheur dont il croit bientôt jouir, l'amant aimé vient faire encore une tentative auprès de la mere, & lui fait voir une lettre (qui a été supposée) par laquelle on lui mande le gain d'un procès qui le rend maître de biens considérables. Il la supplie de lui accorder sa fille en mariage. Celle-ci se joint aux instances de l'amant aimé; son Valet & la Soubrette se jettent aussi aux pieds de la mere, qui se rend enfin à leurs prieres : le Campagnard se retire, peu content de son voyage. Les Valets de l'amant aimé & de l'autre se disputent ensuite la conquête de la Suivante ; elle les met d'accord tous les deux sur le champ, en leur déclarant qu'elle ne veut ni l'un ni l'autre, & la piéce finit par un très-joli divertissement. Cet Opéra Comique, Pantomime, réussît très-bien. Il est de Panard, & le Programe que nous en avons

trouvé dans le dictionnaire des Théâtres nous a paru mériter d'être transmis ici, tant par la maniere dont il est fait que pour donner une idée de ce genre de Spectacle, auxquels les différens Théâtres de la Foire ont souvent été réduits.

LE TRIOMPHE
DE L'IGNORANCE.

Opéra Comique, en un acte,

20 Mars 1732.

L'Enjouement personnifié s'étonne que l'Ignorance vienne fixer son séjour à Paris, qui est, dit-il, le rendez-vous des Sçavans.

L'IGNORANCE.

AIR; *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Ces Messieurs, dont je suis l'amie,
Font tout l'ornement de ma cour,
Et dans plus d'une Académie
Je vais présider chaque jour.

AIR: *Robin ture lure lure.*

Je vois
Sous mes drapeaux souverains
Des gens de toute nature;

Marquis, Abbés, Médecins,
Ture lure,
Perſonnages à fourure,
Robin ture lure lure.

La précieuſe Eliante eſt la premiere qui ſe préſente à l'audience, & vient, au nom de ſon ſexe, demander les mêmes prérogatives que les hommes, puiſqu'il poſſede les mêmes talens. La Déclamation, ajoute-t'elle, la Muſique & la Danſe ſont de nôtre appanage.

Et quel Acteur jamais acquit autant d'eſtime,
Au Théâtre Français, que l'Illuſtre Monime. (1)
Qui porta jamais l'art auſſi loin qu'elle fit,
Et ſoumit la nature au pouvoir de l'eſprit?
Son goût ſçut le premier bannir la pſalmodie
Et faire ſimplement parler la Tragédie.

Dans la Muſique, n'avons-nous pas à l'Opéra deux Actrices inimitables, les Demoiſelle Péliſſier & le Maure.

AIR : *On n'aime point dans nos forêts.*

Elles charment différemment,
L'une tient notre ame captive
Par ſon art, par ſon jeu brillant,
Et par ſon expreſſion vive;

---

(1) Mademoiſelle le Couvreur.

L'autre, par ſes ſons enchanteurs ;
Maîtriſe, enleve tous les cœurs.

Eliante fait l'éloge des Demoiſelles Camargo & Sallé, en rapportant des exemples pour la danſe.

ELIANTE.

AIR : *Des ſept ſauts.*

Pour les entrechats.
Et les caprioles,
Pour les entrechats
Tout lui céde le pas.
Jamais ſi juſte & ſi haut,
Perſonne n'a fait un ſaut,
Deux ſauts, trois ſauts, &c.

AIR : *Chantez, petit Colin.*

Pour l'air noble & décent,
Pour la danſe légere,
Pour l'air noble & décent,
L'autre eſt un modèle charmant.
Prodige de notre âge,
Elle eſt jolie & ſage,
Applaudiſſons-la,
La vertu lon la,
Danſe à l'Opéra.

Malgré cela l'Ignorance lui conſeille

de demeurer ſous ſon empire & de ne ſonger qu'à plaire.

Jephté vient enſuite reprocher à l'Ignorance d'avoir nui à ſon ſuccès ; celle-ci répond par quelques traits critiques & veut ſe retirer. Reſtez, lui dit Jephté, je n'aurai pas quitté inutilement le ſacré ſéjour de Maſpha ; je me fais un ſacré devoir de vous faire entendre mes ſacrés concerts. . . . Finiſſez vos juremens, replique l'Ignorance, en l'interrompant. Je vous défie, continue Jephté, de n'être pas ſenſible aux regrets de ma fille.

AIR : *Ma raiſon s'en va beau train.*

Qui pleure un feu criminel,
Et qui portant à l'autel
Un cœur tout nouveau,
Qu'Amour, le bourreau,
En ſecret perſécute,
S'apprête à deſcendre au tombeau,
Au doux ſon de la flute
Lon la,
Au doux ſon de la flute.

L'IGNORANCE.

Ce n'eſt qu'un lazzi ; elle en eſt quitte pour la peur & un repentir.

Jephté, piqué des railleries de l'Igno-

rance, ſort au bruit de ſon tonnerre, & fait place à Fanchonnette, petite fille qui s'adreſſe à l'Ignorance pour ſe faire inſtruire. Comme cette ſcène, au reſte, n'a rien de neuf, nous paſſons à la ſuivante, où Eriphile expoſe pathétiquement ſes plaintes contre le Public.

ÉRIPHILE.

Arbitre des ſuccès, Reine du Genre humain,
Vous, dont le tribunal ſans régle eſt ſouverain,
Qui, dans tous vos arrêts où l'inſtinct ſeul préſide,
Prenez le cœur pour juge & le plaiſir pour guide;
Ignorance, pour qui j'étale mes brillans,
Défendez Eriphile en butte aux faux Sçavans.
Ces traîtres vont par-tout, déchirant ma conduite,
Dire, pour écarter la foule qui me quitte,
Que malgré mon éclat, dont on eſt étonné,
Je ne ſuis dans le fond qu'un monſtre bien orné.

L'IGNORANCE.

Ils n'ont pas tout le tort.

ERIPHILE.

Que l'on voit à travers toute ma draperie,
De deux originaux que je ſuis la copie;
Que mon fils Alcméon, au crime réſervé,
Que ce fils, comme Œdipe, eſt un enfant trouvé,

Et que, vengeant ſur moi le meurtre de ſon pere,
Comme Oreſte il devient l'aſſaſſin de ſa mere.
Qu'en moi, d'abord pour peu qu'on m'obſerve
de près,
De Jocaſte, ma ſœur, on reconnaît les traits.

L'IGNORANCE.

A dire vrai, vous avez un grand air de famille.

ERIPHILE.

Qu'on lit en même-tems dans mon regard funeſte,
L'adultere noirceur de la mere d'Oreſte.

L'IGNORANCE.

Plus je vous regarde & plus je trouve qu'ils ont raiſon.

ERIPHILE.

Ne ferez vous point taire un diſcours qui m'offenſe ?
Il eſt de votre honneur de prendre ma défenſe ;
Juſtifiez, Madame, en combattant pour nous,
Les applaudiſſemens que j'ai reçus de vous.

L'IGNORANCE.

Vous m'embarraſſez : il eſt vrai que j'ai beaucoup applaudi le premier jour ;

mais c'est moins l'ensemble de la piéce que la beauté des détails.

AIR : *Il faut que je file.*

Et sans détour inutile,
Disons le fait comme il est ;
Si nous admirons le style,
La conduite nous déplaît,
Eriphile, file, file,
File mal son intérêt.

L'ignorance ajoute plusieurs objections, dont la principale tombe sur le duel d'Alcméon & d'Hermogide, qui s'est passé de nuit près du tombeau d'Amphiaras, époux d'Eriphile & pere d'Alcméon ; mais par quel hasard, continue l'Ignorance, votre fils, qui avoit peut-être choisi ce lieu pour vous éviter, a-t'il pû vous y porter le coup mortel ?

ERIPHILE.

C'est sur le monument, quand je suis en priere,
Qu'il me tue à tâtons, & faute de lumiere,
Je lui pardonne, hélas ! de s'être ainsi mépris ;
Dans la nuit on sçait trop que tous les chats sont gris.

Le Médecin Eraste termine l'Audience. A son ajustement l'Ignorance l'au-

rait pris pour un officier s'il avait eu une épée.

ERASTE.

Vous ne ſerez plus ſurpriſe, Madame, quand vous ſçaurez que je ſuis un Médecin du bel air, plus propre à bleſſer qu'à guérir. Autrefois la Médecine était une ſcience ſombre, pédanteſque & remplie de termes durs & barbares; elle était le partage de la vieilleſſe, & la longue barbe était ſon enſeigne. A préſent ce n'eſt plus cela; grace à M. de la Forêt, dont je ſuis le brillant éleve, tout a changé de face, il a dépouillé la Médecine de toute ſa barbarie; les graces enjouées & les ris badins l'accompagnent; ſon langage eſt riant & figuré; elle offre par-tout de brillantes images, & répand des fleurs ſur les matieres qui en ſont le moins ſuſceptibles. Aujourd'hui il faut avoir le ſuffrage des Dames: ce ſont elles qui font les grandes réputations; par conſéquent il faut poſſéder toutes les qualités d'un joli homme. . . . Entre-t'on chez une belle indiſpoſée: Eh! bon jour, Madame, je n'ai jamais vû une malade ſi charmante. Mais la fiévre vous embellit; elle vous donne un vermillon qui efface le plus

beau carmin ; elle augmente la vivacité de vos yeux. En vérité, vous êtes si belle en cet état, que si je n'en craignais les suites, j'entretiendrais votre fiévre, au lieu de vous l'ôter ; ensuite lui prenant doucement le bras, & lui tâtant le pouls, avec l'air d'un homme qui va lui faire une déclaration, il s'écrie : Ah ! voilà un pouls velouté qui me charme & qui m'anonce le retour d'une santé brillante.... En un mot, tout notre art, je le répéte, est de sçavoir gouverner une belle.

AIR : *Quand le péril est agréable.*

En trois points consiste l'affaire ;
Malade, il faut la consoler ;
Convalescente, l'amuser,
Dans la santé lui plaire.

Je vous dirai bien plus ; mais vous n'en parlerez pas ?

L'IGNORANCE.

Je suis discrette.

ERASTE.

Je vous dirai donc que je ne me borne pas toujours à la Théorie. Dans les grandes occasions, & sur-tout quand la malade en vaut la peine, je ne me contente

pas d'ordonner, j'opére en ſecret ſouvent moi-même, &, ſans vanité, je brille dans l'opération; je m'y porte d'autant plus volontiers, que j'ai pluſieurs belles malades qui ont une averſion invincible pour tout ce qu'on appelle Apothicaire ou Chirurgien, & qui ne ſçauraient rien prendre que de ma main. Entr'autres, j'en ſoigne une de dix-huit ans.... Elle a allumé dans mon ſang l'amour le plus corroſif. Il y a deux mois que cet amour circule dans mes veines. . .

L'IGNORANCE.

Voilà ce qu'on appelle ſe bleſſer de ſes propres armes; mais vous n'êtes pas ſi fort à plaindre, la malade a de la confiance en vous, & me paraît très-docile à vos ordonnances.

ERASTE.

Oui; mais elle eſt ſous la garde d'une tante ſévere.

L'Ignorance lui promet ſon ſecours pour tromper la tante. On annonce le divertiſſement qui a été préparé par l'Enjouement. Nous ajoutons deux couplets du Vaudeville.

Tandis qu'au bal,
En carnaval,
Climene s'amuse à la danse,
Dans un bon lit
Son époux gît,
Il dort, il ronfle en assurance.
A qui doit-il ce repos-là ?
Landerirette, ô lironfa,
C'est à l'Ignorance.

Dans l'ancien tems,
Les cœurs constans
Suivaient les loix de l'Innocence;
La paix regnait,
Chacun s'aimait,
Point de rang ni de dépendance.
A qui devait-on ces biens-là ?
Landerirette, ô lironfa,
C'est à l'Ignorance.

On reconnaît dans cette piéce critique la maniere toujours épigrammatique de Boissy. L'idée en est ingénieuse. Elle est bien écrite, & la plûpart des couplets sont très-bien faits : elle eut du succès & n'a point été imprimée.

LA RECONCILIATION DES SENS.

Opéra Comique, en un acte,

28 Juillet 1732.

Nous avons déja parlé de cette piéce sous le titre de *l'Instinct* & de *la Nature* : ces deux personnages ouvrent la scène; la Nature prenant très à cœur la Réconciliation des Sens, ordonne à l'Instinct, qui paraît sous la figure d'un paysan, de les faire venir.

L'INSTINCT.

Par la vantredienne, que vous feriais bian d'étouffer, comme un sarpant, ce maudit procès-là; y ruine quantité d'honnêtes gens qui ne l'approuviont pas.

L'arrivée de l'Opinion fait fuir l'Instinct.

LA NATURE *à part.*

Je me propose de ne pas écouter longtems le style de Madame l'Opinion.

AIR : *Le tems se barbouille.*

Elle se croit fort gentille,
Avec le jargon qu'elle a,
Par le clinquant elle brille,
Cette précieuse-là.
Son discours tortille tille tille,
Et toujours tortillera.

Ma bonne femme, dit l'Opinion, je viens vous remercier de la paix que vous vous efforcez de rendre aux Sens, qui sont nos sujets communs ; car vous n'ignorez pas que je suis la Souveraine des Goûts & des Modes qui subjuguent les quatre parties du Monde. La Nature, piquée de ce début, & ne pouvant supporter le langage affecté de l'Opinion, la prie de se retirer. Dès que l'Opinion s'en va, l'Instinct rentre. La Nature lui demande s'il s'est acquitté de sa commission. Avons-nous des Poëtes, dit elle ?

L'INSTINCT.

J'en ons reluqué de fort loin un ou deux qui s'efforciant d'arriver, mais y faisiant souvent des faux pas.

LA NATURE.

Je ne m'en étonne point, les Poëtes

d'aujourd'hui n'attrapent pas aiſément la Nature.

L'INSTINCT.

AIR : *Oreguingué.*

J'avons vû des Muſiciens,
Mais par ſaint peu.

LA NATURE.

S'ils ſont des miens,
Ils ne ſont pas Italiens.

L'INSTINCT.

Et queuques faiſeux de peinture.

LA NATURE.

Oh ! ceux-ci ſuivent la nature.

Les Peintres me cherchent tous; il y en a qui ne me trouvent pas, mais il faut leur tenir compte de leurs bonnes intentions.

Scaramouche, Commis de l'Inſtinct, annonce l'arrivée des Sens.

LA NATURE.

Allez, & que ces Dames ne paraiſſent devant moi que dans l'ordre où elles ont paru à l'Académie Royale de Muſique. Je veux ſuivre ſon cérémo-

nial, quoique depuis peu le Bon Sens l'ait accusée de ne le consulter jamais.

Leucothoé se présente la premiere.

LA NATURE.

AIR : *Quand la Mer Rouge.*

Quelle est votre qualité?
Nommez-vous, ma mie.

LEUCOTHOÉ.

Vous voyez Leucothoé,
La sœur de Clytie;
Nous sortons d'un noble sang,
Filles d'Orchame le Grand,
Roi de ba, ba, ba,
Roi de bi, bi, bi,
Roi de lo, lo, lo,
Roi de ba, roi de bi, roi de lo,
Roi de Babylone.

LA NATURE.

Combien en vaut l'aune?

Je n'ai jamais vû de nom si pretintaillé.

LEUCOTHOÉ.

AIR : *Comme v'là qu'est fait.*

Le brillant Dieu de la lumiere,
Qui, dit-on, voit tout ici bas,
De ma sœur dûement rancuniere,

Puiſqu'il a trahi ſes appas,
Ne voit pas la rage inquiéte.
Apollon, ce devin parfait,
Mon apothéoſe projette,
Tandis que je meurs en effet.

LA NATURE.

L'habile Dieu, comme v'là qu'eſt fait !

LEUCOTHOÉ.

On a ſifflé ma mort; la Critique m'a rendu la vie avec uſure. A préſent je ſuis Déeſſe de par Apollon.

LA NATURE.

AIR : *La jeune Iſabelle.*

Vous êtes Déeſſe
De par Apollon;
Il vous fait, Princeſſe,
Un très-rare don :
Apollon, ma chere,
Très-décrédité,
Ne donne plus guère
L'immortalité.

AIR : *L'horloge du Berger.*

Vous n'avez pas
Etrenné ſur la terre
De vos appas
Au ſéjour du tonnerre

Portez l'air ennuyeux,
Allez, allez, allez, faites bailler les Cieux.

La triste & désolée Laodamie succéde à Leucothoé.

LA NATURE.

AIR : *Des Pendus.*

Quelle est cette pleureuse-ci ?

LAODAMIE.

Hélas !

LA NATURE.

J'en ai le cœur transi.

LAODAMIE.

Hélas ! je suis Laodamie,
Célébre par ma prudhommie,
Ci-devant veuve, helas ! helas !
Du pauvre roi Protesillas.

LA NATURE.

La douleur vous trouble l'esprit, je ne comprends point votre ci-devant veuve.

LAODAMIE.

Ecoutez, & vous le comprendrez.

AIR

AIR : *Ton himeur est Cateraine.*

Protésilas devant Troye
Etait mort criblé de coups :
L'Enfer bientôt me renvoie
Cet illustre & cher époux.

LA NATURE.

Et c'est lui qui, de votre ame,
Fait la désolation ;
Mais vous ne pleurez, Madame,
Que sa résurrection.

Ceci est naturel.

LAODAMIE.

Hélas ! mon petit homme est revenu des bords du Styx en si piétre état, qu'il a fait grande pitié à tout le monde.

Nous vous bannissons de la Fête, dit la Nature, on n'y veut point de lamentations.

LAODAMIE.

AIR : *Je suis la fleur.*

Dieux ! quel affront ! que faites-vous, barbare ?

LA NATURE.

Ce que Paris approuvera.

LAODAMIE.

Quoi ! vous chassez la reine de Mégare,

LA NATURE.

Je me moule sur l'Opéra.

Après un court monologue, la Nature voit paraître Iris d'un air fort résolu, ce qui l'engage à rabattre cette vanité par quelques traits de critique.

LA NATURE.

Eh quoi, belle Iris ! Suffit-il à l'Amour d'ôter son bandeau pour ressembler à Zéphyre ? Et votre méprise n'est-elle pas bien fondée, sur ce que tous les deux portent des aîles ? C'est comme si on se trompait entre deux Pages, à cause qu'ils auraient chacun un nœud d'épaule : la physionomie du Souverain des cœurs peut-elle être confondue avec une autre ? Et vous, de Junon l'aimable Confidente !

AIR : *Est-ce que ça s'demande* ?

Vous voyez souvent Cupidon,
Son séjour est le vôtre ;
Parce qu'il n'a pas son brandon,
Le prendre pour un autre ?
Avouez-nous,
Que c'est chez vous
Une erreur de commande.

IRIS.

Allez mon cœur,
C'eſt à l'Auteur
Que tout çà ſe demande.

Malgré cela, la Nature l'admet à la Fête en faveur de l'Amour chantant, & donne audience à la Reine des Sirènes, qui eſſuie des reproches aſſez vifs ſur ſon étourderie.

LA NATURE.

AIR : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Que devient l'adreſſe d'Uliſſe?
Ses procédés ſont indiſcrets,
Vous ſemblez, tous les deux exprès,
Vous jetter dans le précipice.

LA SIRÈNE.

Trop heureux qui ſçait bien choiſir
Les chemins qui vont au plaiſir.

LA NATURE.

Voilà une maxime de Sirène... Allez achever votre rôle à l'Opéra, & vous précipiter dans la Mer; c'eſt ce que vous faites de plus ſenſé, & vous le faites avec grace... Mais je ſonge que nous avons beſoin d'une bonne Chanteuſe dans la Fête; reſtez ici, auſſi bien vous

jetter dans la Mer, c'eſt tout de même que ſi l'on jettait une Carpe dans la riviere.

La Nature apperçoit enſuite le premier Amour, à qui elle demande lequel doit être préféré, celui qui paraît à l'Opéra, ou celui de la Comédie Françaiſe.

PREMIER AMOUR.

AIR : *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*

Pour moi j'entens tous les jours
Cent diſcours
Sur ces deux aimables Amours ;
Sans me ſembler fort téméraire,
Sur leur merite on ne peut rien régler ;
Car l'un n'a qu'à chanter pour plaire
Et l'autre n'a qu'à parler.

Soit que j'aille au Fauxbourg Saint Germain, ajoute-t-il, ſoit que j'aille au Palais Royal, j'entends chanter ſur les deux routes :

Suivons, ſuivons l'Amour, laiſſons-nous enchanter ;

Mais, dit la Nature, je n'apperçois pas l'Amante du Dieu du vin.

LA NATURE.

AIR : *Il faut que je file.*

Erigone refte en ville...

PREMIER AMOUR.

N'attendez pas fon départ ;
Cette Princeffe tranquille
Ne fe montrera que tard ;
Car l'Opéra file, file,
File fa corde avec art.

Les Sens paraiffent enfemble avec leur fuite, *l'Odorat* en Bouquetiere, *l'Ouïe* avec une trompette parlante, *la Vûe* en Aftrologue, *le Goût* en Cuifinier, & *le Toucher* en Arlequin. Ils forment un Divertiffement, qui eft fuivi d'un Vaudeville dont voici un couplet :

Que de biens nous offrent les fens !
Contr'eux ne prenez point les armes ;
Mortels, de vos befoins preffans,
Ils font naître les plus doux charmes ;
Que de biens nous offrent les fens !

Cette Piéce morale & critique eft d'un Auteur anonyme, & eut du fuccès. Elle peut être regardée comme une Parodie du *Ballet des Sens* & du *Procès*

des Sens, autre critique que Fuzelier en avait donnée au Théatre Français.

LE DÉPART
DE L'OPÉRA COMIQUE;

Piéce en un acte, en prose, mêlée de Vaudevilles.

28 Juillet 1733.

La Foire conseille à ses Acteurs d'aller chercher fortune en Province, parce que l'Opéra Comique, son fils, est très-incommodé d'une chûte qu'il a faite il y a quelque tems. Cependant Scaramouche va chercher un petit Médecin qu'il amene & qui entre en chantant; *rions, chantons, &c.*: & tandis que la Foire le mene voir l'état de son fils, Olivette reçoit pour elle les sujets qui se présentent pour la Troupe de Province. Le premier est M. Bémol, Musicien, qui présente deux Ecolieres qui chantent un Vaudeville.

Que dans Alger on trouve des ingrats,
Et que chez le peuple Tartare
La reconnaissance soit rare,

Cela ne me ſurprend pas ;
Mais qu'à Paris mainte & mainte perſonne
Qui vient nous demander lundi,
Un plaiſir qu'on lui fit mardi,
N'y penſe plus le mercredi,
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Sur cet échantillon, Olivette reçoit M. Bémol & ſes deux Eleves. Suit une ſcène d'Ivrogne, qui ſe trouve être un Acteur, qui n'a feint cette ivreſſe, que pour faire connaître le talent qu'il poſſéde dans ces ſortes de rôles.

L'IVROGNE.

AIR : *Jupin, dès le matin.*

Moi, je ſuis grand Seigneur,
Monarque, Empereur,
Roi, Prince, Uſurpateur,
Gouverneur,
Viſir, Sénateur,
Conſul, Commandeur ;
Miniſtre, Ambaſſadeur,
Maltotier, Laboureur,
Soldat, Docteur,
Banquier, Agioteur,
Marchand, Traiteur,
Greffier, Sergent, Plaideur,
Solliciteur,

Juge, Avocat, Procureur
Et Voleur.
Médecin, Enchanteur, Opérateur,
Musicien, Auteur,
Poëte, Orateur,
Du Public serviteur,
Et le reste; enfin je suis Acteur.

OLIVETTE, *sur le ton des derniers vers.*

Et sur-tout grand Buveur,
Vous oubliez le Seigneur,

Hamoche & Rebours se présentent ensuite, & se vantent d'avoir servi à l'Opéra : le dernier, en qualité du *Cintre*, a pendant plus de deux années fait rouler le tonnerre; & le premier, employé dans le soûterrein depuis trois ans, était chargé de représenter les Monstres. Pour preuve de ce qu'ils avancent, les deux aspirans font le récit des merveilles qu'ils ont remarqué à ce magnifique Spectacle.

HAMOCHE.

AIR : *Menuet d'Hésione.*

J'ai vu des guerriers en allarmes,
Les bras croisés & le corps droit,

Crier plus de cent fois aux armes
Et ne point ſortir de l'endroit.

J'ai vu Mars deſcendre en cadence :
J'ai vu des vols prompts & ſubtils :
J'ai vu la Juſtice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils.

J'ai vu le Soleil & la Lune
Qui faiſaient des diſcours en l'air :
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout friſé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cytherée,
Aux doux regards, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'Amours natifs de Chamberi.

J'ai vu le Maître du tonnerre,
Attentif au coup de ſifflet,
Pour lancer ſes feux ſur la terre
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire,
Accourir avec un petard,
Cinquante Lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des Dragons fort traitables
Montrer les dents ſans offenſer :
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens ſans les bleſſer.

J'ai vu l'amant d'une bergere,
Lorsqu'elle dormait dans un bois;
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu la Vertu dans un temple
Avec deux couches de carmin,
Et son vertugadin très-ample,
Moraliser le Genre humain.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire;
Des Tritons, animaux marins,
Pour danser, troquer leur nageoire
Contre une paire d'escarpins.

J'ai vu Mercure en ses quatre aîles,
Trouvant trop peu de sûreté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

J'ai vu souvent une Furie,
Qui s'humanisait volontiers :
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étaient pas de grands sorciers.

J'ai vu des ombres très-palpables
Se trémousser aux bords du Stix :
J'ai vu l'enfer & tous les Diables
A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en exercice

Courir le cerf avec ardeur :
J'ai vu derriere la couliſſe
Le gibier courir le chaſſeur.

REBOURS.

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

J'ai vu troter d'un air ingambe
De grands Démons à cheveux bruns :
J'ai vu des morts friſer la jambe,
Comme s'ils n'étaient pas défunts.

HAMOCHE.

AIR : *Reveillez-vous.*

Dans des chaconnes & gavottes,
J'ai vu des fleuves ſautillans :
J'ai vu danſer deux matelottes,
Trois jeux, ſix plaiſirs & deux vents.

REBOURS.

AIR : *Pour paſſer doucement la vie.*

Dans le char de monſieur ſon pere,
J'ai vu Phaëton tout tremblant,
Mettre en cendre la terre entiere,
Avec des rayons de fer blanc.

HAMOCHE.

même air.

J'ai vu Roland dans ſa colere
Employer l'effort de ſon bras ;

Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui ne tenaient pas.

REBOURS.

AIR : *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

J'ai vu des gens à l'agonie,
Qu'au lieu de mettre entre deux draps,
Pour trépasser en compagnie,
L'on amenait sous les deux bras.

HAMOCHE.

Même air.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les Héros de ce pays-là,
Se désespérer en bécare,
Et rendre l'ame en à mi la, &c.

OLIVETTE.

AIR : *Des fraises.*

Tout ce que vous dites-là
Me fait assez connaître
Que vous sçavez l'Opéra ;
Allez, on vous recevra...
à part.
Peut-être, peut-être, peut-être.

A la suite de ce badinage sur le Spectacle de l'Opéra en général, paraissent une Actrice Française, qui se dit excel-

ler dans les rôles de Soubrettes, & une Actrice Italienne, qui ſe vante d'être une parfaite Colombine. La jalouſie de leur profeſſion les engage dans une querelle aſſez vive, qui heureuſement eſt interrompue par l'arrivée d'un Acteur Français qui, déclamant d'abord pour faire connaître ſon mérite dans le genre tragique, jette en paſſant quelques traits de ſatyre ſur la Tragédie de Guſtave & celle de Pelopée. Olivette lui trouve les talens ſuffiſans; mais elle eſt aſſez embarraſſée au ſujet de l'Actrice Françaiſe. Il faudrait un Valet pour jouer un bout de ſcène avec elle; l'Acteur s'offre à remplir ce perſonnage, &, quittant ſon habit à la Romaine, il paraît ſous le nom & la caſaque de Frontin, & joue de tête à tête avec l Actrice Italienne. L'Acteur Français y remédie en ſe métamorphoſant en Arlequin, & compoſant avec la nouvelle Colombine une eſpéce de Parodie des Jeux Olympiques, premiere entrée du Ballet des Fêtes Grecques & Romaines. Ce n'eſt pas tout : Scaramouche vient dire que le Maître de Ballets de la Troupe s'eſt démis la jambe. L'Acteur Français promet de réparer cet accident, & fait voir qu'outre les talens dont il a donné

les preuves, il excelle auſſi dans la Danſe; & il exécute celles d'Arlequin, de Polichinelle, de Scaramouche & de Pierrot. De ſorte qu'Olivette, également ſurpriſe & ſatisfaite, lui dit ſur l'air de Joconde :

Quoiqu'ici les yeux ſuivent tous
 Votre danſe légere,
L'on voit pourtant auprès de vous
 Moins d'amours qu'à Cythère :
Si Terpſicore aux pieds charmans
 Exige qu'on l'admire,
Tous ſes pas ſont des ſentimens ;
 Les votres feront rire.

Enfin la Foire revient avec ſon petit Médecin, qui a déjà commencé à rétablir la ſanté de l'Opéra Comique. Voyant qu'elle ne peut ſe paſſer d'une telle perſonne, elle lui demande ſa demeure. Je demeure par-tout, répond le Médecin.

LA FOIRE.

Par-tout! Vous avez là un grand logement.

LE MÉDECIN.

AIR : *Tuton tutaine.*

Je fais cependant mon ſéjour ;

Plus à la ville qu'à la cour ;
Et tu, tu, tu,
Qui ne m'a pas vu ?
J'habite ſouvent
Avec le Marchand
Qui, ſans crédit, vend ;
Avec l'officier
Dans un bon quartier ;
Avec l'héritier
D'un riche banquier ;
Avec le tuteur
Qui vole un mineur,
Et le Procureur
Qui pille un plaideur.
Que dirai-je ? enfin
Avec Vulcain
Qui porte gaïement
Aigrette & croiſſant,
Tuton, tuton tutaine.

LA FOIRE.

Je ne comprends pas encore qui vous êtes, parlez plus clairement.

LE MÉDECIN.

AIR : *Des fraiſes.*

Le jour que meurt un époux,
Chez ſa femme j'emploie
Tout ce que j'ai de plus doux,

LA FOIRE.

Qui diantre donc êtes-vous ?

LE MÉDECIN.

La Joie, La Joie, La Joie.

LA FOIRE.

Soyez la bien-venue, nous vous remercions de votre visite, la joie ne va pas à tous les Théatres.

LE MÉDECIN.

AIR : *Du confiteor.*

Je suis fille de la Santé,
Ergò, je suis mieux avec elle
Que la sçavante Faculté,
Et sa purgative séquelle ;
Tous mes remedes favoris
Sont faits par les jeux & les ris

Je leur en ai commandé un pour votre héritier, qui ne sera pas, je crois, rebutant. Terpsicore y a mis la main ; vous sçavez qu'elle est en vogue présentement pour la cure des maladies de Théatre. Il se vante par ce moyen de rétablir la santé de la Foire, quoiqu'elle soit extrêmement affaiblie, & il annonce ainsi le Ballet des Ages.

Air : *J'entens déjà le bruit des armes.*

C'eſt un ballet qui, des quatre âges
Faiſant tour à tour le tableau,
Peindra leurs goûts & leurs uſages ;
Je ſouhaite que le pinceau
Puiſſe mériter vos ſuffrages,
Et vous faire un plaiſir nouveau.

LA FOIRE.

C'eſt à dire que votre Ballet ſera pantomime, & diviſé en quatre parties.

LE MÉDECIN.

Oui, tenez, en voilà le plan.

Air : *Joujou pour ces fillettes.*

On ouvrira ce paſſe-tems
Par les jeux des petits enfans
Qui ſont à la bavette ;
Joujou, ſans amourette,
Joujou,
Joujou, ſans amourette.

« L'enfance ſera ſuivie de l'adoleſ-
» cence ».

Air : *J'étais en belle humeur.*

Du ſentiment c'eſt la primeur,
Malgré les ſoins du précepteur

Et de la gouvernante;
C'est l'âge où l'on entre en belle humeur,
Qu'en naissant elle enchante.

« Après l'adolescence viendra l'âge
» viril, livré sans crainte aux passions
» les plus vicieuses & les plus tumul-
» tueuses ».

AIR : *Vous m'entendez-bien.*

Il vous produira des galans,
Jouans, jurans & féraillans,
Aimans la bonne chere,
Le bruit,
Les plaisirs de Cythère
Et ce qui s'ensuit.

« Enfin vous passerez en revûe ».

AIR : *Ramonez-ci.*

La vieillesse langoureuse,
De l'argent seule amoureuse,
Tremblotante à chaque pas,
Crachant par-ci, toussant par-là;
La la la,
Invalide du haut en bas.

« Des Danseurs & Danseuses exé-
» cutent le Ballet dans l'ordre qu'il
» vient d'être énoncé ».

Cette piéce qui eſt de Panard, eſt une de celles que les Entrepreneurs de l'Opéra Comique ne manquaient pas de donner dans leurs diſgraces ou dans leurs ſuccès; &, en amuſant ainſi le Public aux dépens des autres Spectacles, y trouvaient le moyen de le ramener au leur. Cet Ouvrage fit beaucoup de plaiſir, & le Ballet dont il était terminé, & qui eſt de M. Pontan, n'eut pas moins de ſuccès.

LES SINCERES MALGRÉ EUX.

Opéra Comique en trois actes, en proſe, 25 *Juillet* 1722.

La Fée ſincere, accompagnée de Folette ſa Confidente, veut établir une des ſources du puits de la vérité dans une forêt de la Picardie.

FOLETTE.

Je ne crois pas que je ſois tentée d'en faire débauche.

AIR : *De la ceinture.*

Des eaux je crains, entre nous,
Une inondation fatale.

LA FÉE.

Ma pauvre enfant, que craignez-vous ?

FOLETTE.

Un débordement de morale.

Rassure toi, lui dit la Fée ; cette source ne coulera que pendant une heure, je ne l'établis que pour faire réussir un stratagême que j'ai imaginé en faveur de Clitandre, Amant de la jeune Isabelle, fille d'un Financier qui, sans avoir d'autre titre que ses richesses, a acquis le château que tu vois dans l'éloignement, & se fait appeller *le Comte du Chenil.* Je te communiquerai, ajoute t-elle, mon projet : elle part, & laisse à Folette le soin de la distribution des eaux. La premiere personne qui se présente est Laurette qui, sans le secours de l'eau véridique, avoue ingénument que son attachement & ses soins ne paraissent faire aucune impression sur le cœur du volage Lucas : Folette lui conseille d'affecter un air de coquetterie.

LAURETTE.

AIR : *Oh ! vraiment, je ne me connais guère.*

Je ne me connais guère
A cet air qui ne veut que plaire ;
Je ne ſçais que l'art d'aimer bien.

FOLETTE.

En amour, c'eſt ne ſçavoir rien.

Gogo, plus jeune, mais plus expérimentée que Laurette, ſe préſente enſuite. Folette, reconnaiſſant à ſes diſcours qu'elle ſe trompait en la prenant pour une innocente, lui demande ſi elle a un Amant. Je n'en ai que la moitié d'un, répond Gogo, c'eſt le très petit Colinet, qui me ſuit par-tout, me gêne, & eſt ſi jaloux qu'il l'eſt de ma poupée.

FOLETTE.

Il eſt jaloux de votre poupée ! C'eſt pis qu'un Florentin:

GOGO.

Et quand je l'en raille, il me répond bruſquement.

AIR : *Lonla.*

Quoi ! le jeune Nicolas,

Avec ſon couſin Lucas,
Simon & Berrrand,
Jacques, Claude & Jean,
Qui, dans vos équipées,
Vont avec vous jouer ſouvent;
L'enfant;
Sont-ce là des poupées?

FOLETTE.

Malpeſte! Colinet n'a pas tort d'être boudrillon; il eſt clair, par votre expoſé, qu'il a un Régiment de Rivaux. Quelle éveillée!

AIR: *O reguingué.*

Cela ſçait déjà caqueter,
Lorgner, minauder, coqueter;
D'un ſon aigre-doux argoter;
Auſſi matin que les Poëtes,
La Nature fait les coquettes.

GOGO.

Je ne ſuis point coquette, moi, je ne cours point après les garçons; ce ſont eux qui courent après moi.

FOLETTE.

Et vous ne les fuyez pas.... Vous ne refuſez rien.

AIR : *Amis, ſans regretter Paris.*

Ainſi les amans ſur vos pas,
A leur aiſe prétendent ?

GOGO.

Oh ! je ne leur accorde pas
Tout ce qu'ils me demandent.

« Adieu, queſtionneuſe ».

A la coquette ſuccéde le déſolé Clitandre, à qui M. du Chenil vient de faire ſignifier ſon congé, parce qu'il n'a point de bien. On ſera, ſans doute, ſurpris de voir qu'ici Folette, diſtributrice des eaux de la vérité, blâme la franchiſe de cet Amant, & veuille l'exciter à la fourberie. Elle lui promet cependant la protection de la Fée, & l'emmene pour faire place à Frontin, Valet de Clitandre, & à Paſquin & Merlin ſes deux camarades. Mes dignes Aſſociés, leur dit Frontin, il s'agit aujourd'hui d'enlever héroïquement cent mille écus, & de les partager entre nous.

PASQUIN.

AIR : *De M. de la Paliſſe.*

Cent mille écus ?

FRONTIN.

Tout autant.

PASQUIN.

La capture est triomphante,
Jamais Chevalier errant
N'enleva si belle infante.

FRONTIN.

Je vous ai déjà annoncé au Comte, l'un comme le Marquis de Chicanouville, & l'autre comme le Baron de Fourbagnac ; vous remplirez dignement ces commissions.

AIR : *Lonla.*

Vous sçavez également
Parler Gascon & Normand !

PASQUIN.

Manceau, Bourguignon,
Picard, Bas-Breton ;
Quand le cas se présente
Nous parlons en perfection
Une langue sçavante,
L'Argot,
L'Argot, langue sçavante.

FRONTIN.

Quelle érudition! Partez, Sçavans du premier ordre, & revenez promptement.

ment. Je vais entretenir le Comte, & préparer votre arrivée.

Le Comte du Chenil, faible imitateur de M. Orgon du Crifpin Rival de fon Maître, & beaucoup plus ftupide que lui, croit, fans héfiter, tout ce que Frontin lui dit pour le dégoûter de Clitandre, & fe détermine à choifir pour gendre le prétendu Fourbagnac, ou Chicanouville.

LE COMTE.

Mais dis-moi un peu, Frontin, tu m'affures qu'ils font intimes amis; leur rivalité ne les brouillera-t-elle pas ?

FRONTIN.

Jamais; leur amitié eft indiffoluble : Caftor & Pollux fe brouilleraient plutôt qu'eux.

LE COMTE.

Cela eft admirable; les bons cœurs !

FRONTIN.

Et les bonnes bourfes ; ils font auffi riches qu'ils font honnêtes gens.

LE COMTE.

Air : *Vous en venez.*

De leurs biens dis-moi le partage
Avant le jour du mariage.

FRONTIN.

Le lendemain vous en sçaurez,
Vous en sçaurez, vous en sçaurez,
Mille fois plus que vous n'en voudrez,
Que vous n'en voudrez.

LE COMTE.

Tu me ravis.

Les deux prétendans paraissent. Après les premiers complimens, Frontin prend la parole, & dit au Comte : Soyez persuadé, Monsieur, que ces deux Seigneurs suzerains sont plus amoureux de vous que de votre fille.

PASQUIN *au Comte.*

Eh, donc ! optez hardiment, bous ne poubez que bien tomber. (*En montrant Merlin.*)

Air : *Folies d'Espagne.*

Monsu n'est pas d'une noblesse mince,
C'est un Seigneur

FRONTIN, *bas.*

Fort peu connu du Roi.

MERLIN.

Verre entre nous, je ne ſuis pas un Prince;
Mais je ſuis noble:

PASQUIN.

Oui, novle autant què moi.

MERLIN.

No ſommes les aînés de nos familles.

PASQUIN.

Que dites bous ? Nous ſommes les ſuls de nos maiſouns.

LE COMTE.

Quoi ces Gentilshommes-là n'ont ni pere ni mere ?

FRONTIN.

C'eſt façons de parler ; ils veulent dire qu'ils ont.

AIR: *De cela je vous en réponds.*

Des châteaux fort bien bâtis:

à part. (En Eſpagne s'entend.)

LE COMTE.

Voilà deux bons partis.
Deux rivaux ne se flattent guère,
Je vois que leur richesse est claire.

FRONTIN.

Très-claire, je vous en répond,
Ou je suis un fripon.

Pendant que le Comte est allé faire un tour de promenade avec ces trois fripons, Folette, mettant en usage le pouvoir qu'elle a reçu de la Fée, fait paraître une boutique garnie de liqueurs fraîches, & s'y place déguisée en Marchande Limonadiere. Le Comte revient avec sa compagnie; il propose de prendre quelques rafraîchissemens. Frontin & ses camarades refusent de boire d'autre liqueur que du vin; mais enfin, par politesse, ils acceptent une caraffe de groseilles à cause de la couleur. L'eau de vérité ne tarde pas à produire son effet; Merlin & Pasquin, quittant leur jargon emprunté, raillent le Comte sur sa prétendue noblesse. Qu'est-ce que cela veut dire, répond ce dernier? Ce changement de style me ferait douter de vos châteaux.

La vertu de l'eau oblige ces trois fripons à faire un ſincere aveu de leur vie paſſée; Frontin, contraint par le même pouvoir, juſtifie Clitandre des calomnies dont il l'a noirci auprès du Comte. Tout cela ſe paſſe en préſence de Folette, qui ordonne, de la part de la Fée, que Clitandre ſoit marié avec Iſabelle. Le Comte y conſent, il ne reſte plus qu'à ſonger ce que l'on fera des trois fourbes. Clitandre, ſe reſſentant du tour qu'on lui a joué, veut qu'ils ſoient pendus; mais ils obtiennent grace, en déclarant ſincérement qu'ils n'ont jamais eu intention de tromper Iſabelle.

Un dénouement auſſi pacifique amene un Divertiſſement; il eſt compoſé de Glaneuſes & de Moiſſonneurs.

UNE GLANEUSE.

Un époux, aux champs du ménage,
Croit faire ſeul tout ſon ouvrage;
Mais, quoiqu'habile à moiſſonner,
Son voiſin vient chez lui glaner.

Le vieux Liſimon,
Auprès de Fanchon,
Caraiſſait l'infante
D'une main tremblante,

Iorſque le jaloux, opegué,
Lui coupa l'herbe ſous le pied.

Cette Piéce qui fut donnée avec les précédentes eſt de Fuzelier; le ſujet en eſt tiré du puits de la vérité, Conte de Dufreſny, qui pouvait fournir un plus grand nombre de choſes. La ſcène des Valets eſt auſſi empruntée de Criſpin Rival de ſon Maître, & s'y trouve bien moins agréablement traitée: l'Ouvrage eſt médiocre en général, & ne dût ſon petit ſuccès qu'aux piéces dont il était accompagné.

L'ACADÉMIE BOURGEOISE.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlé de Vaudevilles.

3 Février 1735.

Béliſe, Bourgeoiſe ridicule, veut établir chez elle une Académie, malgré les remontrances de ſa Suivante qui n'a pas grande eſtime pour les Gens de Lettres, & qui apoſtrophe ainſi les Poëtes.

AIR : *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

Mille appas, mille gentilleſſes,
Mille tranſports, mille careſſes,
Mille agrémens, mille vertus :
Ce nombre eſt ſouvent dans le ſtyle,
Et l'on ne voit que leurs écus.
Qu'ils ne comptent guère par mille.

Bélife a encore une autre manie pour déſennuyer ſes deux niéces, elle leur fait apprendre des rôles de Comédie. Voici l'avis que Nérine lui donne à ce ſujet.

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

Dans les roles qu'on étudie,
Le cœur puiſe du ſentiment,
Fille qui joue la comédie
Réfléchit ſur le dénouement.

Pendant que les deux niéces vont étudier leurs rôles, on procéde à l'examen des Candidats qui ſe préſentent pour remplir l'Académie de Béliſe. On y reçoit un bel eſprit, qui ne s'exprime que par ſentences; Orphiſe qui ſe vante d'interpréter les diſcours des perſonnes qui parlent à demi-mot; & Béliſe elle-même n'y eſt reçue que par ſon talent à faire en paroles des tableaux de tout ce

qui se passe. Dorante, frere de Bélise, qui est chargé de cet examen, donne l'exclusion à quelques prétendans, entr'autres à un Déclamateur violent, dont les gestes lui font appréhender quelque accident; le dernier reçu est le plus nécessaire. C'est un Maître de Ballets qui compose le Divertissement qui termine la Piéce. On ne sçait ce que les deux niéces deviennent.

Couplets du divertissement.

Qu'une ville que l'on veut prendre
Soit encore long-tems à se rendre,
Lorsqu'on est maître des fauxbourgs,
C'est ce que l'on voit tous les jours.
Mais que dans l'isle de Cythère
Un fort soit long-tems défendu,
Quand le moindre poste est rendu,
C'est ce qu'on ne voit guère.

Les regrets avec la vieillesse,
Les erreurs avec la jeunesse,
La folie avec les amours,
C'est ce que l'on voit tous les jours.
L'enjouement avec les affaires,
Les graces avec le sçavoir,
Le plaisir avec le devoir,
C'est ce qu'on ne voit guère.

Chez les Sçavans, la suffisance ;
Chez les Chantres, l'intempérance ;
L'avidité, chez les Traitans ;
C'est ce que l'on voit en tout tems.
Le scrupule chez les Notaires,
Le courage chez les Auteurs,
La mémoire chez les Seigneurs :
C'est ce qu'on ne voit guère.

Ce qu'un homme franc a dans l'ame,
Ce qu'un jeune amant sent de flamme,
Ce qu'un prodigue a de comptant ;
C'est ce que l'on voit dans l'instant.
Ce qu'un politique veut faire,
Ce qu'un sournois a dans l'humeur,
Ce qu'une femme a dans le cœur ;
C'est ce qu'on ne voit guère.

Du sçavoir chez les ignorantes,
De l'esprit chez les innocentes,
Chez les Agnès de petits tours ;
C'est ce que l'on voit tous les jours.
Du secret chez les Mousquetaires,
De la pudeur chez un Abbé,
Chez les pages de la bonté ;
C'est ce qu'on ne voit guère.

Des bons nez chez les parasites,
Des yeux doux chez les hypocrites,
Les bras longs chez les gens de cour ;

C'est ce que l'on voit chaque jour.
Des doigts courts chez les Commissaires,
Des mains gourdes chez les Sergents,
Chez les Clercs de mauvaises dents;
C'est ce qu'on ne voit guère.

Qu'un objet qui danse ou qui chante
Fasse une figure brillante
Moyennant un certain secours;
C'est ce que l'on voit tous les jours;
Mais qu'en ce métier l'on prospere,
Sans vendre fort cher à quelqu'un
Quelque chose de très-commun;
C'est ce qu'on ne voit guère.

Des forgeurs de piéce nouvelle,
Des gens qui s'usent la cervelle,
Pour trouver quelques traits pointus;
C'est ce que l'on voit tant & plus.
Aux Français de nouveaux Molieres;
A l'Opéra, du vrai Lully;
De l'Almanzine en ce lieu-ci;
C'est ce qu'on ne voit guères.

Si Panard eût fait cette Piéce dans le tems présent, son idée aurait été beaucoup plus heureuse, & la folie de toutes les caillettes qui se mêlent de bel esprit, lui aurait fourni une vaste carriere. C'est une chose pitoyable, que la

flatterie des Gens de Lettres qui confirment par une approbation honteuſe les Jugemens de ces petits Tribunaux où tôt ou tard ils ſont tous condamnés chacun à leur tour.

PYGMALION.

Opéra Comique, en un acte, en Vaudevilles, 26 Mars 1735.

Dardané ſe déſole de l'inſenſibilité de Pigmalion qu'elle aime; mais Caliſton, Eléve de ce Sculpteur, vient lui apprendre que depuis quelques jours il paraît amoureux, & que l'Amour lui a tourné la tête : il en donne un exemple.

AIR : *Et le tout par nature.*

Vous allez voir par ce trait
A quel point il eſt diſtrait :
Hier, comme il deſſinait
Thémis à l'audience,
Il lui mit un trébuchet
Au lieu d'une balance.

Il ajoute que ſon Maître a fait un

qui pro quo bien plus ridicule sur deux Receveurs des droits de la Douane.

AIR : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Voyez combien cet idiot
Mérite en cela de reproches ;
Il a fait l'un des deux manchot,
L'autre, les deux mains dans ses poches.

Pigmalion vient bientôt détruire les espérances que la trop sensible Dardané avait prises trop facilement. Après qu'elle est sortie, Caliston reproche à son Maître son ingratitude ; & celui-ci s'excuse sur la nouvelle passion qui vient de s'emparer de son cœur.

Il lui montre la Statue qu'il vient d'achever, & Caliston ne peut croire qu'il lui parle sérieusement, qu'après qu'il l'a vû l'embrasser à plusieurs reprises. Pigmalion resté seul continue, lui adresse des discours tendres & prie Jupiter de vouloir la rendre sensible. On entend un coup de tonnerre, & l'Amour paraît. Il apprend à Pigmalion que, sensibles à sa priere, les Dieux l'ont chargé d'animer sa Statue ; mais il ne lui promet pas de la toucher en sa faveur, il veut au contraire le punir de son ingratitude pour Dardané, & qu'il

trouve ſon châtiment dans ſon propre ouvrage. Il anime la Statue qu'il nomme *Galantis ;* &, lorſqu'il eſt parti, Pigmalion ſe cache pour jouir des premiers mouvemens & de la ſurpriſe de celle qu'il a formée, & à laquelle il fait enfin connaître ſon amour. Cette ſcène eſt faite avec tout l'art imaginable ; la coquetterie ſe développe peu à peu dans le cœur de Galantis, que Doris, ſœur de Pigmalion, acheve de former par ſes leçons ; comme elle eſt amie de Dardané, celles qu'elle lui donne ſont très-peu favorables à Pygmalion.

AIR : *Attendez-moi ſous l'orme.*

De ce pays l'uſage
Veut que notre mari
Ait ſoin que le ménage
Soit toujours bien fourni ;
Qu'il aille, marche, vienne
Selon notre deſir ;
Qu'il ait toute la peine,
Et nous tout le plaiſir.

GALANTIS.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

N'a-t'on qu'un époux en partage,

DORIS.

La loi veut qu'un ſeul nous engage.

GALANTIS.

Cette loi-là me fait dépit;
Ne pourrait-on pas s'en défaire ?

DORIS.

Raſſurez-vous, on l'adoucit.

GALANTIS.

Comment ?

DORIS.

L'amour fait cette affaire.

Pygmalion arrive, & Galantis met très-bien à profit les leçons qu'elle vient de recevoir. Dès qu'elle voit Caliſton, elle le préfére à Pigmalion; mais elle l'abandonne bientôt pour un Officier du Roi qui eſt à ſon tour congédié lorſque ce Prince paraît, il eſt amené par la curioſité de voir le prodige dont il a entendu parler; il admire ſes charmes, mais il eſt étonné de la propoſition qu'elle lui fait de l'épouſer ſur le champ. Cette coquetterie démeſurée & ce caractere inconſtant eſt cependant très-naturel, & ne différe, je ne dis pas

de celui du ſexe, mais de l'humanité en général, que parce qu'il n'eſt point enveloppé des extérieurs de la bienſéance, & retenu par les liens des préjugés. Le Roi ſort & l'emmene, après avoir promis un préſent conſidérable à l'époux qu'elle choiſira. Son Officier le ſuit, & Galantis, qui veut abſolument avoir un époux, en eſt réduite à épouſer Caliſton à qui Pigmalion l'abandonne, pour donner ſon cœur & ſa main à Dardané, qui le mérite par ſa tendreſſe & ſa conſtance. La Piéce eſt terminée par le Vaudeville ſuivant, qui mérite d'être tranſcrit tout entier.

AIR : *Le tac.*

Qu'auprès d'un jeune homme on étale
Quelque trait de bonne morale,
Maxime ou quatrain de Pibrac ;
Il s'endort, l'oreille eſt fermée.
De fillette parlez-lui : tac :
Voilà la ſtatue animée.

Quand quelque plaideur communique
Ses papiers à gens de pratique,
Si rien n'accompagne le ſac,
On s'endort, l'oreille eſt fermée ;
Mais joignez-y de l'argent : tac, &c.

Auprès d'une femme galante,
Servez-vous de phrase élégante;
Parlez-lui Voiture & Balsac:
Elle dort, l'oreille est fermée:
Prenez le ton du Caissier: tac, &c.

Quand, pour quelque ancienne dépense,
L'on vient faire la révérence
Au chevalier de Credillac;
Il s'endort, l'oreille est fermée;
Mais parlez-lui d'un dîner: tac, &c.

Qu'on propose à la jeune Ismene
Un mari que la soixantaine
Commence de rendre Almanach,
Elle dort, l'oreille est fermée;
Si c'est un jeune égrillard: tac, &c.

L'an passé la jeune Amaranthe
Fut très-long-tems pâle & mourante:
Des Médecins tout le micmac
N'opéra que de la fumée.
Il vint un certain guerrier: tac, &c.

Lise, à douze ans, était pécore:
Aucun soupir n'avait encore
Pressé son petit estomach:
Tircis vint, elle en est charmée:
Dans ce moment l'amour fit tac,
Voilà la statue animée.

Cette Piéce est de Panard, & l'on ne peut disconvenir qu'aucun Auteur n'a si-bien traité ce Sujet qui a été mis sur tous les Théatres de Paris. Pour bien faire connaître le mérite de cet Ouvrage qui consiste en grande partie dans la vivacité du Dialogue, il aurait fallu transcrire toutes les scènes de Galantis, depuis qu'elle est animée. Cet Opéra Comique est un de ceux qui a fait le plus de plaisir, & qui a été le plus souvent repris.

LE GÉNIE DE L'OPÉRA COMIQUE.

Prologue, 28 *Juin* 1735.

L'Opéra Comique qui se voit abandonné de son Génie, lui envoie Olivette en députation. Le Génie la reçoit très-favorablement, & promet d'inspirer l'Auteur qu'on lui amenera. M. Brouillard, Poëte, se présente; mais il refuse l'inspiration du Génie, persuadé que le sien lui suffit. Le Génie, piqué de sa vanité, lui envoie la réflexion, pour l'obliger à travailler ses Ouvrages

avec plus de précaution. M. Brouillard reconnaît enfin qu'il n'a point assez de talent pour ce genre d'écrire auquel il renonce. Olivette & lui font ici des réflexions, mêlées de quelques traits critiques sur les Piéces nouvelles alors sur les trois Théatres.

M. BROUILLARD.

AIR : *Laissez gronder votre maman.*

Qu'on est difficile à Paris !
D'*Epiménide*,
Le sort m'intimide ;
Le jeune *Achille* n'a point pris :
Les *Graces* même sont dans le mépris :
Je n'y songe qu'en frémissant :
On siffle sur un ton glapissant,
Toujours le Parterre, en menaçant,
De l'ouvrage,
Bravant l'orage,
Chez l'Italien
N'est qu'un jour de soutien.

OLIVETTE.

A le prendre à la rigueur, rien ne serait parfait.

Et pour peu qu'un Auteur s'endorme,
Plus d'un Critique le confond,

Sabinus pêche dans la forme
Et le *Préjugé* dans le fond.

M. Brouillard ſe retire ; alors le Génie de l'Opéra Comique n'appercevant aucun Auteur, veut engager Olivette à le devenir & offre de l'inſpirer. Olivette accepte la propoſition avec joie, & voit arriver à ſon ſecours le Peintre des Mœurs & le Vaudeville envoyés par le Génie, qui définiſſent ainſi leurs caracteres.

LE PEINTRE DES MŒURS.

AIR : *Com v'là qu'eſt fait.*

Je ſçais tracer les caracteres
Avec de naïves couleurs :
Je pénétre tous les myſteres
Et je ſuis le Peintre des mœurs.

Le Vaudeville.

AIR : *Frere André diſait à Grégoire.*

Qu'aux paroles le chant réponde,
Caracteriſé par mes airs,
Diſtingue bien mes tours divers,
Chacun a le ſien dans le monde,
Filles, femmes, nobles, marchands, villageois:
Tous ont un différent ton de voix.

Ensuite paraissent le Couplet satyrique habillé en femme, le Couplet madrigal habillé en Espagnol, & le Couplet équivoque vêtu moitié en homme, moitié en femme. Avec un tel renfort, Olivette ne doute nullement du succès de l'entreprise; & le Génie, pour lui donner le tems de l'exécuter, lui présente *la Précaution ridicule*, ou *le Droit du Seigneur.*

Une Troupe de Danseurs vient par ordre du Génie, inspire à Olivette le goût des Divertissemens; & celui qu'ils exécutent est coupé par les couplets suivans.

Le Couplet madrigal.

A voir briller vos yeux d'une si vive flamme,
On croirait que l'amour assujettit votre ame,
Et vous êtes son vainqueur;
Que mon tourment vous intéresse,
Dans vos regards, Iris, ayez moins de tendresse
Et souffrez-en dans votre cœur.

Le Couplet satyrique.

Pour assurer notre bonheur,
La banqueroute est fort utile;
Mais je perdrais crédit, honneur,
Disait un marchand de la ville:
Sa femme lui répond tout bas,
Peut-on perdre ce qu'on n'a pas?

Le Couplet équivoque.

En tenant des propos d'amour,
Iris badinait l'autre jour
Avec Damon ſur la fougere,
Un Serpent caché ſous les fleurs
Sortit & piqua la bergere,
Pour un plaiſir mille douleurs.

Ce Prologue, qui eſt très-ingénieux, eſt de M. Favart, & était terminé par un Divertiſſement.

LE DROIT DU SEIGNEUR.

Parodie en un acte, en vers & en vaudevilles, de la Tragédie d'Abenſaïd.

28 Juin 1735.

Coupe-Jarrets, Valet du Baron de Baiſe-à-crédit apprend à Brigand que ſon maître a le droit d'étrenner toutes les nouvelles mariées de ſon village, & que Brûle-Cervelle, Capitaine des Chaſſes du Baron, pour ſouſtraire ſa fille Claudine à cet uſage, l'a envoyée ſecrétement avec Manan, ſon mari, au village de ce dernier, dont le Seigneur

n'a vraisemblablement pas le même droit. Coupe-Jarrets, à qui son maître a ordonné de courir après les nouveaux mariés, les joint, assassine Manan, & ramene Claudine.

Comme alors elle se trouve veuve, le Baron lui propose sans façon de l'épouser. Claudine, qui n'avait pas encore eu le tems de se dégoûter de son époux, regrette sa perte & rejette cette offre avec fierté.

En ce moment, Brûle-Cervelle entre le fusil à la main, dont il écarte ceux qui veulent l'arrêter. Le Baron admire son audace, & lui pardonne en faveur de son aimable fille. Brûle-Cervelle, l'assure qu'elle est trop bien élevée pour songer à épouser l'assassin de son époux. Pendant cette contestation, on vient annoncer au Baron que Manan, guéri de ses blessures, revient chercher sa femme. Le Baron, surpris de cette nouvelle, s'écrie :

Remplira-t'on toujours nos poëmes si froids,
De morts ressuscités d'assassins mal-adroits,
Et ne verra-t'on plus dans nos piéces nouvelles
Que des maris aimés & des femmes fidèles :
Témoins les Sabinus, les Hanans, les Durvals,
Qui sont pour le bon goût des modèles fatals.

BRIGAND.

Ou fataux, pardonnez à ma critique folle,
Je ſuis dans l'embarras où l'on voit la Riſſole.
Peut-on dire fatals, Seigneur ?

LE BARON.

En doute-tu ?
Puiſqu'il eſt des inſtans fatals à la vertu.

Claudine vient demander la grace de ſon époux, & fait entendre aſſez clairement au Baron qu'elle accepterait ſa main, ſi elle n'était pas liée avec Manan.

CLAUDINE.

AIR : *De Joconde.*

Songez qu'un amant bien poli
Qui ſçait voiler ſa flamme,
Sans faire pendre le mari,
Peut poſſéder la femme :
Entre nous je ne vous haïs pas,
C'eſt déjà beaucoup dire,

LE BARON.

Après cet aveu plein d'appas
A tout je dois ſouſcrire.

Ce galant entretien eſt interrompu par l'arrivée de Manan, qui entre armé &

dans le dessein de tuer le Baron. Ce dernier sort aussi-tôt avec Claudine, & ordonne qu'on garde Manan à vûe. Brigand, qui reste seul avec lui, veut le quitter pour accompagner son maître.

Manan dit à Brigand qu'il a envie, pour corriger le dénouement de la piéce, & la finir heureusement, de lui casser la tête, ajoutant que ce coup sauvera la vie à Brûle-Cervelle, qui est le plus honnête homme d'entr'eux. Comme il est dans cette résolution, le Baron revient avec Claudine, il ordonne qu'on pende Brigand, & finit la Piéce par ces deux vers :

Brûle-Cervelle & moi nous avons tout calmé ;
Je deviens honnête homme & veux être estimé.

Cette Parodie, qui est de M. de Boissy, est très-gaie, & eut beaucoup de succès. Nous en aurions donné un Extrait beaucoup plus détaillé, si nous n'avions craint de passer les bornes étroites que nous avons cru devoir nous prescrire dans cet Ouvrage.

LA NOUVELLE SAPHO.

Opéra Comique, en un acte, en Prose, mêlé de Vaudevilles.

12 Juillet 1735.

Apollon, ennuyé du ſervice des neuf Muſes, a pris la réſolution de créer un Lieutenant du Parnaſſe, & choiſit, pour cet emploi, le cheval Pégaſe, à qui il a donné la voix & la figure humaine. Il a tout lieu de s'applaudir de ſon choix; car ce demi Dieu de nouvelle création entre parfaitement dans toutes ſes idées. Apollon, ſur le récit de Mercure, eſt devenu amoureux d'une inconnue, à qui le Public a donné le nom de *Nouvelle Sapho*. Pégaſe lui conſeille de détruire l'ancien Parnaſſe, & d'en former un neuf, dont il deſtinera la premiere place à l'objet de ſa paſſion. M. Rimeplatte, Poëte & Architecte, eſt accepté pour le deſſein & la conduite de l'édifice. Apollon l'emmene, & laiſſe Pégaſe pour tenir l'Audience.

Madame Brouillon ſe préſente, elle ſe vante d'être connue dans tout Paris:

Personne, dit-elle, ne conte avec plus de grace que moi ; mes peintures sont parfaites, & il n'y en a pas qui fasse de portraits plus brillans. Elle vient chercher une certaine mijaurée de Sapho pour la dévisager.

Madame BROUILLON.

Je la trouve bien hardie de vouloir l'emporter sur moi : chacun la loue sur la moindre bagatelle ; & moi, après les Ouvrages que j'ai faits, je n'ai pas le moindre Madrigal.

AIR : *Un inconnu.*

Ne puis-je plus inspirer de tendresse ?
Que dites-vous, n'ai-je plus de beauté ?
Ce trait me blesse,
Quelle fierté ?

PÉGASE, *ironiquement.*

Quand on vous voit, Madame, en vérité,
On est contraint d'avouer sa faiblesse.

Madame BROUILLON.

Sçachez que la beauté la plus solide & la plus respectable est celle de l'ame ; mes sentimens sont délicats, mes pensées ingénieuses. N'est-ce pas assez pour mériter la main d'Apollon ?

Un Gaſcon ſe préſente enſuite ; il eſt amoureux de la nouvelle Sapho, & veut même l'épouſer.

PÉGASE.

Qu'a-t-elle donc de ſi attrayant pour vous ?

LE GASCON.

Son eſprit ſeul. Je ſuis enthouſiaſmé de ſes aimables peintures. Je m'imagine voir des tendres Tourterelles.... Je me perds lorſque je me figure d'aimables coquillages.... Ah ! je ne puis vous exprimer tout ce qu'elle a d'adorable. Je vous dirai confidemment que ma fortune eſt faite, ſi je puis épouſer ce prodige de génie.

PÉGASE.

Comment ?

LE GASCON.

Mon Hôtel ne déſemplira point de Seigneurs.

AIR : *De Joconde.*

Les ris, les plaiſirs & les jeux
Vont enchanter mon ame,
Et j'emprunterai de tous ceux

Qui viendront voir ma femme.
Eh ! donc ; usant de ces Messieurs,
C'est ma fortune faite.

PÉGASE.

Bon ! emprunter à des Seigneurs,
C'est eux à qui l'on prête.

Pégase, indigné de la bassesse des vûes du Gascon, le chasse. La scène suivante n'est pas neuve. C'est une jeune fille qui, voulant acheter de l'esprit, s'adresse à Pégase, & lui présente une bague de deux louis pour avoir sa protection. Le Lieutenant du Parnasse refuse le présent, & lui conseille de s'adresser au jeune Damon son Amant, qui lui donnera avec plaisir ce qu'elle souhaite. La jeune fille est remplacée par un Libraire.

LE LIBRAIRE.

Je m'appelle Bouquinard ; je cherche la nouvelle Sapho pour acheter ses Poésies. Si vous pouvez me les faire avoir pour quelques Exemplaires, vous verrez que je ne suis pas un ladre.

PÉGASE.

Vous en avez pourtant bien la mine.

LE LIBRAIRE.

AIR : *Ce n'eſt qu'en France.*

Votre regard eſt offenſant,
Votre diſcours eſt inſultant,
Quelle eſt donc cette hardieſſe ?
Ah ! ne me mépriſez pas tant ;
Car je vous puis, dès cet inſtant,
Mettre ſous preſſe.

PÉGASE.

Il me prend une grande envie de venger les Auteurs.

LE LIBRAIRE.

Comment, que dites-vous ?

PÉGASE.

Ce que je dis eſt fort clair ; je veux vous aſſommer.

LE LIBRAIRE.

De grace, voulez-vous que mes épaules ſervent d'épreuve à votre mauvais caractere.

PÉGASE *le pouſſant au bord du théatre.*

AIR : *Quand le péril eſt agréable.*

Ma colere m'eſt trop à charge,
Il faut ſur toi dans cet inſtant....

LE LIBRAIRE.

Hélas! ne me poussez pas tant,
Laissez-moi de la marge.

PÉGASE *s'adoucissant.*

Vous me touchez ; allons, rentrez en page. Avez-vous là quelques Livres nouveaux ?

Le Libraire cite une Dissertation de trois cens pages *sur la couleur du poil de Barberousse*, *un Recueil d'Epigrammes tirées du Praticien Français*, & *l'Alphabétomanie.*

PÉGASE.

Envoyez-moi des Exemplaires de tout cela, & je vous ferai avoir les Œuvres de notre Muse.

LE LIBRAIRE.

Je vous en aurai une rame d'obligations.

PÉGASE.

Je n'en doute pas. Tournez le feuillet, & oubliez que j'ai eu dessein de vous lisser.

LE LIBRAIRE *en s'en allant.*

Comptez ſur une Bibliothéque. Serviteur.

La Fleurette perſonnifiée paraît enſuite. C'eſt la favorite d'Apollon, il eſt conſéquent qu'elle reçoive les hommages de Pégaſe. Apollon revient avec ſon Architecte Rime-platte ; on voit élever le nouveau Parnaſſe. Dans le moment Bacchus entre, il cherche la Fleurette. Apollon, ſans concevoir aucune jalouſie contre le Dieu du Vin, s'informe quel eſt le perſonnage ſingulier qu'il voit à ſa ſuite.

APOLLON *voyant Rime-tout.*

Quel eſt cet homme-là ?

RIME-TOUT.

Homme ?

AIR : *Nayades, bouchez vos oreilles.*

Auſſi-tôt qu'il me voit paraître
Apollon peut me méconnaître ;
Bon, bon, il badine, je croi,
Méconnaître ſa favorite ?

APOLLON.

Qui pouvez-vous donc être ?

RIME-TOUT.

Moi,
Mais je ſuis un hermaphrodite.

Je ſuis Sapho, ci-devant Rime-tout, pour vous ſervir.

APOLLON.

Comment, Sapho, cette charmante Muſe ?

RIME-TOUT.

AIR : *Menuet de Grandval.*

Je ſuis la muſe, je l'aſſure,
A qui tendrement on écrit,
Je ſuis homme par la figure,
Et je ſuis femme par l'eſprit.

AIR : *Tu n'as pas le pouvoir.*

Je ſçais répondre galamment
A chaque compliment, *bis.*
Et l'on ne trouve pas, ma foi
Des femmes comme moi. *bis.*

APOLLON *à part.*

« Je me ſerais abuſé »!

RIME-TOUT.

AIR : *La bonne avanture.*

Adieu, je vais vous quitter,

Et ma gloire eſt ſûre :
J'ai ſçû me faire exalter :
En tous lieux je vais chanter,
Ma bonne aventure,
ô gué,
Ma bonne aventure.

APOLLON.

Allez, mais avant prenez tous part à la Fête préparée. Charmante Fleurette, ne différez plus à vous unir à moi, & recevez la place que mon cœur vous préſente.

LA FLEURETTE.

Comment pourrais-je vous refuſer ? la Fleurette de tout tems fut votre partage.

Vaudeville.

Damon eſt épris d'Uranie
Sur le récit de ſes attraits ;
Il vante ſon brillant génie,
Sur quoi ? Sur les vers qu'elle a faits.
Damon enfin la voit paraître,
Il ne lui trouve plus d'appas :
Vous qui déſirez la connaître,
Ne vous y trompez pas.

Sous le maſque de l'innocence,

Le ton naïf, l'air ingénu,
Une coquette a la puissance
De manger votre revenu :
Elle veut se donner pour neuve,
En tous lieux vous suivez ses pas ;
Mais d'autres en ont fait l'épreuve,
Ne vous y trompez pas.

Dans une profonde ignorance
Un Crésus fait l'homme d'esprit :
Il parle, chacun fait silence,
A ses discours tout applaudit :
Pour homme d'esprit on le donne,
Il étourdit par son fracas,
Tout paraît grand dans sa personne,
Ne vous y trompez pas.

Cette Piéce qui est de Laffichard, en société avec M. Valois d'Orville, fut faite à l'occasion des Poésies qui paraissaient alors sous le nom de Mademoiselle Malcrais de la Vigne. Elle eut le succès qu'elle dut à cette circonstance, & n'a point été remise depuis.

LA RÉPÉTITION INTERROMPUE;

Opéra Comique, en un acte, en Prose, mêlé de Vaudevilles avec un Prologue & un Avant-Prologue.

6 Août 1735.

Une Actrice est mécontente de la distribution des Rôles. Le Répétiteur lui répond que l'Auteur a sans doute eu ses raisons; trois heures sonnent, &, tous les Acteurs étant rassemblés, excepté un seul, on commence un Dialogue entre Melpomene & Thalie, c'est le sujet du Prologue. La premiere reproche à sa sœur de s'avilir au point de protéger la Foire; & celle-ci lui répond qu'il est beau d'aider ceux que le sort accable.

MELPOMENE.

Ma sœur, occupez mieux vos soins & votre esprit,
Et d'un instant perdu connaissez tout le prix;
Concevez des desseins dignes de votre gloire.
Tandis que des Héros je chante la victoire;

Que d'un tyran jaloux je peins l'ambition ;
Que je conduis les Grecs aux rives d'Ilion ;
Que je décris l'effroi, la flamme, la carnage ;
Les transports de l'amour, la vengeance, la
rage,
Les temples profanés, les enfans éperdus,
Dans la foule des morts les vieillards confondus;
Vous qui fuyez l'horreur, plus douce & plus
tranquille,
Critiquez noblement les défauts de la ville :
Corrigez ces Abbés pétris d'ambre & de musc,
Dont la main téméraire affronte un coup de
busc ;
Frondez ces jeunes gens, vains fardeaux de la
terre,
Braves pendant la paix, poltrons pendant la
guerre ;
Ces esprits enchaînés par la prévention,
Qui décident de tout sur leur opinion ;
Ces politiques vains, ces graves inutiles,
Qui donnent des combats sans sortir de leurs
villes,
Qui, sans cesse courant, de Parme à Pozzolo,
Vont, avec la raison, se noyer dans le Pô;
Peignez ces esprits forts, ces femmes de courage,
Qui, d'un procès perdu, soutiennent le dom-
mage ;
Qui perdent leur époux avec un front serein,
Et qui donnent des pleurs à la mort d'un serin.

Tracez-moi les portraits de ces maris infâmes,
Qui ſe montrent jaloux pour renchérir leurs
femmes ;
De ceux dont les larcins enflent les revenus,
Aux dépens de l'honneur, aux honneurs parvenus.

Thalie protége la Foire malgré les remontrances de Melpomene, qui ſort par cette imprécation qu'elle fait contre la Piéce nouvelle.

Pour empêcher l'effet de la piéce nouvelle,
Que la diſcorde affreuſe & la haine cruelle,
Sur l'Actrice & l'Acteur ſecouant leur flambeau,
Renverſent jugement mémoire, eſprit, cerveau ;
Et pour leur ſouhaiter tous les travers enſemble,
Qu'au Théâtre Français, ce Théâtre reſſemble.

Pour détourner l'effet de cette funeſte prédiction, Thalie s'adreſſe au Public & lui chante :

AIR : *Ton himeur eſt Cateraine.*

Cet Opéra, pour vous plaire,
Et mériter votre appui,
Sort de la route ordinaire
Dans la piéce d'aujourd'hui.
Cette piéce ſinguliere

De ſon ardeur eſt le fruit ;
Que l'indulgence tolère
Ce que le zèle a produit.

LA RÉPÉTITION *interrompue.*

Madame Argante ouvre la ſcène avec M. Chevrotin, Muſicien, & M. Gambillard, Maître de Ballets, qu'elle invite à faire briller leurs talens pour la noce de ſa fille, qu'elle marie le ſoir même à Dorante, fils de M. Oronte. Lucile, qui eſt amoureuſe d'un Cavalier qu'elle n'a vû qu'une ſeule fois, n'oſant déclarer ſa paſſion, ſe contente de témoigner une grande répugnance pour le mariage.

Mademoiſelle Lombard ! (dit en cet endroit le Répétiteur à l'Actrice qui fait l'amoureuſe,) l'air dont vous vous exprimez ne montre pas aſſez d'oppoſition au mariage. Il eſt bien difficile, répond l'Actrice, de marquer ce que l'on ne ſent pas.

Le Répétiteur apoſtrophe auſſi Mademoiſelle Catin, qui joue le rôle de Liſette, jeune ſœur de Lucile, & la reprend de ce qu'elle ne met pas aſſez de ſimplicité dans ce perſonnage. Auſſi, replique-t-elle, pourquoi me donne-t-on toujours des rôles de petite fille ?

cela ne me convient plus. On continue la répétition, Crispin, Valet de Dorante, arrive; l'Acteur qui est chargé de ce rôle feint d'hésiter, & s'emporte contre la Souffleuse qui éleve trop la voix. Enfin Dorante paraît. Il est dans le même cas que Lucile, Amant d'une Belle inconnue. Crispin lui représente inutilement qu'il doit se rendre aux volontés de son pere. C'est dans cet endroit qu'Oronte doit venir. Le sieur Desjardins, choisi pour ce rôle, manque d'abord son entrée. Il paraît, au bout de quelque tems, ivre, tout débraillé, le nez barbouillé de tabac, ayant un bas d'une couleur, & l'autre d'une autre, il joue tout de travers; le Répétiteur, lassé de le reprendre, croit en imposer, en disant que l'Auteur sera fâché. Desjardins répond qu'il s'embarrasse fort peu de l'Auteur. Le sieur Lombard, qui représente ce dernier, s'éleve du milieu des Spectateurs, où il est censé vouloir garder l'*incognitò*, & s'avance sur le Théatre, pour avoir raison de cette insolence. On l'arrête, Desjardins déchire son rôle, & le jette au visage de l'Auteur. Ils prennent querelle, on les sépare encore; & enfin, après plusieurs lazzis, le prétendu Auteur dit qu'il va

achever le Rôle d'Oronte, & continue sa scène avec Madame Argante, qui l'emmene chez le Notaire pour terminer.

La scène suivante est entre Dorante & Lucile. Ces deux personnes, qui s'aiment sans le sçavoir, se reconnaissent & se jurent une tendresse éternelle. On suppose que la Demoiselle Lombard & le sieur Drouin qui jouent ces rôles, ont l'un pour l'autre une aversion naturelle. Cette antipathie éclate ici fort mal-à-propos ; ils critiquent mutuellement leur jeu & leur ton, & la querelle finit par un soufflet que l'Actrice donne à Dorante.

DORANTE, *portant son mouchoir à son nez, comme s'il saignait.*

Un soufflet ! Vous mériteriez. . . .

LUCILE.

Jour de Dieu, ne m'approchez pas.

L'AUTEUR.

Comment, comment, qu'est-ce qu'il y a ?

DORANTE *remettant son rôle à l'Auteur.*

Tenez, Monsieur l'Auteur, voilà mon rôle, cherchez un Acteur qui joue avec cette impertinente.

LUCILE *faisant de même.*

Voici le mien, cherchez une Actrice qui joue avec ce faquin. Oh! le laid!

DORANTE.

Oh! la laide!

LUCILE.

L'exécrable!

DORANTE.

L'abominable!

TOUS DEUX *en se faisant des grimaces & s'en allant par des côtés opposés.*

Hou, hou.

L'AUTEUR *déchirant ses roles.*

Que le Diable emporte la Foire, le Théatre, les Acteurs, la Souffleuse;

que l'on fasse de ma Piéce tout ce que l'on voudra, je ne m'en mêle plus.

Le Répétiteur, ne désespérant pas de pouvoir reconcilier l'Auteur avec les Acteurs, dit qu'il faut toujours répéter le Ballet. M. Chevrotin, Musicien, & M. Gambillard, Maître de Danse, s'avancent, & terminent la Piéce par une dispute très-vive.

GAMBILLARD, *au Répétiteur.*

Laissez moi, je veux faire un double entrechat sur la poitrine à ce maudit Musicien.

CHEVROTIN.

Viens, viens, mon petit Maître à danser, je vais te faire faire la gargouillade.

LE RÉPÉTITEUR.

Eh ! Messieurs.

Gambillard & Chevrotin se battent, & s'arrachent leurs perruques.

GAMBILLARD, *en s'enfuïant.*

Mon épée, mon épée.

CHEVROTIN, *fuïant d'un autre côté.*

Je le reverrai, je le reverrai.

Gambillard & Chevrotin rentrent, & prennent dans l'Orcheſtre chacun une baſſe, dont ils s'affublent réciproquement. Le Répétiteur fait ſes excuſes aux Spectateurs ſur cet événement, qui les empêche de donner la Piéce nouvelle, les invitant à revenir le lendemain.

Celle-ci qui fut trouvée très-plaiſante à la repréſentation, eſt de Panard, en ſociété avec M. Favart, & eut beaucoup de ſuccès.

LE MAGASIN DES MODERNES;

Opéra Comique, en un acte, en proſe; mêlé de vers & de Vaudevilles.

3 Février 1736.

Mercure ouvre la ſcène avec la Bagatelle, à qui il apprend que depuis qu'il eſt exilé des Cieux, il a imaginé, pour ſe tirer d'affaire, de ſe mettre à la tête du magaſin des Modernes, & ſe faire Directeur Général des lieux communs. Ceux dont il a l'inſpection ne regardent

que l'esprit, & ce sont là les Troupes auxiliaires des Auteurs modernes.

LA BAGATELLE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Ce poste vous est convenable,
Votre droit est incontestable
Sur le magasin des Auteurs.

MERCURE.

Pourquoi ?

LA BAGATELLE.

Les preuves en sont claires :
Le Dieu qui préside aux Voleurs
Doit présider aux Plagiaires.

MERCURE.

Voici ce que j'ai fait pour la commodité des Auteurs du premier Théatre.

AIR : *L'honneur dans un jeune tendron.*

J'ai fait dépecer par lambeaux
Les deux tragiques les plus beaux
Que l'on ait connus sur la scène :
Ce sont leurs sublimes travaux
Qui, de l'aveu de Melpomene,
Forment tous les Auteurs nouveaux.

Ils se concertent l'un & l'autre pour

fournir des Ouvrages au Public, & recevoir les Chalans qui s'adresseront à eux; le premier est un Poëte qui s'annonce ainsi :

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon pere eut cinq enfans, qui, tous cinq, sont illustres;
Je suis l'aîné des cinq : mon âge est de cinq lustres.
Rimeur depuis cinq ans, connu depuis cinq mois,
Je viens depuis cinq jours pour la cinquiéme fois.

Il lui demande dix-neuf cens Vers pour faire une Tragédie, & lui apprend que l'Amour a eu les prémices de sa Muse.

LE POETE.

Vous devinez juste : j'ai eu trois Maîtresses en trois mois; & il y a trois ans que, pour la premiere fois, je fis trois couplets sur trois airs différens.

MERCURE.

Je vais gager que vous les avez faits à trois heures du matin; faites-nous part de cette merveille.

LE POETE.

Ecoutez.

AIR : *Du* Confiteor.

Vos yeux font naître mille feux,
Vos rigueurs causent mille allarmes.
Pour vous on forme mille vœux :
On admire en vous mille charmes
Qui fixent mille amans & plus.,

MERCURE.

Cela ne vaut pas mille écus.

Voilà ce qui s'appelle des Vers nombreux.

LE POETE.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

Cent & cent fois je vous ai dit

Mercure impatienté le congédie, & il est remplacé par la Nouveauté qui vient lui faire ses adieux. Mercure qui espere que, dans son absence, son magasin n'ira que mieux, lui souhaite bon voyage : mais, pour le contrarier, la Nouveauté le menace de rester, & d'étendre sur-tout sa vengeance sur les Petits-Maîtres subalternes.

LA NOUVEAUTÉ.

AIR : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

On les verra publiquement,
Pour canne, tenir une gaule ;

Se promener en ſiflotant
Et ſaluer avec l'épaule.

Ils tourneront à chaqüe inſtant,
Et leur main toujours inquiette
Tiendra tour-à-tour curedent,
Mouchoir, tabatiere & lorgnette.

AIR : *Lallumette.*

Triple doublure à leur habit
En rendra l'enflure très-vaſte,
Grande boucle, ſoulier petit,
Formeront un parfait contraſte.

En ſe boutonnant on aura
Grand ſoin qu'en bas il ſe rencontre
Du vuide, par où l'on verra
Flotter le cordon de la montre.

AIR : *Ne vous laiſſez jamais charmer.*

Pendant quatre heures un Frater
Tiendra leur tête en papillote,
Pour accommoder, du bel air,
Le vrai ſiége de la Calotte.

Je veux ſur le corps un ſurtout,
Sur leur jambe une demie-botte,
Pour arme un couteau dont le bout
Ne paſſe pas la redingote.

Pour aller, loin de leur maiſon,
Courtiſer des Nymphes gentilles :

C'est ainsi que ces papillons
Se déguiseront en chenilles.

Elle sort, & le Poëte revient très-content de ce qu'on lui a fourni au magasin de Mercure.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Vingt maximes par accolades,
Six quiproquo, douze tirades,
Sont dans cette poche en paquets :
Là, des recits, des confidences,
Trente songes, vingt-six portraits,
Avec dix-huit reconnaissances.

Il a la tête si meublée de toutes ces choses, qu'il peut composer à l'instant une scène in-promptu, contenant le Dialogue d'un Prince avec son Confident.

Je vais te révéler un important secret ;
Ecoute, cher Arcas, écoute, & sois discret...
En pouvez-vous douter ?... Tu connais Laonice ?...
Laonice, Seigneur... soit raison, soit caprice,
Je sens pour cet objet les feux les plus constans...
Et depuis quand, Seigneur ?... assez & trop longtems...
Seigneur, ignorez-vous, & faut-il vous l'apprendre,

Que

Que l'on eſt malheureux, quand on a le cœur
tendre ?
Oubliez-vous... Finis tes diſcours ſuperflus ;
Le ſort en eſt jetté, qu'on ne m'en parle plus...
Puis-je me taire & voir qu'on trahit votre
flamme ?...
Quoi ! malgré le beau feu qui regne dans mon
ame,
La Princeſſe pourrait brûler d'une autre ardeur?..
Seigneur, n'en doutez point... Ah ! comble de
douleur :
Armez-vous, Dieux vengeurs : Grands Dieux,
lancez la foudre.
Impitoyables Dieux ! Dieux, mettez-les en
poudre ;
J'en atteſte les Dieux ; les Dieux m'en ſont
témoins ;
Juſtes Dieux ! c'en eſt fait ; Dieux, quel prix de
mes ſoins !
Ciel, que viens-je de voir ? Ciel, que viens-je
d'entendre ?
Ciel, que m'apprenez-vous ? Ciel, que viens-je
d'apprendre ?
Courons... Où courez-vous ? arrêtez un mo-
ment. . . .
Où la Princeſſe eſt-elle?... En ſon appartement...
Elle vient ; je la vois ; c'eſt elle qui s'avance.
Arcas retire-toi.

(*Il jette ſon chapeau.*)

MERCURE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE POETE.

C'est le Confident qui s'en va.

Je tremble en sa présence.
Quel bonheur vous amene? En croirai-je mes yeux ?
Quoi, Madame, c'est vous! Vous, Madame, en ces lieux!
Je revois les attraits dont mon ame est ravie!
Pourrai-je m'en flatter ? O sort digne d'envie!
Unique & cher objet de mes vœux les plus doux,
Je puis donc à la fin mourir à vos genoux.
Que mon cœur est charmé! Que mon ame est contente!
Que mon bonheur est doux ! Que sa douceur m'enchante!
Elle n'écoute point.

MERCURE.

Vraiment, je le crois bien.

LE POETE.

Princesse, au nom des Dieux,
Au nom de cet amour qui vous est odieux,
Parlez, expliquez-vous; vous gardez le silence!
Malheureux que je suis! que faut-il que je pense?

Malgré cette rigueur, vous le dirai-je ? hélas !
L'amour & ses ardeurs ont pour moi des appas.
Et quoi qu'on puisse faire, & quoi qu'on puisse dire,
Je chérirai toujours l'amour & son empire.

(*Il prend son mouchoir, & en fait une espéce de poupée entre ses doigts.*)

MERCURE.

Qu'est-ce que cela ?

LE POETE.

C'est la Princesse qui va parler.

(*Il contrefait la Princesse.*)

Prince, quand on vous voit, on voit un grand vainqueur ;
Mais tout vainqueur est homme, & tout homme est trompeur,
Et bientôt si mon cœur payait votre tendresse,
Vous changeriez... Moi... Vous... Que votre crainte cesse...
Ah ! ne m'opposez plus un si cruel devoir,
Ou bien vous me verrez mourir de désespoir...
Non, ne vous flattez pas... il faudra que j'expire,
Plutôt que de souffrir un si cruel martyre.
J'expirerai, Madame, au sortir de ce lieu...
Prince, qu'allez-vous faire ?.. Adieu, Princesse, adieu.

Mercure applaudit le Poëte, il ſort, & un Muſicien le remplace ; il lui donne les 70 mots conſacrés pour remplir un Opéra dont il fait lui même & les paroles & la muſique. Le premier Acte commence par un monologue, dans lequel le Prince prie l'Amour de laiſſer ſon cœur en paix. Son Confident arrive, pour lui prouver qu'il doit ſe livrer à la tendreſſe, & qu'un grand cœur peut bien avoir une foibleſſe. Le Prince ſe rend ; arrivent des Eſclaves qui, après avoir langui vingt ans dans les fers, deviennent tout-à-coup ingambes & forment un Divertiſſement. Au ſecond Acte, la Fée jalouſe vient annoncer à Démogorgon qu'il a un Rival ; il invoque les Furies qui ſortent des Enfers, & font un tapage de tous les Diables. Au troiſieme Acte, la Princeſſe à qui on a fait une fauſſe confidence, vient ſe plaindre aux échos de la légéreté du Prince ; il arrive à la fin de ſon air, ils s'expliquent, la paix ſe fait par un Duo ; le dénouement tombe des nues, la Fête vient des Antipodes, les quatre parties du Monde qui ſont raſſemblées dans ſon anti-chambre entrent ſur deux colonnes, on chante & on danſe. Mercure eſt enchanté de ce projet, il embraſſe le Mu-

ſicien qui lui donne des preuves de ſon double talent, & la Piéce finit par le Vaudeville ſuivant.

Par ce geſte-là,
On met le hola;
C'eſt par ce geſte qu'on approuve;
C'eſt par celui-ci que l'on réprouve.
De faveur ce ſigne eſt certain;
L'on exprime ainſi le dedain;
L'amitié ſerre ainſi la main,
Et l'amour la baiſe à Catin:
Turelure lure,
Flon, flon, flon,
Chacun à ſon ton,
ſon allure.

On voit bien des gens
Rire entre leurs dents;
D'autres, dans leur joyeux délire,
Semblent pleurer à force de rire;
Voici le rire d'un Faquin,
Le rire ironique & malin,
Le ris ſous cap & clandeſtin,
Le rire du Niais ou Flandrin:
Ture lure, &c.

Le malheur, aux Cieux
Fait lever les yeux;
Pour vanter un objet qui touche

On met les cinq doigts deſſus la bouche
On fait ceci dans l'embarras ;
La crainte fait doubler le pas,
La pitié nous fait faire, hélas !
L'ennui fait étendre les bras :
Ture lure, &c.

L'art de la ſanté
Fut bien inventé
Par nombre de gens qui nous bernent ;
Et voilà comment ils s'y gouvernent :
Le Médecin fait en tâtant,
Le Chirurgien en piquant,
L'Apothicaire en ſe baiſſant,
Tous trois font faire au patient :
Aye, aye, aye,
Ture lure, &c.

Hymen, que de fois
On fraude tes droits !
Tous les jours, dans chaque aventure,
L'un eſt Jupiter, l'autre Mercure :
Voici le geſte de l'amant :
Tel eſt celui du confident :
L'époux fait cela prudemment :
Sa femme lui fait ce préſent :
Ture lure, &c.

L'autre jour, Fanchon
Dit à Tircis, non ;

Mais en le diſant d'un air tendre,
Le non, mieux que oui, ſe fait entendre.
Un bon cœur dit en promettant,
Repoſez-vous ſur moi :
Le faux ainſi dit faiblement,
Je ſerais flatté de vous obliger :
Le Précepteur dit en grondant,
Toujours le nez en l'air !
L'écolier répond en ſautant :
Turelure, &c.

Avec ce doit-ci
On menace ainſi :
Par ceci la paix ſe demande :
Le ſecret ainſi ſe recommande :
Entre amis on s'appelle ainſi,
Hem ! hem !
Du Maître au Valet c'eſt ceci,
Holà, quelqu'un :
La Marchande a le ton poli,
Faites-nous l'honneur d'entrer chez nous, Meſſieurs; ne vous faut-il rien du nôtre ?
D'autres, les ſoirs, font celui-ci,
Chit, chit.
Turelure, &c.

Un talent ſuffit
Pour mettre en crédit :
Quiconque ſçait s'y rendre habile,
Eſt ſûr de briller en ville :
L'un s'enrichit avec l'archet,
Avec le pinceau l'autre fait
Un viſage qui n'eſt pas le vôtre :
L'autre fait à coups de fleuret :
Une, deux :
Mais voici le meilleur ſecret : (1)
Turelure, &c.

Dans ces lieux charmans
Grands nombres d'amans
Viennent débiter la fleurette :
Mais différemment l'amour s'y traite.
Le Commis dit à ſa Louiſon,
Baiſe-moi, mon cœur ;
Elle lui répond ſur le même ton,
Non :
Le Plumet dit à ſa Fanchon,
Allons, ne fais pas la farouche ;
Le Grenadier en faction :

(1) L'Acteur fait un entrechat.

Caporal, l'heure ſonne, il faut me relever.

Turelure, &c.

Paris dans ſon ſein
Renferme un eſſain
D'habitans dont le goût diffère :
Leur façon ne ſe reſſemble guere :
A la Ville on dit poliment,

Monſieur, vous pouvez diſpoſer de votre ſerviteur, il vous eſt entierement dévoué :

A la Halle, on dit franchement,

Dame, je faiſons de bon cœur tout cé que je faiſons :

Au Palais-Royal, en cauſant,

Un dîner ſecret nous attend; la Mimi eſt de la partie :

A la Douane, on dit bruſquement :

Vous reviendrez demain, midi ſonne.

Turelure, &c.

Le Chantre Allemand
Mugit en chantant :
De l'Eſpagnol la voix dolente
Sur le même ton toujours lamente :

Je languis :

L'Italien fredonne ainsi,

Semprè mío cuóre infiammàto d'ardore per voi :

L'Anglais, en sifflant, fait ceci,

Yon are, Miss, the life of my soul :

Le goût du Français le voici :

Charmant Amour, vous êtes adorable :

Celui du Suisse est celui-ci :

Mamzel Fanchon, toi l'y être pien joulie fille ;

Turelure, &c.

Que le petit cours
Offre de beaux jours !
Chacun y conduit sa Climene,
D'un air différent on s'y promene :
C'est ainsi que le Robin va,

Il fait bien du vent pour ma frisure :

L'Officier va comme cela, (1)
L'Abbé marche dans ce goût-là,

Le Soleil est bien chaud aujourd'hui :

Le pas du Traitant, le voilà :

---

(1) L'Acteur marche à grands pas.

Ouf, je viendrai à bout de cette entreprise qui me vaudra au moins mille pour cent de bénéfice.

Turelure, &c.

Quand un acte est bon,
Tout dans ce canton
Fait voir des transports d'alégresse:
Quand il est mauvais quelle tristesse!
L'on entend dire au Spectateur:

Que c'est mauvais! c'est détestable:

C'est ainsi qu'est l'Entrepreneur,

Me voilà bien avancé avec ma dépense!

Voici le geste de l'Auteur,

Peut-on jouer si détestablement? Ces malheureux feront tomber ma Piéce.

Et voici celui de l'Acteur:

Ma foi, Monsieur l'Auteur, vous m'avez donné là un Rôle qui ne vaut pas le Diable; je ne puis le rendre bon, jouez le vous-même, si vous n'êtes pas content:

Turelure, &c.

Les détails de cette Piéce épisodique sont si agréablement remplis, que nous

n'avons pu nous refuser d'en employer une grande partie dans cet Extrait. Ces mêmes détails l'ont toujours soutenue avec le plus grand succès ; & c'est une de celles qui a été reprise le plus souvent, & revue avec le plus de plaisir. Le Vaudeville qui est de Panard, ainsi que le reste de l'Ouvrage, passera à la postérité.

L'HISTOIRE DE L'OPÉRA COMIQUE;

Spectacle composé de différentes Pièces.

27 Juin 1736.

ARLEQUIN, CHIRURGIEN DE BARBARIE.

Deux hommes amenent Scaramouche, Officier Français, blessé à la bataille de Parme d'un coup de fusil, dont la bale lui est demeurée dans le corps. Dans quel endroit, demande Arlequin, qui est le Chirurgien ? Dans le bras droit, répond Scaramouche. Arlequin, sans hésiter, lui coupe habilement le bras droit, pour extirper, dit-il, la cause

du mal. Scaramouche ſe plaint que la bale eſt paſſée dans le bras gauche. Arlequin ne balance pas, & fait une nouvelle amputation ; il lui coupe ſucceſſivement les deux cuiſſes où la bale était réfugiée. Lorſque Scaramouche eſt ainſi mutilé, on l'emporte, la parade finit, & des Crieurs paraiſſent, qui invitent les paſſans à entrer dans le Jeu.

LE MENSONGE VÉRITABLE;

Farce.

Le Docteur Balouard a promis ſa fille Iſabelle au Seigneur Polichinelle, riche Négociant de Marſeille ; mais il retire ſa parole, parce qu'il a appris que ſon gendre futur a perdu tout ſon bien par un naufrage. Polichinelle au déſeſpoir, va trouver Mézétin, & lui promet la moitié de la dot d'Iſabelle, s'il peut réuſſir à la lui faire obtenir en mariage. Mézétin fait traveſtir Pierrot en Courier, & lui ordonne d'aller dire au Docteur que les vaiſſeaux de Polichinelle ſont arrivés à bon port, & qu'ils ſont chargés, juſqu'à fond de cale, de diamans & de poudre d'or. Cette fourberie

fait effet. Le Docteur renoue avec Polichinelle ; heureusement ce mensonge se trouve véritable. Le Capitaine du vaisseau arrive, & confirme le récit de Pierrot. Dans le tems qu'on est occupé à célébrer les noces de Polichinelle, un Huissier vient signifier aux Acteurs Forains l'Arrêt, qui ne leur permet de jouer qu'en monologues. Les Forains, pour s'y conformer, continuent par Pierrot, Valet de Magicien.

PIERROT,

Valet de Magicien;

Piéce en monologues.

Pierrot, Valet d'un Magicien, profitant de l'absence de son Maître qui est allé au sabbat, ouvre un Grimoire, & appelle les Diables. Il leur ordonne de lui amener son ami Arlequin, & ensuite de dresser une table bien garnie. Tandis que Pierrot & son camarade ne songent qu'à faire bonne chere, un Huissier paraît, & signifie aux Acteurs Forains un Arrêt qui les réduit aux scè-

nes muettes. Pour s'y conformer, les Forains jouent Arlequin Orphée.

ARLEQUIN ORPHÉE;

Piéce à la muette.

Arlequin descendu aux Enfers, demande sa femme à Pluton, qui la lui accorde sous la condition que tout le monde sçait. Arlequin y manque : la perte de sa femme, par sa propre imprudence, le jette dans un affreux désespoir ; les femmes de Thrace s'assemblent autour de lui pour le consoler, il les rebute, sa brutalité les offense, elles se jettent sur ce malheureux & le mettent en piéces.

ARIADNE ET THÉSÉE;

Piéce en un acte, par écriteaux.

Ariadne fait confidence à Egine, que, touchée du malheur de Thésée, qui doit, suivant l'usage prescrit par Minos, être livré au Minotaure, elle veut tout tenter pour sauver les jours de

ce Prince qu'elle aime. Théſée & Théramene, ſon Confident, paraiſſent enſuite : ce dernier témoigne une extrême frayeur. Pendant que ſon Maître cherche à le raſſurer, Egine apporte de la part de la Princeſſe un peloton de fil, qui peut ſervir à lui faire retrouver ſon chemin & l'iſſue du labyrinthe, après qu'il aura tué le Monſtre. Théſée part pour cette expédition; Egine & Théramene reſtent ſur la ſcène, & ſe communiquent leurs craintes mutuelles. Ariadne vient les tranquilliſer un peu; dans le moment Théſée paraît avec la dépouille du Monſtre. Il propoſe à Ariadne de ſe laiſſer enlever, pour éviter le reſſentiment du Roi ſon pere.

ARIADNE *à Egine.*

AIR : *N'y a pas d'mal à çà.*

Pour fuir la colere
Du Roi mon papa,
Il faut donc ma chere,
En paſſer par-là?

EGINE.

N'y a pas d'mal à çà. *bis.*

LES ENNEMIS RÉCONCILIÉS.

Opéra Comique , en un acte.

Pour obéir aux ordres de Jupiter, la Concorde deſcend ſur la terre, & entreprend de faire le bonheur des Humains. Dans ce deſſein, elle veut réconcilier le Commerce avec la Bonne Foi, la Rime avec la Raiſon , l'Opéra avec le Bon Sens, le Sçavoir avec la Finance, la Renommée avec la Vérité, les Comédiens & la Foire avec le Public, les Enfans d'Apollon avec le Quart-d'heure de Rabelais.

La Concorde marie d'abord le Commerce, habillé en Hollandais, avec la Bonne Foi, qui eſt vêtue en Suiſſeſſe, & leur dit :

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Allez ſur la terre & ſur l'onde,
Parcourez tous les lieux du monde,
Sur-tout, viſitez les Manceaux.

LE COMMERCE.

Oui, ſi la belle a quelqu'envie
De voir des viſages nouveaux,
Nous irons juſqu'en Normandie.

Nous passons la scène de la Rime & de la Raison ; celle de l'Opéra avec le Bon Sens, du Quart d'heure de Rabelais, que l'Auteur travestit en Garçon de cabaret. Ce dernier tient une carte à la main, & est poursuivi par un Peintre & un Musicien qui veulent le tuer. La scène du Sçavoir, qui paraît ajusté en Pédant, mérite d'être remarquée.

LE SÇAVOIR.

AIR : *L'autre nuit j'apperçus en songe.*

Déesse, sur votre assistance,
Je fonde aujourd'hui mon espoir ;
Et je viens, par votre pouvoir
Me remettre avec la Finance.

LA CONCORDE.

Qui donc êtes-vous?

LE SÇAVOIR.

Le Sçavoir.

LA CONCORDE.

Je le vois à votre habit noir.

La Concorde voulant lui rendre service & le raccommoder avec la Fortune, appelle l'Industrie, & celle-ci fait venir ses deux freres.

LA CONCORDE.

Les plaiſantes figures !

L'INDUSTRIE.

Vous paraiſſez ſurpriſe ? Apprenez que ces jumeaux ſont mouvoir preſque tous les reſſorts de l'Univers.

AIR : *Reveillez-vous, belle endormie.*

Ils procurent à plus d'un homme
De quoi mettre dans l'eſtomac :

LA CONCORDE.

Quels noms portent-ils ?

L'INDUSTRIE.

On les nomme,
Celui-ci Mic, celui-là Mac.

LE SÇAVOIR.

Meſſieurs Mic, Mac, je ſuis le plus humble des vôtres.

MIC.

Nous ferons de vous, quand vous voudrez, un habile homme.

MAC.

Un Docteur *in utroque.*

M I C.

Nous avons, dans notre magasin, des Almanachs de 159.

M A C.

Du papier timbré de 1603.

M I C.

De l'encre jaune.

M A C.

Du parchemin enfumé.

M I C.

Nous vous montrerons, en deux ou trois leçons, l'Art de faire de doubles Regiſtres.

M A C.

Des chiffres équivoques.

M I C.

Des omiſſions de recette.

M A C.

De doubles emplois.

M I C.

De faux titres.

MAC.

De fauſſes dates.

MIC.

De faux certificats.

MAC.

De fauſſes généalogies.

Enfin, nous vous apprendrons ce que c'eſt que lazzi, trantran, manége, allure, rubrique, ſouterrein, tracaſſerie, pot-de-vin, paraguante, eſtafe, tour-de bâton.

Le Sçavoir refuſe héroïquement de ſuivre un pareil chemin pour parvenir à la Fortune, & ajoute :

Quelque beſoin qui m'importune,
Je tiens d'un ſage très-expert,
Qu'il vaut mieux perdre la Fortune,
Que d'être au rang de ceux que la Fortune perd.

La Concorde indignée ordonne aux deux freres Mic & Mac de ſe retirer, & leur défend de ſe montrer davantage dans Paris.

MAC, *en s'en allant avec Mic.*

Consolons-nous, nous resterons aux barrieres.

LA CONCORDE *au Sçavoir.*

AIR : *Quand le péril est agréable.*

Le chagrin qui vous inquiéte
Fuira loin de vous, sans retour,
Avec la fortune en ce jour,
Votre paix sera faite.

Suit une scène d'une jeune fille, conduite par l'Innocence, qui lui défend d'écouter les discours des Amans; & une Fête qu'on a préparée pour la Concorde, à la fin de laquelle est le Vaudeville suivant :

Paris va revoir dans ses murs,
Les plaisirs, mes enfans aimables;
La bonne-foi les rendra purs,
Le repos les rendra durables.
Et bon, bon, bon, vous aurez encor
Des momens agréables;
Et bon, bon, bon, vous aurez encor
Les beaux jours de l'âge d'or.

Les amans, par leur vive ardeur,
Seront dignes de récompense;

Ils auront, malgré leur bonheur,
Du ſecret & de la conſtance.
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
Des Amadis en France;
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
Des Amans de l'âge d'or.

Jamais l'intérêt ne fera
Préférer Laïs à Lucréce;
Chez les Belles l'on comptera
Les vertus plutôt que l'eſpéce.
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
De la délicateſſe:
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
Le bon tems de l'âge d'or.

Dans ſes beaux ans, l'homme fuira
Des plaiſirs l'amorce piquante:
Sans toux, ni rhume, on paſſera
Le tems de vingt cinq à cinquante.
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
Des corps droits à ſoixante:
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
La ſanté de l'âge d'or.

Le Sage eſt l'Auteur de l'idée de cette Piéce, & de celles qui forment les trois premiers Actes; Panard eſt celui du quatrieme. Elles ſervent toutes à remettre ſous les yeux du Public les diffé-

rens changemens, que le Spectacle de la Foire a éprouvés depuis son établissement.

LE PALAIS DE L'ILLUSION.

Opéra Comique, en un acte, avec un Divertissement & un Vaudeville.

19 Juillet 1736.

Cette Piéce est en scènes épisodiques. Différentes personnes se trouvent transportées dans le Palais de l'Illusion, par les Génies folâtres, Suivans de cette Divinité. La premiere est Madame Grondart, qui s'est imaginé que son mari s'est noyé: cette idée est d'autant plus flatteuse pour elle, qu'elle espére épouser un jeune homme dont elle est éprise. L'Illusion, voulant se divertir aux dépens de cette folle, feint la voix de son mari. Madame Grondart fuit dans le moment, & fait place à un Gascon, faux brave, qui se bat contre l'Univers, & au fond est extrêmement poltron. Le troisieme personnage est une Vieille,

Vieille, qui ſe croit rajeunie à l'âge de quinze ans. Dans la ſcène ſuivante, les Auteurs ont fait uſage du Conte de l'Anneau d'Hans Carvel, qu'ils ont mis en action de cette maniere. Sotinot ſe perſuade que ſa femme lui préfére un jeune Mouſquetaire. L'Illuſion, qui veut le guérir de cette fantaiſie, prend la forme d'un lutin, &, s'annonçant comme le Démon des Jaloux, donne à celui ci un bracelet, en lui diſant : Prends ce bracelet ; tant que tu l'auras, ta femme ne pourra te faire d'infidélité.

SOTINOT.

Monſeigneur, que de bontés !

L'ILLUSION.

AIR : *Branle de Mets.*

De ce qui fait ta colere,
Il ſçaura te préſerver :
Mais il faut le conſerver,
Pour qu'il te ſoit ſalutaire :
Car ſi quelqu'un s'en ſervait,
L'effet en ſerait contraire :
Car, ſi quelqu'un s'en ſervait
Sa vertu s'éclipſerait.

SOTINOT.

Monseigneur Satan, je vous rends mille graces.

La derniere scène est celle d'une jeune fille, qui croit être garçon depuis qu'elle a endossé l'habit d'homme; & la Piéce finit par le Divertissement que forment les Génies de la Cour de l'Illusion.

Couplet du Vaudeville.

A vos filles, trop sombres meres,
Si vous parlez de monasteres,
On baillera,
On s'endormira;
Mais si vous changez de langage,
On s'éveillera,
On sourira.
Nature produira cela.

Cette Piéce, dans laquelle il y a des scènes plaisantes & beaucoup de variété, est de Laffichard & Valois d'Orville; elle eut alors quelque succès.

LE VAUDEVILLE;

Opéra Comique, en un acte, avec un Divertissement, 3 Février 1737.

Momus ouvre la scène avec sa fille la Foire ; cette derniere paraît triste, & Momus n'a pas beaucoup de peine à lui faire avouer que l'amour qu'elle a conçu pour le Vaudeville, dont elle est méprisée, est la source de son chagrin. Console-toi, lui dit-il, Bacchus & la Joie, pere & mere de ton Amant, viennent ici solliciter Apollon de recevoir leur fils au Parnasse ; je profiterai de l'occasion pour conclure ton mariage, & je compte que je ne serai pas refusé. Momus sort ; la Foire, après un court monologue, quitte la scène, & fait place à Bacchus & à la Joie. Tandis qu'ils songent où peut être leur cher enfant, il paraît inopinément : hé, bon jour, mon cher fils, s'écrie la Joie : on a bien de la peine à vous trouver, Monsieur le Voyageur, ajoute Bacchus. Le Vaudeville répond à chaque question par un refrain de chanson ; cette

façon impolie de répondre déplaît au pere & à la mere.

LE VAUDEVILLE.

De quoi vous fâchez-vous ? Ne m'avez-vous pas ordonné de vous dire ce que j'ai fait. Eh bien, ce que vous venez d'entendre sont des refrains, qui sont sortis de mon attelier de la rue de la Truanderie.

Parbleu, répond le bon Bacchus, j'en ai été la dupe. Momus arrive, & propose de marier le Vaudeville avec la Foire. Bacchus & la Joie y consentent avec plaisir.

LE VAUDEVILLE.

Point d'engagement, n'en parlons plus.

AIR : *Réveillez-vous.*

Il est certains frais qu'il faut faire ;
Ces frais-là demandent du bien ;
Elle en a peu, je n'en ai guère ;
Guère & peu sont cousins de rien.

Après la retraite de la famille de Bacchus, la Foire vient sçavoir quel succès elle peut attendre.

MOMUS.

AIR : *Rien n'est si bon.*

J'ai le consentement du pere :
J'ai les suffrages de la mere :
Tous deux approuvent ce lien,
Voilà le bien ;
Mais votre amant toujours résiste,
Et quoi qu'on lui dise, il persiste
A craindre le nœud conjugal ;
Voilà le mal.

Ah, le perfide, s'écrie la Foire ! il faut y renoncer, répond Momus. Comme la chose n'est pas aisée, Momus, touché des pleurs de sa fille, après avoir rêvé quelque tems, trouve cet expédient. Bacchus & la Joie, dit-il, vont se rendre au Tribunal d'Apollon pour soutenir les droits de leur fils ; il faut que tu te travestisse, & que tu vienne plaider la Cause de ton Amant : tu la gagneras, & peut-être que la reconnaissance vaincra sa légéreté.

Le Théatre change : Apollon paraît accompagné de Melpomene, de l'Elégie, de l'Eglogue, & de deux Auteurs. On annonce Bacchus & la Joie, qui supplient le Dieu du Parnasse d'accorder les honneurs du Parnasse au Vau-

deville. Cette proposition révolte les Suivans d'Apollon.

La Foire, déguisée sous une robe d'Avocat, paraît fort à propos, & demande la permission de plaider la cause du Vaudeville. Après un exorde très-pathétique, la Foire s'efforce de prouver qu'on ne peut, sans injustice, refuser à sa Partie une place sur le Parnasse Français.

LA FOIRE.

AIR : *Jeanneton, l'amour lui-même.*

Dans la Gréce & l'Italie,
Tout autre poëme est né,
Par ma charmante patrie
Celui-ci nous fut donné ;
C'est à la France
Que ce pauvre infortuné
Doit sa naissance.

Le prétendu Avocat rapporte ensuite une foule de raisonnemens pour confondre ceux de ses Adversaires, & soutient que le Vaudeville s'est toujours appliqué à corriger les mœurs, & que la crainte de ses traits satyriques a contenu une infinité de personnes dans leur devoir. C'est vous, ajoute-t-il, Messieurs les Faiseurs d'Odes, qu'on

peut accuser d'entretenir le vice par les louanges outrées que vous prodiguez.

BACCHUS.

Optimè.

LA JOIE.

C'est le langage du cœur.

La Foire poursuit sa harangue, dont chaque période est interrompue par les exclamations de Bacchus ou de la Joie, & fait voir que le Vaudeville est l'agrément des conversations, qu'il est reçu, chéri & aimé dans tous les Etats, à la Cour, à la Ville & au Village; tant de preuves embarrassent les Juges. Mon cher fils, s'écrie Bacchus; mon pauvre enfant, ajoute la Joie, en versant un torrent de larmes; la Foire, s'appercevant de l'émotion de l'Assemblée, finit par ce moyen qu'elle a réservé pour le dernier, comme décisif.

LA FOIRE.

De tous les plaisirs de la société, il n'en est point de plus amusant que celui de la table.

BACCHUS.

Cela est vrai.

LA FOIRE.

Je ſoutiens que ce Héros en fait le principal ornement; en effet, .

Que ferait-on dans un repas,
Si la chanſon n'en était pas?
Malgré la quantité des mets appétiſſans,
Qu'avec un ordre exquis ſur la table on entaſſe,
Bientôt le ſombre ennui vient aſſoupir les ſens.
Dans une langueur inſipide,
Sur l'aſſiette baiſſant les yeux,
Tous les gens du feſtin gardent le ſérieux;
Les hommes ſont peſans, le beau ſexe timide:
Point de gaïeté: cela dure juſqu'au deſſert;
Mais auſſi-tôt que l'on le ſert,
Le joyeux vaudeville arrive.
Quel changement! ſa voix récréative,
De tous les conviés excite les tranſports,
Rend la prude moins fiére, & l'Agnès moins craintive.
La liberté renaît, on s'épanche au-dehors:
Plus de contrainte; c'eſt alors
Que l'hôte plus aimable, & l'hôteſſe plus vive
Font couler à longs traits les liquides tréſors
Que la Seine, pour nous, conduit ſur cette rive;
C'eſt alors qu'un joyeux convive,
Saiſiſſant un flacon ſcellé,
Qui, de Rheims & d'Aï tient la liqueur captive,
Fait ſauter juſqu'à la ſolive

Le liége déficelé.
Tout le cercle attentif porte un regatd avide
Sur cet objet qui les ravit;
Chacun préſente un verre;
Le nectar pétillant auſſi-tôt le remplit;
On boit, on goûte, on applaudit,
On redouble, & par l'aſſemblée
La mouſſe champenoiſe à plein verre eſt ſablée.
De là naiſſent les ris, les tranſports éclatans;
La ſéve & la vapeur juſqu'aux cerveaux montans
Font naître des débats, des querelles polies
Qui réveillent l'eſprit de tous les aſſiſtans.
On attaque, on répond; les traits & les ſaillies,
L'un à l'autre enchaînés, partent à tous inſtans,
On voit paraître alors ces ſornettes jolies,
Ces contes amuſans, ces riens dits à propos,
Badinage impromtu, fleurettes, petits mots;
Enfin tout ce recueil d'agréables folies
Qui, du tems fugitif, ſemblent fixer le cours,
Prolongent les repas, & les font trouver courts.

LA JOIE.

Le tableau eſt d'après nature.

BACCHUS.

Je croyais tout-à-l'heure avaler du vin de Champagne.

Apollon ſe leve à ces mots & va

aux opinions. Que voulez vous que je fasse, dit-il aux Muses? Le Public est pour lui, résisterai-je à tout un peuple? Avocat, ajoute-t-il, en s'adressant à la Foire, concluez.

LA FOIRE.

Je conclus à ce que le Vaudeville soit mis en possession de tous les droits honorifiques du sacré Valon.

AIR : *Soit fait ainsi qu'il est requis.*

Qu'il éprouve votre clémence ;
Grand Apollon, prononcez la sentence ;
Qu'il soit bientôt au rang de vos amis ;
Qu'au Parnasse Français admis,
Il ait droit d'y prendre séance.

APOLLON.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

Les Muses sortent désespérées, & Apollon les suit pour tâcher de les appaiser. Bacchus, la Joie & le Vaudeville au comble de leur félicité, ne sont plus occupés que de la maniere dont ils peuvent reconnaître l'obligation qu'ils ont à leur généreux défenseur.

LE VAUDEVILLE *à la Foire.*

AIR : *Du banquet des sept Sages.*

Si j'avais en ma puiſſance
De quoi m'acquitter,
Ma vive reconnaiſſance
Sçaurait vous le préſenter;
Mais comment vous ſatisfaire?
Des lampons, des lanturlu,
Des zon, zon, & des lanlaires,
Forment tout mon revenu.

LA FOIRE.

Il y a dans le monde certaine perſonne avec qui vous avez quelque engagement.

LE VAUDEVILLE.

Qu'entends-je?

LA FOIRE.

Cette perſonne me touche de près, & je m'y intéreſſe au point que vous ne pouvez payer ce que j'ai fait pour vous, qu'en lui donnant votre foi.

LE VAUDEVILLE.

Ciel! qu'oſez-vous exiger?

LA FOIRE *mettant son mouchoir sur ses yeux.*

Perfide ! je ne puis y tenir.

AIR : *Trois enfans gueux.*

Devais-je, hélas ! m'attendre à ce refus ?
Apprens, ingrat, à qui tu dois ta gloire :
Tu vois en moi la fille de Momus,
Sous cet habit reconnaissez la Foire.

C'est avec peine que l'inconstant Vaudeville consent à souscrire aux vœux de sa tendre Maîtresse, de son pere & de sa mere ; mais enfin il se rend. N'attendons pas à demain pour conclure ce mariage, dit Bacchus : oui, ajoute la Joie ; &, pour le rendre plus authentique, prions le Public de l'honorer de sa présence. Momus qui a sçu le Jugement d'Apollon & prévu les suites, n'a pas manqué aussi de songer au divertissement de ces joyeuses noces, qui sont célébrées par ses Sujets.

Cette Piéce est de Panard : elle fut suivie de la Piéce sans titre & de Mariane, toutes deux en un Acte & du même Auteur. Aucunes n'ont été imprimées, quoique celle dont nous venons de donner l'extrait, en méritât la

peine. Le même Auteur en donna encore une autre sous le même titre en 1743, mais dont le sujet est tout-à-fait différent.

RIEN;

Opéra Comique, en un acte, avec un Divertissement, 1 *Mars* 1737.

Astorgan, Magicien, a enlevé Ismenie, jeune Bergere, Amante du Berger Coridon, & la tient renfermée dans son Château pour la soumettre à ses volontés. Ismenie, avant d'obéir, prie le Magicien de la laisser seule un moment, pour réfléchir sur le parti qu'on lui propose. Astorgan y consent & se retire. La Bergere n'a pas le loisir de rêver, Coridon paraît à ses yeux sans qu'on sçache par quel moyen il est arrivé; ces deux Amans, charmés de se revoir, se jurent une fidélité à toute épreuve. Astorgan, surprenant Coridon aux pieds d'Ismenie, enléve cette derniere : le Berger au désespoir, veut se lancer au fond d'un précipice, mais il est arrêté par la Fée bienfaisante, qui

lui enseigne les moyens de recouvrer sa Bergere, & de détruire en même tems les charmes d'Astorgan. Pour cet effet, il faut se défendre des attraits séducteurs de l'Inconstance : ce n'est pas tout, ajoute la Fée; à l'approche de la demeure du Magicien, tu verras un Géant horrible qui te proposera une fatale énigme. Si tu la devines, tes souhaits seront remplis; si, au contraire, tu manques à l'expliquer, tu tomberas dans les fers du Géant. Tu n'es pas le premier, continue-t elle, qui ait tenté l'aventure; & cette Tour que tu vois est pleine d'aimables prisonniers & prisonnieres, qui ont eu le malheur d'être la victime de la cruauté d'Astorgan. L'amour de Coridon lui fait mépriser le danger, & il cherche avec joie la fin de cette aventure.

L'Inconstance, avec sa brillante Suite, vient s'offrir d'abord à sa vûe; les Suivans de l'Inconstance forment un Divertissement, & chantent, en Vaudeville, l'apologie de la passion qui les domine.

Couplet du Vaudeville.

Jason, ce héros renommé
Pour ses exploits & sa vaillance

De l'objet qui l'avait charmé,
Sçut captiver la bienveillance,
Et zon, zon, zon,
Dès qu'il eut la toiſon,
Il courut à l'inconſtance.

Coridon, ſans faire attention aux conſeils de l'Inconſtance, pourſuit ſon chemin vers le Palais d'Aſtorgan. Le Géant paraît, & lui préſente l'énigme que voici :

Sans traits, ſans couleur, ſans figure,
Chacun me nomme ſans me voir,
Et depuis le moment qu'exiſte la nature,
Jamais l'œil le plus vif n'a pû m'apercevoir.
A la ville, ainſi qu'au village,
Un mortel avec moi n'eſt jamais bien reçu,
Et cependant j'ai l'avantage
D'accompagner ſouvent l'honneur & la vertu.
Un dernier trait ſuffit pour me faire comprendre:
A ce trait ſeul, Lecteur, attache-toi :
De tout ce qu'ici bas, chacun dans ſon emploi,
Les hommes oſent entreprendre,
Plus de la moitié viſe, & n'aboutit qu'à moi.

CORIDON, *d'un air gai.*

J'y ſuis. (*Il répéte.*)

Plus de la moitié viſe, & n'aboutit qu'à moi.

AIR : *Bannissons ici l'humeur noire.*

C'est l'intérêt, tout dans la vie
S'y livre avec avidité.

ORCAN, *confident d'Astorgan.*

Vous n'y êtes pas, mon ami.

CORIDON, *continuant l'air.*

C'est l'amour, tout y sacrifie.

ORCAN.

Non.

CORIDON.

C'est la gloire ou la vanité.

ORCAN.

Prrrr, vous en êtes bien loin, ma foi. (*à part.*) Sa perte ne tient plus qu'à un petit filet.

CORIDON.

AIR : *Je suis la fleur des garçons du village.*

Quoi ! ce n'est pas l'un de ces trois mobiles ;
L'ambition, l'amour, le bien ?

ORCAN.

Cherchez encor.

CORIDON.

Mes soins sont inutiles ;

ORCAN.

Qu'avez-vous enfin trouvé ?

CORIDON *déſeſpéré.*

Rien.

A ce mot, le tonnerre ſe fait entendre, les éclairs brillent, le Géant s'abîme, & le déſert ſe change en un ſéjour enchanté. Les Amans & les Amantes délivrés, viennent remercier leur libérateur.

CORIDON.

AIR : *J'étais perdue.*

En moi vous voyez votre époux,
Charmante Iſménie,
Nous ne craignons plus les coups
Du cruel Génie.

ISMÉNIE.

Pour nous, quel heureux haſard !
Helas, que je ſuis émue !
Un petit moment plus tard
J'étais (*bis*) perdue.

La Fée bienfaiſante arrive pour complimenter Coridon, & lui apprend que, ſans y ſonger, il a trouvé le mot de l'énigme, qui eſt *Rien.*

CORIDON, *au Public.*

Messieurs, je ne crois pas que cette petite Piéce mérite l'attention des Critiques; en tout cas, nous leur répondrons que nous avons rempli notre titre.

AIR : *Ici, je fonde une abbaye.*

Si contre la piéce nouvelle
Quelqu'un se fâche, fait-il bien ?
Non parbleu, c'est ce qu'on appelle
Se fâcher à propos de rien.

Couplets du Divertissement.

Quelquefois par une sornette
L'amitié d'un Seigneur s'achette,
C'est un rien qui le produit;
Mais plus que le verre & l'argile,
Cette amitié devient fragile,
C'est un rien qui la détruit.

Pour un souris fait à sa femme,
La fureur d'un jaloux s'enflamme;
C'est un rien qui la produit.
Un petit mot & quelques larmes
Font bientôt cesser le vacarme;
C'est un rien qui le détruit.

Cette Piéce est de Pontau, & remplit parfaitement son titre, sur-tout du

côté de l'invention. On y trouve cependant beaucoup de choses agréables, de la facilité dans le style, & du naturel dans le dialogue. Elle fut suivie de l'Eclipse, Piéce dont il n'est resté que le nom, & qui lui convenait parfaitement. Celle dont nous venons de donner l'extrait, eut plus de succès, mais elle n'a été ni imprimée, ni reprise.

LA FÊTE

DE LA HALLE;

Opéra Comique, en un acte, avec un Divertissement & un Vaudeville.

13 Mars 1738.

PROLOGUE.

Madame Bergamote, Fruitiere, s'entretient avec M. Aveline, Epicier, des divertissemens de la Fête du jour; elle annonce une petite Comédie bourgeoise, de la composition de son fils. Roquefort, neveu de Madame Bergamote, entre & dit qu'il se charge du Ballet de la Piéce.

ROQUEFORT.

AIR : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.*

Dans ce moment j'en imagine
Une qui ſera calotine;
Que mes pas vont être applaudis !
Mon projet eſt des plus ſuperbes,
Mon couſin fait parler les fruits,
Moi, je ferai parler les herbes.

LA FÊTE DE LA HALLE.

La ſcène eſt à la Halle.

M. Bon-Chrétien & Madame Virgouleuſe ont promis Reinette, leur fille, à Meſſire-Jean qui, en faveur de ce mariage, leur donne quittance de deux mille écus qu'ils lui doivent. Meſſire-Jean ſort avec ſa future belle-mere, pour aller faire dreſſer le contrat de mariage. Pendant ce tems-là, M. Bon-Chrétien promet ſa fille à Doyenné & à Martin-Sec. Madame Virgouleuſe, à ſon retour, traite ſon mari de ſot de s'être ainſi engagé; Reinette, qui aime Meſſire-Jean, ſe déſole : heureuſement Mademoiſelle Vertelongue ſe préſente; elle reproche au vieux Doyen-

né de l'avoir amufé pendant dix ans, & veut abfolument qu'il l'époufe dès le jour même. Martin-Sec eft auffi de fon côté dans un étrange embarras, à la vûe de Madame Rembours qui foutient qu'elle eft fa femme. Dans le moment arrive Capendu, Huiffier à verge, qui donne à M. Bon-Chrétien une affignation pour ce qu'il doit à Meffire-Jean. Tout cela s'accommode à l'amiable. M. Bon-Chrétien & Madame Virgouleufe donnent leur fille à Meffire-Jean, & renvoient les deux autres prétendans terminer à loifir leurs querelles avec leurs Maîtreffes. Suit un Divertiffement :

Souvent un gourmand, en cueillant
Un fruit qui paraît excellent,
N'a que le refte des infectes :
Il en eft de même, à-peu-près,
De ces Divinités fufpectes,
Pour qui les Seigneurs font des frais.

Amant d'un objet rigoureux,
Attendez l'inftant d'être heureux ;
Loin que vos feux fe rallentiffent,
Tâchez d'être encore plus ardens ;
Les fruits les plus tardifs mûriffent
Avec de la paille & du tems.

LE BAL BOURGEOIS;

Opéra Comique en un acte.

13 Mars 1738.

Julie, pupille d'Orgon, eſt aimée de ſon Tuteur & de Clitandre. Ce dernier, avec l'aveu de la Belle, a encore celui de Dorimene, tante de Julie. Frontin, Valet de Clitandre, s'introduit dans la maiſon, ſous le nom de M. Saut-en-l'air, Maître-à-danſer. Ce ſtratagême ayant échoué, Frontin tente un ſecond traveſtiſſement; mais, par malheur, il laiſſe tomber la lettre qu'il veut donner à Julie. Orgon la ramaſſe & la lit: Frontin ſe tire de cet embarras, en diſant que cette lettre eſt d'une vieille Marquiſe qui a cent mille écus de bien, & qui eſt amoureuſe de lui. Orgon donne aiſément dans le panneau, demande à voir la Dame, & c'eſt Frontin qui joue encore ce perſonnage, en prenant le titre de la Marquiſe de Teint-fané. Clitandre, déguiſé en Fripier, vient offrir des dominos. La prétendue Marquiſe en retient deux, un

pour elle & l'autre pour Julie, afin de s'en ſervir au Bal de M. Orgon. Le Bal commence, arrivent pluſieurs Maſques, & l'on chante un Vaudeville dont voici deux couplets :

D'une certaine façon,
Agnès était languiſſante,
Un jeune Médecin tente
De lui donner guériſon.
Il ſaigne, le mal s'évade ;
D'une certaine façon,
Il la guérit, ce dit-on,
Agnès n'a plus le teint fade ;
Mais je ſçais qu'elle eſt malade
D'un certaine façon.

D'un certaine façon,
On ſoumet fille novice,
Et dans ſon cœur ſans malice,
L'amour gliſſe ſon poiſon :
Un plaiſant amoureux d'elle,
D'une certaine façon,
Sous un maſque de raiſon,
Fait ſi bien l'amant fidéle,
Qu'il épouſe enfin la belle
D'une certaine façon.

Orgon, occupé de ſon Bal, n'apperçoit pas que Julie & Frontin ont changé de dominos, &, croyant parler à ſa pu-

pille, il enferme ce dernier ſous la clef. Dans le moment, Clitandre déguiſé en Capitaine de Dragons, & ſe diſant neveu de la fauſſe Marquiſe, entre en colere, &, s'oppoſant au mariage d'Orgon & de ſa tante, il emmene Julie qui, aux yeux d'Orgon, paſſe pour celle-ci. Un Opérateur paraît auſſi-tôt avec ſa femme, ſon Valet & ſon Singe; l'Opérateur diſtribue ſes drogues.

Tout ceci n'eſt qu'un jeu pour amuſer Orgon, à qui l'Opérateur remet un billet; Orgon l'ouvre en croyant y trouver un couplet, lit une lettre de Dorimene, qui lui apprend que Julie & Clitandre ſont chez elle & qu'ils vont s'y marier. Orgon eſt d'autant plus charmé, qu'il croit Julie enfermée dans ſa chambre, & ne reconnaît la tromperie que lorſque Frontin ſe découvre.

Cette Piéce qui eſt très-plaiſante eſt de M. Favart. L'intrigue, qui ne conſiſte qu'à remettre une lettre, reſſemble un peu au canevas d'Arlequin Enfant, Statue & Perroquet; mais les détails, qui ſont très-agréables, font paſſer ſur la médiocrité du Sujet. Elle eut du ſuccès ainſi que la Fête de la Halle, qui lui ſervait de Prologue, & qui eſt du même Auteur en ſociété avec Panard.

LE

LE FOSSÉ DU SCRUPULE;

Opéra Comique, en un acte, avec un Prologue & un Divertissement.

26 Juillet 1738.

La Cupidité attend ſur les bords du Foſſé du Scrupule tous les Mortels, pour les exciter à le ſauter. Valere & ſon Valet, conduits par le Beſoin, ſe préſentent les premiers. La Cupidité dit à Valere que, pour arriver au Palais de la Fortune, il ne s'agit que de ſauter le petit Foſſé qu'il voit. Elle ajoute que, pour être plus léger, il faut qu'il ſe défaſſe de ſes vertus. Cette propoſition alarme Valere, il écoute le Scrupule, qui lui repréſente qu'en ſuivant les conſeils de la Cupidité, il immole ſon honneur & ſe rend mépriſable aux yeux de ſa Maîtreſſe. Valere lui demande s'il n'y a point d'autre voie pour parvenir à la Fortune; le Scrupule lui enſeigne un chemin étroit, un peu difficile à la vé-

rité : quel qu'il soit, Valere se détermine à n'en prendre point d'autre, & part avec Frontin qui a bien de la peine à suivre ce parti. Arrivent Lucas & sa femme. Cette derniere plaît au Seigneur de son village; elle voudrait écouter les remontrances du Scrupule, mais son mari, excité par la Cupidité, l'oblige à faire le saut. Le Chevalier de Credillac, Gascon, ne fait pas tant de façons.

LA CUPIDITÉ.

AIR : *Du nouveau monde.*

Croyez-vous pouvoir le franchir.

CRÉDILLAC.

Quand il s'agit de m'enrichir,
Fossés, pour moi, sont bagatelles;
S'il le fallait, je parierais
De sauter le pas de Calais
Ou le détroit des Dardanelles.

Le Scrupule ne daigne pas s'opposer à son passage. Un Huissier s'avance avec ses quatre fils, dont le premier est Greffier; le second, Procureur; le troisiéme, Avocat; & le dernier, Notaire.

LA CUPIDITÉ.

AIR : *Des fraises.*

Quel eſt l'homme que je voi ?

L'HUISSIER.

Ce n'eſt point un marouſle.
Je tiens des héros ;

LA CUPIDITÉ.

En quoi ?

L'HUISSIER.

Ils font des exploits, & moi,
J'en ſoufle, j'en ſoufle, j'en ſoufle.

Comme l'Huiſſier a déjà ſauté le Foſſé, il ne vient que prier la Cupidité de vouloir bien inſpirer à ſes fils une pareille hardieſſe, & leur apprendre les ſecrets de s'enrichir promptement dans leur profeſſion.

LA CUPIDITÉ *au Notaire.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Pour faire une prompte fortune
Rognez ſur la bourſe commune ;
Il faudra cacher pour cela,
Les deux tiers de vos inventaires....

LE NOTAIRE.

O Ciel! que me dites-vous là ?

LA CUPIDITÉ.

Le Protocole des Notaires.

La Cupidité, après avoir donné ses instructions aux trois autres fils de l'Huissier, ajoute :

AIR : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Que chacun de vous s'enrichisse,
Et consacrez-vous tout entiers
Au soin d'étouffer la justice,
Sous un tas affreux de papiers.

L'Avocat, le Greffier & le Procureur franchissent le pas; le Notaire change de sentiment, & se laisse arrêter par le Scrupule; l'Huissier & la Cupidité l'accablent de malédictions.

L'HUISSIER.

AIR : *Voyelles anciennes.*

Je t'abandonne à ton malheur,
Sans retour je te deshérite.

LA CUPIDITÉ *au Notaire.*

Est-ce ainsi que, de son bon cœur,
Un fils qu'il a formé, profite?

Jamais votre ſociété
N'eut une peur ſi ridicule :
Vous êtes, en vérité,
Le premier du corps qui recule.

Aux quatre fils de l'Huiſſier ſuccédent quatre ſœurs, qui prient la Cupidité de les aider à faire fortune. Elle leur conſeille d'aller à l'Opéra, & ſur-tout de s'attacher à la Danſe. La peinture flatteuſe qu'elle leur fait, les charme ; mais le Scrupule les retient. La Cupidité, voyant que ſes diſcours ne ſont pas aſſez puiſſans pour les déterminer, appelle Brillantine qui a déjà ſauté le foſſé, & qui veut bien le faire une ſeconde fois pour donner l'exemple.

FROSINE, *premiere ſœur.*

Allons, m'y voilà réſolue.

LE SCRUPULE.

Arrêtez.

FROSINE, *ſautant.*

Laiſſez-moi.

LE SCRUPULE *à Marton IIe ſœur.*

AIR : *Charivari.*

Sur vous aurai-je, ma chere,

Plus de crédit ?
De mes soins voudrez vous faire
Votre profit ?
Me donnerez-vous votre cœur ?

MARTON.

Comme ma sœur.

AGATHE, *IIIe sœur, sautant.*

Comme ma sœur.

FANCHON, *IVe sœur, sautant.*

Comme ma sœur.

Dans la derniere scène, un Suisse qui vient d'hériter d'une somme considérable, qu'il veut employer à tenir cabaret, demande à la Cupidité les moyens de s'enrichir. A chaque conseil que celle-ci lui donne, le Suisse répond toujours, ya ! ya ! En un mot, dit la Cupidité :

LA CUPIDITÉ.

AIR : *Vivons comme le voisin vit.*

Il faudra faire ce qu'on fait
A Chaillot, à Vincennes,
Boulogne, Passy, Saint-Bonnet,
Auteuil, Saint-Cloud, Surenes.

Le Suiſſe ſemble héſiter juſqu'au moment que la Cupidité lui fait voir, dans le fond, une Troupe de Bûveurs qui ſe réjouiſſent. Tenez, regardez, dit-elle.

LE SUISSE.

AIR : *Du Vaudeville du fleuve d'Oubli.*

Charni, comme ils s'en donnent,
Comme ils avalent dru,
U, u, u, u,
Mes craintes m'abandonnent,
Me poilà réſolu,
U, u, u, u,
Je m'en fais.

LE SCRUPULE *voulant l'arrêter.*

Daignez m'en croire,
Demeurez un inſtant.

LE SUISSE *ſautant le foſſé.*

On m'attend;
Je vais poire,
Je vais poir... re.

La Cupidité dit qu'il eſt tems de terminer pour ce jour, & qu'elle va donner ordre à la Fête qu'on prépare à la Fortune.

ÉPILOGUE.

Minerve, par ordre de Jupiter, ôte à la Fortune le bandeau qui lui couvrait les yeux. Elle lui demande la grace de s'unir avec elle pour répandre ses bienfaits avec discernement, & sur-tout sur Valere, qui a refusé généreusement de sauter le Fossé du Scrupule. Minerve apostrophe aussi la Fortune sur les bévues qu'elle a faites, & s'offre de l'en convaincre, & de lui faire voir que tous ses Favoris sont des ingrats. La Fortune se retire pour aller se déguiser. Suit un Divertissement & un Vaudeville dont voici deux couplets :

Vous, dont les souhaits
Sont d'avoir accès
Chez nos Iris & nos Chimenes,
Si vous paraissez
Graves & posés,
Vous perdez vos peines.
Chapeau sur le front,
L'œil vif & prompt,
Faites à l'épaule
Jouer son rôle,
Une main ici, l'autre là,
Votre affaire se fera.

Aux ſociétés,
Que vous fréquentez,
Vous, dont le projet eſt de plaire,
Si votre jargon
N'eſt pas de leur ton,
Vous n'y tiendrez guère.
Parlez aux mamans
De leurs enfans,
D'amour aux fillettes,
D'or aux ſoubrettes,
Et de *Fleurus* au grand papa
Votre affaire ſe fera.

Minerve & la Fortune, déguiſées, écartent les Acteurs du Divertiſſement, pour faire place aux Mignons de la Fortune que Chriſéïs amene. Chriſéïs rend compte de ſa commiſſion, & dit à la Fortune, que la plûpart de ceux qu'elle a été inviter de ſa part, ſe ſont moqué d'elle, & ont ajouté injurieuſement qu'ils n'ont plus beſoin de ſon ſecours. Quelques-uns même, s'adreſſant à la Fortune, lui diſent cavaliérement qu'ils ne lui ont aucune obligation, & qu'ils ne doivent les biens & les honneurs dont ils jouiſſent qu'à leur propre mérite & à leur capacité. La Fortune indignée ſe découvre, & plonge

ces ingrats dans l'état de bassesse d'où elle les a tirés. Valere reçoit un trésor pour récompense de sa probité, & Frontin vient lui annoncer que Géronte, par un changement subit, consent à son mariage avec sa pupille. Valere sort avec son Valet pour terminer cette affaire; & les Déesses, en quittant la scène, promettent de ne se séparer jamais.

Cette Piéce allégorique & morale est de Panard, qui réussissait toujours dans ce genre; quoique celle-ci ne soit composée que de scènes épisodiques, elle eut beaucoup de succès, & le méritait.

LE REPAS ALLÉGORIQUE;

Opéra Comique, en un acte,

30 Juin 1739.

L'Opéra Comique dit à la Joie qu'il se prépare à donner le soir même un repas au Public.

L'OPÉRA COMIQUE.

AIR : *Nouveau Joconde.*

Ce que je donne en ce repas,

Eſt un mets du Parnaſſe ;
L'eſtomac ne le reçoit pas,
C'eſt ici qu'eſt ſa place. (1)
Non, non ; dans un pareil feſtin,
Les dents n'ont point d'ouvrage ;
De tout ce qu'on y ſert enfin,
L'Oreille eſt le partage.

La Joie approuve fort ce deſſein, & ſort en aſſurant l'Opéra Comique qu'elle joindra à ce repas un plat de ſa façon.

Le Public paraît, l'Opéra Comique lui demande ſon ſentiment ſur les mêts que les autres Spectacles lui ont préſenté.

L'OPÉRA COMIQUE.

Dans la rue Mauconſeil on vous a ſervi du neuf.

LE PUBLIC.

Oui, du ſolide.

AIR : *Il faut l'envoyer à l'école.*

De l'école de la raiſon
Je ſuis content ; mais la morale
Qu'elle étale,
N'eut pas un ſuccès aſſez bon.

---

(1) Mettant ſa main au front.

Je sortais, ce qui me désole
D'un pareil repas. . . .

L'OPÉRA COMIQUE.

En effet,
On vous fait
Aller bien souvent à l'école.

C'est votre tour aujourd'hui, dit le Public; voyons comment vous vous en tirerez.

L'OPÉRA COMIQUE.

Je suis fort embarrassé. Vous êtes bien plus difficile qu'il y a vingt ans.

AIR : *L'autre jour j'apperçus en songe.*

Nous n'avions alors que des roses,
Sans répugnance & sans dégoût,
Je vous faisais avaler tout;
Aujourd'hui vous goûtez les choses,
Autrefois vous étiez gourmand,
Vous êtes gourmet à présent.

L'Opéra Comique appelle Gaudriole, Cuisiniere, & lui ordonne de rendre compte au Public des mêts qu'elle va lui servir.

LE PUBLIC.

Que me donneras-tu aujourd'hui?

GAUDRIOLE.

La fortune du pot, & quelque petit ſaupiquet ; nous verrons :

LE PUBLIC.

AIR : *Le Démon malicieux & fin.*

Avez-vous ici des pigeonneaux ?

GAUDRIOLE.

Tous les jours il en vient de nouveaux.

LE PUBLIC.

Avez-vous de la volaille fine ?

GAUDRIOLE.

Pas tant, Monſieur, que nous en demandons :

LE PUBLIC.

Du gibier ?

GAUDRIOLE.

Oh ! c'eſt ce qui domine,
Nous en avons plus que nous n'en voulons.

LE PUBLIC.

Qu'avez-vous encore ?

GAUDRIOLE.

(AIR : *De notre cabane.*

Des poules graſſettes

Sont à notre croc ;
Mais elles coûteraient trop ,
Ce sont des poulettes
Qui grugent le coq.

Si vous voulez, par hasard , tâter d'un petit ambigu épisodique ?

LE PUBLIC.

Pourquoi non ?

GAUDRIOLE.

Nous vous donnerons un Gascon au caramel ; un Petit-Maître à la bergamote ; un Abbé au bain-marie ; un Procureur à la tartare ; un Jaloux en compote ; un Financier au gros sel ; un Espagnol à la ciboulette ; un Provençal aux oignons ; un Français à la fleur d'orange ; une Agnès aux truffes ; une Prude au vin de Champagne ; une veuve à la braise ; un Peintre à l'esprit de vin ; un Robin aux concombres ; un Sergent au feu d'enfer : le tout avec un peu de farce & un coulis d'épigrammes. La sauce vaut mieux que le poisson.

LE PUBLIC.

Et en maigre ?

GAUDRIOLE.

En maigre, nous avons

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Quelques truites ſaumonées,
Et très-bien conditionnées,
Des merluches, force goujons,
Des tanches, des perches très-belles,
Des eſcargots, des eſturgeons;
Mais nous n'avons point de pucelles.

LE PUBLIC.

La ſaiſon en eſt paſſée. Des légumes.

GAUDRIOLE.

Nous n'en manquerons pas; mais nous n'avons plus de racine.

LE PUBLIC.

Tant pis, j'ai toujours aimé cela: j'ai vu même qu'autrefois,

AIR : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Les Officiers de Melpomene,
Trois ou quatre fois la ſemaine,
M'en préſentaient dans tous les plats;
Tout abondait dans leur cuiſine,
Jamais ils n'ont été ſi gras
Que lorſqu'ils vivaient de *racine*.

GAUDRIOLE.

C'eſt ce que j'ai ouï dire.

LE PUBLIC.

Pour ſalade qu'avez-vous ?

GAUDRIOLE.

Quelques laitues pomées, beaucoup de triple-madame, un peu de corne de cerf.

LE PUBLIC.

Pour le deſſert ?

GAUDRIOLE.

De la crême fouëttée, c'eſt ici le magaſin. Il y a quelques poires d'angoiſſe, mais c'eſt pour les Auteurs.

LE PUBLIC.

Vous promettez bien des choſes ; me tiendrez vous parole ?

AIR : *Perrette ètant deſſus l'herbette.*

Tous les jours, dans votre langage,
Vous nous faites un étalage
De becquefigues & de guignards,
Et vous n'avez pour tout potage,
Le plus ſouvent, que des canards.

L'Opéra-Comique revient, accompagné de ſon Maître d'Hôtel & d'une troupe d'Acteurs, d'Actrices, de Danſeurs & de Danſeuſes.

Le Public reproche à Gaudriole de mettre un peu trop de ſel dans ſes ſauces ; elle ſoutient qu'elle doit en uſer ainſi, & que ne voulant point changer d'uſage, c'eſt aux autres à s'accommoder à ſes ragoûts. La diſpute s'échauffe, Gaudriole bat le Public, qui oblige l'Opéra Comique à renvoyer cette obſtinée. Pour conſoler le Public, la Joie revient avec les Acteurs du divertiſſement ; après la danſe, on chante pluſieurs couplets ſur des airs connus, en voici quelques-uns.

AIR : *L'autre jour j'apperçus en ſonge.*

Sortant d'une table très-mince,
Un Gaſcon dit publiquement,
Qu'il a fait un repas charmant,
Et qu'il a vécu comme un Prince.
Sur cet exemple réglez-vous,
Meſſieurs, ſoyez Gaſcons pour nous.

AIR : *Le Cabaret eſt mon réduit.*

Nous vous attendons chaque ſoir,
Venez tous, & je vous proteſte
Que plus vous nous viendrez voir,

Plus nous en aurons de reste,
Plus nous en aurons (3 *fois*) de reste.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Je vous invite à ce repas,
Pour notre honneur n'y manquez pas :
Messieurs, c'est pour nous une fête,
De voir tous les siéges remplis ;
A cinq heures la table est prête,
Et l'on sert entre cinq & six.

L'AMPHIGOURI;

Opéra Comique, en un acte, avec un Divertissement & un Vaudeville.

30 Juin 1739.

L'Amphigouri est amoureux de la Foire : celle-ci le rebute, parce qu'elle a pris du goût pour Lazzi. L'Opéra protecteur d'Amphigouri, veut obliger la Foire à l'épouser ; pour éviter cette violence, Parade conseille à la Foire de s'enfuir avec Lazzi ; ce projet s'exécute, & Parade en vient faire le recit à Amphigouri.

AMPHIGOURI.

D'une beauté ſi blanche attendre un trait ſi noir,

. . . .

Mes fureurs me rendront pire qu'un Maniaque ;
Puiſque je ſuis trahi, malheur au Zodiaque.

. . . .

Le Taureau déconfit, le Lion rugiſſant,
Sous l'effort de mes coups, mourront en frémiſſant.
Plus de corne au Belier, la bouteille briſée,
La balance aux Poiſſons ſervira de riſée :
Les cris de l'Ecreviſſe iront juſques à Meaux.
Je mettrai la Pucelle entre les deux Jumeaux.
L'heure preſſe ; il eſt tems de commencer l'ouvrage ;
Haine, dépit, couroux, ſignalez votre rage ;
Portons dans tous les cœurs les fureurs, les horreurs,
Les langueurs, les malheurs, les pleurs & les douleurs.
Mais, non, tout ce fracas illuſtrerait l'ingrate ;
Je crains qu'au fond du cœur tant d'éclat ne la flate.

C'eſt pourquoi je m'en vais.....

PARADE.

Que faire ?

AMPHIGOURI.

Un maître coup.

Je cours.....

PARADE.

Ou courez-vous ?

AMPHIGOURI.

Aux filets de Saint Cloud.

Un envoyé de l'Opéra amene un divertissement qui termine la piéce.

Couplets du Vaudeville.

Lorsque l'Amour au rendez-vous
Appelle une jeune innocente :
Maman, dit-elle, voulez-vous
Que j'aille voir ma tante !
C'est de l'amphigouri,
Songez-y ;
C'est un lazzi,
C'est de l'amphigouri.

Gens de pouvoir & de crédit,
Lorsqu'un Auteur dans ses ouvrages,
De vos faits vous fait un recit,
Et qu'il en remplit quatre pages ;
C'est de l'amphigouri,
Songez-y ;

C'eſt un lazzi,
C'eſt de l'amphigouri.

Ces deux piéces plaiſantes & critiques ſont de *Panard*; elles furent données enſemble & eurent un égal ſuccès.

L'ESSAI DES TALENS

OU LES TALENS COMIQUES;

Opéra Comique, en un acte, en Proſe, mêlé de Vaudevilles.

8 Juillet 1739.

Un Acteur eſt chargé d'examiner les ſujets qui viendront préſenter leurs ſervices au Théâtre de l'Opéra Comique : Mademoiſelle Julie paraît la premiere & pour faire connaître ſes talens, elle joue dans la même Scène, une Mere, une Amoureuſe & une Soubrette. L'Examinateur lui conſeille de s'en tenir aux rôles d'Amoureuſe. Dans le moment arrive Thérèſe, qui ſe deſtine également pour les Amoureuſes. L'Examinateur ſe trouve un peu embarraſſé; ce contre-temps cauſe une diſpute entre les deux Actrices.

JULIE *à Thérèse.*

AIR : *De la fortune.*

Avez-vous oublié, la belle,
Que vous êtes neuve en ces lieux.

THÉRESE.

En fait d'amour, la plus nouvelle
Eſt celle qu'on aime le mieux.

Ne voudriez-vous pas ;

AIR : *Comme un Coucou.*

Qu'à quinze ans je fiſſe la mere,
Le trait ſerait des plus plaiſans.

L'EXAMINATEUR.

Il eſt ici fort ordinaire ;
J'en ſçais qui la font à douze ans.

L'Examinateur accorde les débutantes ; & décide que Julie jouera les Amoureuſes Coquettes, & Thérèſe les Agnés.

M. Leger Maître de Danſe, ſe préſente enſuite, & commence par l'éloge du talent qu'il profeſſe.

M. LEGER.

Examinez tout ce qui ſe paſſe dans le monde, vous verrez que tout a rapport

à la Danſe ; les Enfans de famille font danſer leur patrimoine, les Tréſoriers font danſer leur caiſſe ; les Tuteurs font danſer le bien des pupilles ; les Syndics font danſer la bourſe commune ; les Notaires font danſer leurs dépôts ; il n'y a pas juſqu'aux Maîtres d'Hôtel qui ne s'en mêlent.

L'EXAMINATEUR.

Il font danſer l'anſe du panier, n'eſt-ce pas ?

M. LEGER.

Rien de plus utile que mon talent dans le commerce de la vie ; qu'un Amant ait ſurpris ſa Maîtreſſe au rendez-vous avec quelqu'autre, il lui tire ſa révérence. Et pour cela il faut qu'il ſache danſer.

L'EXAMINATEUR.

Sans doute.

M. LEGER.

Qu'un Gaſçon ait emprunté de l'argent, il fait trois gambades, & le voilà quitte.

L'EXAMINATEUR.

Monnoie de Singe & monnoie de la Garonne, c'eſt tout un.

M. LEGER.

Qu'un Peintre doive deux ou trois termes, il dégage du pied gauche, zeſte, tout eſt payé.

L'EXAMINATEUR.

Reſſource fort ordinaire à l'Académie de St. Luc, &c.

M. Léger fait la deſcription d'un Ballet figuré, qui exprime une rivalité entre un Amant heureux & un Amant trahi, & enſuite il le fait exécuter par ſes Eléves.

Le dernier perſonnage qui ſe préſente à l'examen eſt un Acteur habillé à la romaine. L'Examinateur le remercie, attendu que ce caractère eſt inutile au Théâtre de l'Opéra Comique; l'Acteur jette ſon habit, & paraît vêtu en Arlequin : autre difficulté; il y a déjà à Paris un autre Acteur du même genre, qui eſt en poſſeſſion de plaire. L'Acteur ſe deshabille encore, & paroît en Sauteur.

L'EXAMINATEUR.

L'EXAMINATEUR.

AIR : *Vraiment ma commere voire.*

Vous allez ſauter ici ?

L'ACTEUR.

Vraiment, mon compere, oui,

L'EXAMINATEUR.

Avec la troupe étrangere :

L'ACTEUR.

Oui da, mon compere, voire ;
Oui da, mon compere, oui.

Les Sauteurs Anglais terminent la piéce par leurs exercices.

Cette piéce où les talens des Acteurs d'alors étoient ſans doute placés d'une maniere avantageuſe, parut remplit les vûes de Panard, qui en eſt l'Auteur, & qui y plaça la *Critique des Talens Lyriques* ; mais ce qui eſt un mérite dans un tems, eſt ſouvent très-indifférent dans un autre.

LA FAUSSE RUPTURE,

Opéra Comique en deux actes, précédé d'un Prologue, 28 Juillet 1739.

Orgon, Tuteur de Julie qu'il veut épouser, retire la parole qu'il avoit donnée à Valere à qui il l'avoit promise en mariage ; pour tromper ce Tuteur de mauvaise foi, Julie feint de se rendre à sa passion, d'accord avec son Amant, par le conseil de sa Suivante ; mais Thibaut, Jardinier d'Orgon, les entend concerter ensemble, & va dire à son Maître qu'on le trahit ; l'adroite Suivante fait prendre le change au bon homme, & le persuade que c'est la jalousie qui fait agir le Jardinier. Quoiqu'Orgon soit assez bête, cependant comme il lui reste quelque soupçon sur la fidélité de Julie, il exige qu'elle rompe entiérement avec Valere, & il veut être présent à leur conversation. Julie & Valere prévenus par Lizette, ne manquent pas à jouer leur rôle, & affectent tout haut de parler conformément aux desirs d'Orgon ; tout bas ils se jurent une fidélité inviolable.

JULIE.

Il eſt beau (tout bas) *comme un Singe*, gracieux *comme un Ours*, complaiſant *pour ſa perſonne*, attentif *à ſes intérêts ;* c'eſt un perſonnage connu pour un maître *ſot*, d'un eſprit *très-bourru*, fertile *en ſottiſes*, qui penſe *ridiculement*, capable de tout *gâter.* Dans tous ſes procédés on voit qu'il eſt *grand fourbe*, franc *Normand*, vrai *Gaſcon*, bon *à rien.*

ORGON.

Me voilà tout craché.

VALERE.

Ce portrait eſt excellent.
Il eſt juſte :

JULIE.

Il eſt parlant ;
Je l'ai, je vous jure,
Fait d'après nature.

Monſieur, rompons *tous les obſtacles.*

VALERE.

Séparons nous pour jamais *de notre tyran.*

Orgon très-ſatisfait, eſt prêt à ſigner

le contrat, lorsque Thibaut vient lui dire qu'il faut qu'il parte dans le moment pour une affaire pressante ; à peine Julie & Béatrix sont-elles sorties, que Thibaut dit à Orgon que cette nouvelle n'est qu'une feinte pour l'empêcher de faire une sottise ; que sûrement on le trompe, & que s'il veut en être convaincu, il faut qu'il fasse semblant de partir, & vienne se cacher derriere un paravent pour surprendre Valere & Julie.

ORGON.

Tu crois donc

AIR: *Non, je ne ferai pas.*

Que mes soins sont . . .

THIBAUT.

Trahis,

ORGON.

Mon ardeur. . . .

THIBAUT.

Méprisée,

ORGON.

Julie,

THIBAUT.

Un mauvais cœur ;

ORGON.

Liſette,

THIBAUT.

Une ruſée ;

ORGON.

Que je n'obtiendrai. . . .

THIBAUT.

Rien ;

ORGON.

Qu'on me rendra. . . .

THIBAUT.

Capot,

ORGON.

Que Valere eſt. . . .

THIBAUT.

Heureux

ORGON.

Et que je ſuis. . . .

THIBAUT.

Un ſot.

Heureuſement Lizette qui a tout en-

tendu, prévient Julie & Valere : ces deux Amans se disent un torrent d'injures, en s'adressant au paravent derriere lequel Orgon s'est caché, & font pleuvoir sur sa têre une grêle de menus présens qu'ils feignent de se rendre. Enfin Valere embrasse Julie, celle-ci lui donne un petit soufflet. Valere en paraît si irrité, que de fureur il renverse le paravent ; Orgon qui se trouve dessous, sans songer qu'il est un peu froissé par la chûte, tout transporté de joie, demande à signer le contrat, & reconnait trop tard que c'est celui de Valere & de Julie.

Cette Piéce qui est encore de Panard, est une des moindres qui soient sorties de la plume de cet Auteur, puisqu'elle n'offre qu'un tableau déjà présenté plusieurs fois sur le Théâtre

L'AMANT SUPPOSÉ

OU LE MIROIR,

Opéra Comique, en un acte ; avec un Divertissement & deux Vaudevilles.

2 Septembre 1739.

Damis amoureux de Lucile, fille de Madame Argante, craignant un refus, fait la demande de cette fille au nom d'un de ses amis. Sa proposition est acceptée par la mere ; mais Lucile, à qui elle en a fait part, n'est pas contente, & répond qu'elle ne sçaurait se résoudre à se séparer d'elle, la véritable raison de son éloignement pour la conclusion de ce mariage, c'est qu'elle a pris du goût pour Damis. Ce dernier qui s'en est apperçu, en ressent une satisfaction qu'il partage bientôt avec Lucile. Lorsqu'il la presse de s'expliquer, elle lui remet une boëte, en lui disant qu'il y verra le portrait du Cavalier à qui elle a engagé son cœur. Damis ouvre la boëte, & s'y voit représenté dans la glace qu'elle renferme : il se jette avec transport aux pieds

de sa Maîtresse, & lui avoue son stratagême. Madame Argante, qui survient dans ce moment, consent au mariage des deux Amans que l'on célébre par la fête que Damis a eu la précaution d'ordonner.

Couplets du Vaudeville.

Près d'une table faite en rond
On voit des gens gagner très-vîte;
Mais bientôt leurs écus s'en vont,
Leur fond,
Maison,
Renom,
Tout fond,
L'hôpital est leur dernier gîte.
Joueurs, si vous voulez les voir,
Regardez-vous dans ce miroir.

Il est de certains songes creux,
Qui sont charmés quand ils produisent;
Mais leurs enfans malencontreux,
Cagneux,
Boiteux,
Hideux,
Affreux,
Sont des ingrats qui les trahissent.
Rimeurs, si vous voulez les voir,
Regardez-vous dans ce miroir.

Second Vaudeville.

Un paſſant, vers la nuit,
Fut charmé d'un beau fruit.
Il le prit en toute aſſurance;
Mais hélas! l'imprudent,
Sentit, en le mordant,
Qu'on eſt trompé par l'apparence.
Galans, qui rodez ſur le ſoir,
Dans ce miroir
On vous fait voir
Le deſtin qui peut vous écheoir.

Plus rapide, en courant,
Que la foudre & le vent;
Athalante était indomptable.
Deux pommes d'or, un jour,
L'arrêterent tout court;
Dans l'inſtant elle fut traitable.
Objets qu'on ne peut émouvoir
Dans ce miroir
On nous fait voir
Que l'or ſur vous à tout pouvoir.

Daphné met dans les fers
Le charmant Dieu des vers;
Mais il eut beau faire pour elle
Des Madrigaux galans,
Des rondeaux excellens,
Il ne pût fléchir la cruelle.

Sçavans, qu'enivre un fol espoir;
On vous fait voir,
Dans ce miroir,
Le cas que l'on fait du sçavoir.

Cette Piéce de Panard n'est pas une de celles dont l'invention lui ait fait le plus d'honneur; mais le *Vaudeville* qui termine mérite d'être rapporté.

LES RÉJOUISSANCES PUBLIQUES.

Ambigu Comique, en un acte, en prose.

19 Septembre 1739.

Arlequin, fils d'un Marchand anglais, a pris, en débarquant en France le nom de Milord Breloque. Il vient épouser Angélique, niéce d'Araminte & pupille de M Cacarelle, Apothicaire. Clitandre, Amant aimé d'Angélique, engage Frontin & léveillé, ses deux Valets, à rompre cette union. Pour cet effet, léveillé contrefait le Normand, & se disant nouvellement arrivé de Falaise, & filleul de Cacarelle, il sçait si bien

gagner ſa confiance, que profitant d'une étincelle d'amour qu'il voit que ce Tuteur a pour ſa pupille, il lui conſeille de l'enlever, & s'offre à lui en fournir de ſûrs moyens. Araminte de ſon côté, occupée des fêtes publiques, prend le prétexte de les faire voir à ſa niéce. On attend Milord Breloque qui arrive enfin. Frontin en habit étranger affectant un jargon à peu près italien, ſe trouve à la rencontre de la compagnie, il fait porter avec lui une paire de grandes balances pour peſer les perſonnes qui veulent avoir cette ſatisfaction. Araminte & le Milord ſouhaitent d'en faire l'eſſai; tandis qu'ils ſont élévés en l'air, Clitandre fait ſon poſſible pour déterminer Angélique à le ſuivre, mais inutilement. Araminte s'apperçoit de la fourberie, & Arlequin ſautant en bas, pourſuit Frontin qui s'enfuit. La compagnie veut paſſer l'eau; deux Bateliers ſe préſentent, ce ſont Clitandre & Léveillé déguiſés; ce dernier fait ſemblant de connaître le Milord.

LÉVEILLÉ *à Clitandre.*

Ote-toi de-là, drôle de chien, Monſieur eſt notre pratique (Léveillé pouſſe Clitandre qui s'approche d'Angélique

& cause avec elle :) Vous v'là not' Bourgeois, vous voulais bian que j'ayons la valiscence de vous saluer ? Je vous connaissons ben sur vot' respect.

Air : *Ce sont les filles de la Chapelle.*

A Charenton, ne vous deplaise,
Je vous menis le mois dernier,
Pour prendre le bain à votre aise
Avec la femme d'un Greffier.

ARAMINTE.

Que veut-il dire, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Ce coquin-là se trompe, Madame.

L'ÉVEILLÉ.

Oh ! que nenny. N'êtes-vous pas Monsieur Milord Birloque ? C'est encore nous qui avons eu l'honneur & la compétence de vous mener pourmener l'autre jour pendant la nuit sur l'iau dans nos Bachots couverts, avec Mamselle Stila, que vous appellés comm' ça Mamselle Sautrillet, qui danse dans le Chœur de l'Opéra. C'est une dessalée bian réjouissante ; n'est-il pas vrai, not' Bourgeois.

ARAMINTE.

Voilà de jolies nouvelles.

ARLEQUIN.

Pendart! ſi tu me fais mettre après toi.

LÉVEILLÉ.

Ne craignez rien, je ſommes diſcrets.

AIR : *Mon bel ami s'en eſt allé.*

Je n'ons garde de vous fâcher,
Raſſurez-vous ſur ma prudence ;
Un Marinier comme un Cocher
Sont faits pour garder le ſilence.

Araminte trouvant Clitandre plus poli & plus raiſonnable, entre dans ſon bateau ; Léveillé feint de vouloir battre Clitandre, Arlequin veut les ſéparer, & reçoit les coups ; il veut frapper Léveillé qui le jette dans l'eau. Clitandre s'éloigne avec ſon bateau, & Léveillé fuit avec le ſien.

Arlequin ſortant de l'eau après ſes lazzis, ne voit plus qu'un yvrogne ; c'eſt Frontin qui joue ce rôle, & qui engage Arlequin à boire à la ſanté du Roi, de la Reine, de Monſeigneur

le Dauphin, & de toute la Famille Royale. Le Milord à moitié yvre, va heurter un Danseur qui passe, & se laisse tomber; ouf, dit-il en se relevant, tu es bien heureux de ce que je n'ai pas le tems de te rosser. Dans le moment il se voit environné du feu d'une fusée qui tombe à côté de lui. Au feu, au feu, s'écrie t'il. Léveillé en harangere accourt au bruit.

LÉVEILLÉ, *éloignant le feu.*

Ah! bon Dieu, le pauvre cher homme, le v'là tout en feu. Pardi, je venons là comme Mars en Carême.

ARLEQUIN.

Ces coquins d'Artificiers m'ont pris pour un pétard, ma pauvre Madame... sans vous j'aurais été grillé comme un boudin : que je vous ai d'obligation, je voudrois la reconnaître.

LÉVEILLÉ.

Pisque vous avez ste bonne volonté, je vous prenons pour mon cavalier, votre philomie me revient. Je sommes Madame Barbillon, la put ancienne des diputées de la Halle des Harangeres t'à

Verſailles Vous ſerez mon meneux, on vous recevra ben, vantez vous-en, & la derniere fois que j'y allat, un garçon Limonier m'apportit une bouteille d'iau des Barbares, avec une bouteille de vin de rigueur, que je buvis tout d'une traîte à la ſanté du Roi. Dame, pour reſcompondre à tout çà, je ſons les premieres t'à donner des ſignifiances de not' amiquié; allons donc çà que je vous boute la cocarde.

Sur la réſiſtance d'Arlequin, la prétenduë Harangere ſe met en colere.

LÉVEILLÉ.

Comment, jour de Dieu! refuſer Madame Barbillon. (*elle le frappe*)

ARLEQUIN.

Comment donc... la carogne, je ſuis tout moulu. Allons malgré cela réprendre nos Dames pour les conduire au Bal.

Frontin, ſous les habits d'une vieille, entre en faiſant des cris douloureux; qu'avez-vous, ma bonne, lui dit Arlequin.

FRONTIN.

Ha! fripon de Cacarelle.

ARLEQUIN.

Cacarelle ! Monsieur Cacarelle l'Apothicaire ?

FRONTIN.

C'est mon perfide..... apprenez la mauvaise foi de ce petit mievre ; il me recherche en mariage depuis long-tems... & me quitte pour sa pupille.

ARLEQUIN.

Pour sa pupille !

FRONTIN.

La petite fille s'entend avec lui pour tromper un certain Milord ; tantôt au Bal Cacarelle doit enlever Angélique... Elle sera déguisée en amour avec la perruque & le rabat de son tuteur. C'est le déguisement dont ils sont convenus.

ARLEQUIN.

Quelle trahison ! c'est moi qui suis le Milord.

FRONTIN.

Est-il possible ? l'heureuse rencontre ! croyez-moi, mon fils, unissons-nous,

prévenez votre rival : enlevez vous même Agélique.

Arlequin reçoit avec joie la propoſition & part avec Frontin pour ſe déguiſer. Pendant qu'il va ſe traveſtir, Léveillé rend compte à Clitandre qu'il a perſuadé le tuteur de ſe traveſtir en amour pour enlever Angélique, Clitandre ſe retire ; auſſi-tôt paraiſſent Cacarelle en amour, & Arlequin couvert d'un domino, avec un maſque différent du ſien. Le premier eſt accompagné de Léveillé, qui continue ſon perſonnage de Normand, & Frontin celui de la Vieille. Après le ſignal convenu, Cacarelle & Arlequin font pluſieurs geſtes comiques, & ſans oſer ſe parler, ils ſe donnent la main, ſortant myſtérieuſement & fort à propos, car Araminte revient avec Angélique. Une troupe de Maſques la prient de danſer ; cela ne ſe refuſe pas, dit-elle; ils forment tous une danſe, & tandis qu'Araminte a le dos tourné du côté d'Angélique, Frontin & Léveillé font prendre un nouveau domino & un maſque différent à cette derniere. Araminte inquiéte de ne la plus voir, demande où eſt ſa niéce ; Frontin lui dit qu'un maſque groteſquement habillé en amour l'emmene d'un tel côté ; Araminte court

après. A peine a-t'elle quitté la scène, que Clitandre & Angélique s'esquivent. Cacarelle & Arlequin travestis, se tenant toujours par la main, & chacun d'eux croyant parler à Angélique, reviennent sur le Théatre. Cacarelle rompt le silence le premier, & contrefaisant la voix : vous ne dites mot, mon petit cœur, dit-il.

ARLEQUIN, *contrefaisant aussi sa voix.*

Ni vous non plus, mon petit poulet.

CACARELLE.

Donnez-moi cette main charmante que je la baise, mon petit chaton.

ARLEQUIN.

Donnez moi la vôtre, mon petit raton, ah quel plaisir! (*bas*) la masque.

CACARELLE.

Ah quelle volupté! (*bas*) l'effrontée, (*haut*) qu'un baiser soit le sceau de notre union, petit bijou!

ARLEQUIN.

De tout mon cœur, petit loulou. (*ils s'embrassent comiquement.*)

ARAMINTE.

Ah fripon de raviſſeur, je te tiens, où eſt Angélique ? réponds ; que je ne t'étrangle !

CACARELLE.

Doucement. La voilà, j'aime mieux la rendre que d'être étranglé.

Arlequin & Cacarelle ſe démaſquent; les deux Valets loin de cacher la fourberie, s'en avouent les auteurs ; mais comme la choſe eſt faite, on veut bien tout oublier, pour ne pas troubler ce jour de rejouiſſance.

Cette Piéce très-plaiſante eſt de M. Favard : elle fut faite à l'occaſion du Mariage de Madame Elizabeth avec l'Infant Dom Philippe Duc de Parme. Le ſujet reſſemble un peu à *Pourceaugnac ;* mais les détails en ſont bien différens & non moins comiques.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE,

Opéra Comique, en proſe & en Vaudeville.

19 Mars 1740.

La Scène ſe paſſe dans un Village.

Le Tabellion attend que Madame Bertrand lui remette les deux cens écus qu'elle doit lui donner pour la dot de Liſon ſa Servante; mais il craint qu'elle ne ſoit informée que cette jeune fille eſt aimée de Colin ſon Garde-Moulin, qu'elle voudrait épouſer elle même. La commere Cliquet, curieuſe & bavarde vient redoubler ſes craintes en riant aux éclats de ce que Madame Bertrand ſe croit aimée de Colin; elle arrive, & la Commere ne manque pas de ſe mocquer d'elle, & de lui apprendre que tous les ſoins de Colin ſont pour Liſon; heureuſement Madame Bertrand eſt trop prévenue en ſa faveur pour pouvoir ſe déterminer à croire une nouvelle ſi humiliante pour ſon amour propre, & ſi affligeante pour ſon amour; cependant elle ne laiſſe pas d'avoir quelques

ſoupçons, & elle cherche à les éclaircir en interrogeant Liſon qui arrive, comme elle voit Madame Bertrand diſpoſée à la bruſquer, elle veut s'en retourner ſous prétexte d'aller à ſon ouvrage.

LISON.

AIR : *Quand elle coud, elle eſt contente.*

Nous avons tantôt bien à moudre.

Madame BERTRAND.

Quand il ſera tems on moudra.

LISON.

J'ai beaucoup de ſacs à recoudre.

Madame BERTRAND.

Tels qu'ils ſont on s'en ſervira.
C'eſt tout l'emploi d'une ſervante;
Quand elle coud, elle eſt contente.

Madame Bertrand ſe cache derriere Liſon afin de s'inſtruire des véritables ſentimens de Colin qu'elle voit arriver en tenant une cage, dans laquelle eſt un oiſeau qu'il deſtine à Liſon, mais qu'il offre à Madame Bertrand en l'appercevant cachée derriere ſa Maîtreſſe, ce qui détruit tous les ſoupçons que lui

a donné la commere Cliquet ; elle fort très-contente, emmene Colin avec elle afin de hâter la noce. Lison est moins satisfaite & ne peut se refuser aux craintes qui troublent son petit cœur ; mais son parrain le Tabellion vient la tranquilliser, & Colin qui reparaît bien tôt, sçait bien mieux la rassurer encore. Les caresses succédent aux justifications ; il lui donne un bouquet qu'il place dans son Corset, & finit par l'embrasser ; mais malheureusement la commere Cliquet a tout vu de sa fenêtre, & cette méchante bavarde court tout apprendre à Madame Bertrand. Lison est dans la plus vive inquiétude ; mais le rusé Colin sçait tout prévenir en recommençant avec Mme Bertrand, qui survient, tout ce qui s'est passé avec Lison qu'il congédie : il lui baise la main, place un bouquet dans son corset, l'embrasse & répéte avec elle, par finesse, ce qu'il a fait avec Lison par amour. Il sort, & Madame Cliquet arrive toute essoufflée lui raconter tout ce qu'elle a vu, ce qui ne surprend nullement Madame Bertrand qui croit que la Commere s'est trompée, & soutient que les caresses de Colin ne s'adressoient pas à d'autre qu'à elle ; tout est bientôt éclairci. Le Tabellion vient avec

le contrat de mariage qu'il a dreſſé, & que Madame Bertrand croit être le ſien. Dans cette flateuſe eſpérance elle ne ſe fait pas preſſer pour donner les deux cens écus qu'elle a promis à Liſon, dont elle ne demande pas mieux que de ſe débarraſſer. Le Tabellion & la Commere ont beau vouloir lui obſerver tout ce qu'il y a de ridicule dans une union ſi diſproportionnée; elle ne veut point entendre raiſon, elle leur répond par ce couplet:

AIR: *De tous les Capucins du monde.*

De deux cœurs que l'amour engage
L'hymen doit être le partage,
Et c'eſt un attentat affreux,
C'eſt un forfait, c'eſt un outrage
Que d'oſer s'oppoſer aux feux
De deux cœurs que l'amour engage.

Et ſi ces cœurs engagés par l'amour, dit le Tabellion, étaient ceux de Colin & de Liſon; Madame Bertrand n'en peut rien croire, mais Colin ne lui laiſſe aucun doute, & Liſon la condamne par ſa propre maxime, en lui répétant le couplet *de deux cœurs que l'amour engage.* La Commere lui conſeille de ſe venger en épouſant le Tabellion; elle

profite de cet avis, & tous ſont d'accord.

Le Public ne fut pas moins ſatisfait de ce petit ouvrage qui réunit la vivacité du dialogue, & les graces du ſtile au comique des ſituations. Il n'eſt pas moins parfait, dans ſon genre, que le conte de la Fontaine, dont Meſſieurs Favart & Fagan l'ont tiré. Il eut le plus grand ſuccès; & malgré l'inconſtance du Public, qui ſemble avoir proſcrit toutes les Piéces qui ne s'annoncent point avec le fracas de la Muſique nouvelle; celle-ci eſt encore jouée très-ſouvent & toujours revue avec un nouveau plaiſir.

A la repriſe que l'on donna de cet Opéra Comique en 1742, Panard y ajouta un Prologue qui n'a point été imprimé, & qui mérite cependant d'être connu, ce qui m'engage à le tranſcrire preſqu'entier.

Une Actrice de l'Opéra Comique s'entretient avec un Acteur de ſa Troupe du mauvais état de leur ſpectacle, pour le ſoutenir ils attendent Momus qui a promis de leur amener la Critique ſa fille. Pendant que l'Acteur court chercher des nouvelles de ce Dieu, l'Actrice donne audience à un Gaſcon, à un Bourgeois & à un procureur qui viennent

nent ſe plaindre, qu'on ne ceſſe de les jouer au Théatre de l'Opéra Comique ; l'Actrice les badine & les congédie ; l'Acteur revient annoncer qu'il ne faut point compter ſur la Critique, qui par ordre de Jupiter eſt condamnée au ſilence pendant ſix mois ; mais, ajoute-t-il, eu égard à ſon ſexe, on lui a permis de parler, à condition qu'elle ne prononcera que trois ſyllabes. La Critique parait ; l'Actrice & l'Acteur déplorent ſon malheur.

L'ACTRICE.

AIR : *Des Fleurs.*

Vous nous donniez des couplets
Qui nous faiſaient connaître,
Vous ne pouvez déſormais
Nous fournir de pareils traits.

LA CRITIQUE.

Peut-être,

L'ACTRICE.

Peut-être,

LA CRITIQUE.

Peut-être.

L'ACTEUR.

Comment !

Q

Air : *Si l'on vous demande à la porte.*

Sans passer les bornes prescrites
Vous pourriez remplir votre emploi ;

LA CRITIQUE.

Je le croi ;

L'ACTRICE.

Avec trois syllabes petites,
De tout nous rendrez-vous raison ?

LA CRITIQUE.

Pourquoi non?

L'ACTEUR.

Je doute de ce que vous dites.

LA CRITIQUE.

Essayez.

L'ACTEUR.

Air : *Un Berger de notre village.*

Pour parler suivant notre style,
Il nous faut ici. . . .

LA CRITIQUE.

Quelques chants,

L'ACTRICE.

Sur l'air du nouveau Vaudeville.
Nous entendrez-vous ?

LA CRITIQUE.

J'y consens.

L'ACTRICE.

Votre réponſe eſt néceſſaire ;

LA CRITIQUE.

Vous l'aurez.

L'ACTEUR.

En chanſons, pourrez-vous la faire ?

LA CRITIQUE.

Vous verrez.

L'ACTRICE.

» Nos camarades viennent à propos
» pour nous ſeconder ; allons, Meſſieurs
» les Muſiciens. »

LA CRITIQUE.

Commencez.

Couplets du Vaudeville.

UN ACTEUR.

Froids mortels qui n'aimez rien,
Je n'aurai garde de vous croire ;
Aimer me paroît un bien,
J'en ai fait juſqu'ici ma gloire.
Oui, toujours mon ſort
Fut d'aimer fort. . . .

LA CRITIQUE.

A boire.

UN ACTEUR.

Si je me fixe jamais,
Je prendrai, quoiqu'on puisse dire,
Quelqu'un de ces deux objets
Que, sur le théatre, on admire.
Femmes de ce goût
Sont propres à tout. . . .

LA CRITIQUE.

Détruire.

UNE ACTRICE.

Nous avons ici, dit-on,
Plus de trente amans dans nos chaînes.
Quelle erreur! Dans ce canton,
Je connois nombre de Climénes
Qui, pendant trois mois,
N'en ont que trois. . . .

LA CRITIQUE.

Douzaines.

UN ACTEUR.

Je suis le tuteur heureux
D'un objet qui me trouve aimable:
Quand je suis loin de ses yeux,
Cette belle est inconsolable.
Son plus doux espoir
Est de me voir. . . .

LA CRITIQUE.

Au diable.

UNE ACTRICE.

Tous les jours mon jeune amant
Me promet un doux hymenée :
Quand il me voit un moment,
De plaiſir ſon ame eſt charmée.
Qu'il s'applaudira
Quand il m'aura. . . .

LA CRITIQUE.

Trompée.

UN GASCON.

Spadaſſins & fier-à-bras,
Ce fer-là craint peu votre brette ;
Je ne vous conſeille pas
D'attaquer un pareil athléte.
Dans tous mes combats
Toujours je bats. . . .

LA CRITIQUE.

Retraite.

UN PETIT MAITRE.

Quoique je ſois inconſtant,
Tous les jours je fais des conquêtes ;
L'on m'écrit à chaque inſtant,
On m'invite à toutes les fêtes.
Je ſuis eſtimé,

Je ſuis aimé. . . .

LA CRITIQUE.

Des bêtes.

UN ACTEUR.

Qu'un mari nabot eſt laid,
Me diſoit l'autre jour Thérèſe;
Puiſqu'un grand homme eſt ſon fait,
J'ai de quoi la mettre à ſon aiſe;
Car, certainement,
Je ſuis un grand. . . .

LA CRITIQUE.

Nicaiſe.

UNE ACTRICE.

C'eſt de la cour que l'on tient
Le bon goût, la mine gentille,
Mon origine en provient;
Tout Paris dit que la famille
De mon grand papa
Sortit de la. . . .

LA CRITIQUE.

Courtille.

UN ACTEUR.

Le beau Tircis que voilà,
En voulant m'égaler, me pique;
Du valet de treffle il a
Le minois groteſque & comique;

Mais on voit en moi
Le port d'un roi. . . .

LA CRITIQUE.

De pique.

UNE ACTRICE.

Il court un écrit charmant,
Qu'à bon droit le Public admire.
Monſieur dit publiquement
Que c'eſt lui qui l'a ſçu produire.

UN ACTEUR.

Et c'eſt, en effet,
Moi qui l'a fait. . . .

LA CRITIQUE.

Tranſcrire.

UNE ACTRICE.

Vous voyez dans ma maiſon
Tous les jours accourir Clitandre,
Que vous en ſemble, Marton?

UNE ACTRICE.

Je crois qu'un homme ſi tendre
Et des ſoins ſi doux
Sont pris pour vous. . . .

LA CRITIQUE.

Surprendre.

UN ACTEUR.

Philis, à mes vœux répond,
Dans ses yeux j'ai vû qu'elle m'aime ;
Pour mes rivaux quel affront !
Pour mon cœur quel plaisir extrême !
La belle, je croi,
N'aime que moi. . .

LA CRITIQUE.

Vingtiéme.

UNE ACTRICE, *au Parterre.*

Si des ennemis secrets
Sont venus ici pour nous nuire,
Contre eux aiguisez vos traits,
Dans ce jour il faut les détruire.
Quel bonheur pour nous,
S'ils crevent tous. . . .

LA CRITIQUE.

De rire.

Un Paysan qui cherche maître, offre ses services à l'Acteur Forain, qui lui demande s'il a déjà servi.

LE PAYSAN.

Pensez qu'oui.

AIR : *Je reviendrai demain au soir.*

Pendant l'espace de tras mois
J'ons sarvi tras bourgeois ; *bis.*

Mais, hélas! par un grand guignon
J'ons quitté leur maison, *bis*.

L'ACTEUR.

» Ne vous seriez-vous point attiré
» ce guignon-là ?

LE PAYSAN.

» Si vous voulez ben m'acouter, je
» vais vous dégoiser l'affaire de bout
» en bout, je ne vous cacherai rian,
» en bonne vérité.

L'ACTEUR.

» Voyons.

LE PAYSAN.

» Le premier maître que j'ons sarvi
» s'appelloit Monsieur le Pere : ce
» Monsieur le Pere me dit un jour,
» va chez M. Frere, dis à M. Neveu
» que M. Cousin l'attend chez M. Ger-
» main pour réconcilier la belle-me-
» re de M. Beau-gendre avec le beau-
» pere de M. Beau-fils.

L'ACTEUR.

» Vous avez fait votre commission?

LE PAYSAN.

» Fort mal, mon bon Monsieu,
» tout vis à-vis ma commere, attenant
» ma maraine, un peu en-deçà de ma

» tante, j'ai rencontré un de mes oncles
» qui m'a mené chez une de mes
» sœurs ; ste sœur-là m'a fait obblier
» toute la parenté de M. le Pere ; tant
» y a qu'il m'a pris par les deux épau-
» les, & qu'il m'a renvoyé chez ma
» mere.

L'ACTEUR.

» Vous le méritiez bien.

LE PAYSAN.

» J'entrai deux jours après au sarvice
» de M. le Grand.

L'ACTEUR.

J'en connais beaucoup de ce nom-là ?

LE PAYSAN.

» Acoute-moi, me dit un jour Mon-
» sieur le Grand, va chez M. le Gras,
» dis à M. le Gros que M. le Long &
» M. le Large seront tantôt chez M.
» le Droit ; chemin faisant je rencon-
» tris M. l'Epais ; M. le Bas qui me
» menit chez M. le Court, où je trin-
» quîmes tant que je me rendis M. le
» Rond ; le lendemain M. le Grand,
» qui étoit très-haut, traita fort mal
» son valet très-humble. J'en sortis le
» cœur gros & le gousset très-plat.

L'ACTEUR.

» Vous ne pouvez vous en prendre
» qu'à vous même.

LE PAYSAN.

» Mon troisiéme maître étoit un
» nommé Monsieur le Noir, bonne
» personne & que j'aimois de tout mon
» cœur. Un tel, me dit un jour M. le
» Noir, va chez M le Blanc, dit à M. le
» Gris, que M. le Clair l'ira prendre
» chez M. le Brun, pour présenter Ma-
» demoiselle le Blond à M. le Roux;
» en y allant je fis rencontre de mon
» ami l'Olive, j'entrîmes aux Barreaux
» verts où je bûmes tant de vin rouge
» que je voyois tout de couleur de
» rose; M. le Noir fâché de me voir
» gris, prit un bâton blanc, & battit
» tant mon habit jaune, que je sortis
» le corps tout violet. »

L'Acteur s'appercevant que le prétendu Paysan le badine, le reconnaît pour un Comédien ci-devant débutant sur la scène française où il briguait l'emploi de Roi.

LE PAYSAN.

Oui, Seigneur, je le fus & devrais encor l'être.
J'ai l'organe assez fort pour vous parler en
maître.

Sous l'habit d'un héros j'en ſçais prendre le ton ;
Et j'ai le noble orgueil du fier Agamemnon ;
D'Auguſte & de Céſar l'illuſtre perſonnage,
Pendant plus de dix ans, fut mon brillant partage.
Cet heureux tems n'eſt plus : quel changement, hélas !
Mon ſceptre s'eſt briſé ; j'ai perdu mes états.
Fortune, c'eſt ainſi que ta rigueur nous joue ;
Aujourd'hui ſur le trône & demain dans la boue.
J'ai ſervi les Romains autant que je l'ai pu ;
De ſecrets ennemis m'ont ſeuls interrompu.
Quelque plaiſir du moins aujourd'hui me conſole ;
Tout, juſqu'aux Sénateurs, ont fui le Capitole ;
Et, depuis mon départ, un tas de débuttans
Ont pu garnir encore un gradin d'aſſiſtans.

Cette ſcène était d'autant plus plaiſante qu'elle était jouée par le Sr *Rouſſelet*, qui, quelque tems auparavant, avait été refuſé au Théatre Français, d'où le Parterre, mécontent, l'avait banni rigoureuſement. Cet Auteur crut ſe le rendre favorable en le haranguant ; mais un ſpectateur lui coupa la parole par ces vers de Mithridate qu'il venait de prononcer lui-même :

Prince, quelques raiſons que vous puiſſiez nous dire,
Votre devoir ici n'a pas dû vous conduire.

Cette apoſtrophe heureuſe & plaiſante fût autant applaudie que l'Acteur avait été hué, & celui-ci fût obligé de ſe retirer avec ſa longue harangue & ſa courte honte.

Le Vaudeville roule ſur l'accord de l'antiquité & de la nouveauté. En voici quelque couplets.

Je veux que l'on ſerve à ma table
Ce qu'il faut dans chaque ſaiſon ;
La jeune chair m'eſt agréable
Et j'aime fort le vieux poiſſon.

Lorſqu'avec le voiſin Grégoire
Je vais au cerceau m'héberger,
Le vieux fromage nous fait boire
Et le pain frais nous fait manger.

L'amitié comme la tendreſſe
Partage en tout temps mon ardeur ;
Vieux amis & jeune maîtreſſe
Font l'amuſement de mon cœur.

J'aime au pays de l'harmonie
De jeunes voix & de vieux chants ;
Il faut, en fait de ſymphonie,
Jeunes mains & vieux inſtrumens.

Il faut aux Aydes & Domaines
Vieux Directeurs, jeunes Commis ;
Jeunes Soldats, vieux Capitaines,
Sont bons contre nos ennemis.

La docte antiquité ſurpaſſe
Tous nos ouvrages les plus beaux ;
Phœbus met dans la même claſſe
Vieux almanachs & vers nouveaux.

Belle figure & bonne grace
Menent au comptoir le chaland ;
La vieille marchandiſe paſſe,
Quand un jeune objet nous la vend.

Je mets, quand la biſe eſt piquante,
Vieille perruque & bon manteau,
Je prends, quand la cigale chante,
Perruque neuve & vieux chapeau.

Un certain ſoupçon me tourmente,
Quand je vois aller au ſerein,
Vieux maître & jeune gouvernante,
Jeune filleule & vieux parain.

Ce qu'en vingt ans gagna le pere,
Le fils le mange en un quartier ;
Les vieux écus ne reſtent guère
Dans les mains d'un jeune héritier.

Au Parterre.

Meſſieurs, ſouvent on vous rappelle
Pour des ſalmis joliment faits ;
Plus d'une fois ſauce nouvelle
Fait paſſer pour neuf un vieux mets.

Accordez-nous la même grace
Qu'aux Auteurs vous fites toujours ;
Que votre indulgence nous paſſe
Vieille penſée & nouveaux tours.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT.

Opéra Comique, en un acte, en prose & en Vaudeville, 20 *Février* 1741.

La ſcène ſe paſſe dans un village, & l'on voit dans le fond du Théatre la maiſon de Madame Madré.

Monſieur Subtil Tabellion, & Madame Madré riche Fermiere, ouvrent la ſcène en ſe communiquant réciproquement le projet qu'ils ont formé de ſe remarier; M. Subtil a jetté les yeux ſur Nicette, fille de Madame Madré, & celle-ci a fait choix d'Alain, fils de Monſieur Subtil. Ni l'un ni l'autre ne cherchent à ſe tromper; car le Tabellion repréſente à Madame Madré que ſon fils eſt un nigaud dont il n'a jamais pu rien faire; la Fermiere qui ſçait bien qu'en faire, perſiſte dans ſa demande, & lui obſerve que ſa fille Nicette n'eſt qu'une ſotte; Subtil dit qu'il riſque moins avec une ſotte, & n'accorde ſon fils qu'à la condition d'obtenir la fille de Madame Madré qui conſent à la lui donner pour avoir Alain. Le double mariage eſt arrêté, lorſque Nicette paraît;

elle ne comprend rien à la belle declaration de Monsieur Subtil, mais sa naïveté ne sert qu'à le rendre encore plus amoureux ; elle promet même de l'aimer, parce qu'il faut, dit-elle, aimer tout le monde. Madame Madré, qui la brusque sans cesse, sort en lui disant d'aller chercher de l'esprit. Elle, toute confuse, s'adresse à M. Narquois, sçavant des environs, qui ne parvient pas à l'instruire plus qu'elle ne l'étoit. Léveillé, garçon du village, dont le nom annonce le caractère, arrive & est prêt à lui en donner, lorsque Finette sa prétendue paraît, s'y oppose & prétend que Léveillé n'en donne qu'à elle ; Nicette lui en demande aussi, mais la chose est impossible, & l'un & l'autre s'en vont en se mocquant d'elle ; nouveau chagrin de Nicette. Alain, qui n'est pas moins innocent qu'elle, ne peut la tirer de l'embarras où elle est, malgré toute sa bonne volonté & le desir secret qu'il a de lui donner ce qui lui manque. Cette scène, qui est un chef d'œuvre de naïveté, est interrompue par l'arrivée de Madame Madré qui congédie brusquement sa fille en lui ordonnant d'aller mettre un mouchoir.

Madame MADRÉ.

AIR : *N'oubliez pas votre houlette, Lisette.*

Ne les laiſſons point ſeuls enſemble,
Je tremble
Qu'ils n'y prennent plaiſir,
Pouvez-vous de la ſorte agir,
Sans rougir, petite pécore ?

NICETTE.

Excuſez-moi, maman, j'ignore
Encore
Lorſque l'on doit rougir.

Elle ſort en regardant Alain à pluſieurs répriſes, & Alain la regarde aller. Il eſt bien joyeux lorſque Madame Madré promet de lui faire avoir de l'eſprit, & veut bien elle-même lui donner une leçon qu'il ſe promet bien de répéter avec ſa fille. La joie qu'Alain fait paraître met le comble à celle de Madame Madré, qui ſort tranſportée pour aller faire préparer ſa noce & celle de Monſieur Subtil qu'elle veut faire en même tems que celle de Finette & de Léveillé, qui devoient s'épouſer le même jour. Nicette, que l'amour a déjà éveillée, arrive avec des fleurs dans les cheveux, & un fichu mis tout de travers : elle écoute la con-

versation de Finette & de Léveillé, afin de pouvoir s'instruire par leur discours, & plus par leur exemple; elle ne perd pas un mot de la conversation suivante: parce que Léveillé dit qu'il a de l'esprit comme un démon, & que Finette lui répond qu'elle en a eu dès l'instant qu'elle l'a vu.

LÉVEILLÉ.

AIR: *Et la belle trouva bon.*

Me promenant à l'écart,
Un jour au fond d'un boccage,
Je t'avisis, par hasard,
A l'abri d'un épais feuillage:
Tu dormais tranquillement....

FINETTE.

Oh! vraiment j'en faisais semblant.

NICETTE.

Fort bien.

LÉVEILLÉ.

Même air.

Que ton air était charmant!
J'admire d'une cachette,
J'approche enfin doucement,
Et je baise ta main blanchette,
Tu t'éveilles en te fâchant....

FINETTE.

Oh ! vraiment j'en faiſais ſemblant.

Nicette que l'amour dégourdit de plus en plus, imagine d'envoyer ſa couſine chez le Tabellion, afin de ſe trouver ſeule avec Alain qui doit bientôt venir ; elle l'apperçoit en effet, ſe couche ſur le gazon, fait ſemblant de dormir, répéte tout ce qu'elle vient d'entendre de Finette, de même qu'Alain tout ce qu'il a apris de Madame Madré. Il eſt inutile de retracer plus au long cette ſcène charmante qui ne feroit que perdre à l'analyſe, & qui toujours préſente à l'eſprit du Lecteur, lui rappellera mieux tout le plaiſir qu'elle lui a fait à la repréſentation; elle eſt interrompue par l'arrivée de M. Subtil. Nicette en le voyant fait cacher Alain derriere elle, & ſe débarraſſe finement de cet importun, afin de pouvoir achever ſa leçon d'amour avec Alain ; mais Léveillé ſe fait entendre & paroît bientôt. Nicette fait cacher Alain chez elle, & ſe défait de Léveillé comme de M. Subtil ; mais tous reviennent bientôt laſſés de courir les uns après les autres. Tout s'éclaircit. Nicette & Alain, non moins naïfs, mais plus dégourdis, ne font plus myſtere de

leurs ſentimens & du profit qu'ils ont tiré des bonnes leçons de Madame Madré qui ſe voit contrainte de les unir, & de ſe marier plus convenablement en épouſant M. Subtil.

Le regret d'avoir fait un extrait ſi peu intéreſſant d'un ouvrage ſi piquant & ſi agréable, a été tout prêt de me déterminer de le rayer de cette hiſtoire; mais la réflexion m'a fait ſentir que la réputation établie de ce chef-d'œuvre ne recevrait pas plus d'échec de ma froide analyſe que mes faibles éloges n'ajouteraient à celle de M. Favart, qui en eſt l'Auteur.

LA BARRIERE DU PARNASSE.

Opéra Comique, en un acte, en proſe.

7 Avril 1740.

Apollon, qui a fait mettre une Barriere au ſacré Vallon, en confie la garde à la Muſe Chanſonniere, qui était repréſentée par l'Ecluſe, avec ordre de défendre l'entrée du Parnaſſe à tout ouvrage qui n'en ſera pas digne. La Muſe n'ignore pas la difficulté d'un pareil

emploi ; mais elle ſe raſſure, par la réflexion qu'elle n'a qu'à ſe conformer au jugement du Public.

Dardanus, tragédie lyrique de M. la Bruere, muſique de M. Rameau, ſe préſente avec ſa parodie ; la Muſe les congédie bruſquement, en leur diſant :

AIR : *Réveillez-vous.*

Dardanus & ſa parodie,
En naiſſant, auraient dû périr ;
Ils n'ont vécu que par magie,
Le ſommeil les a fait mourir.

Le Marié ſans le ſçavoir paraît enſuite ; mon papa, dit-il, m'eſtime fort.

AIR : *Tomber dedans.*

Comme je lui coutai de ſoins !
De m'avoir bien fait il ſe pique,

LA MUSE.

Son chef-d'œuvre lui couta moins,
A ce que répond la Critique.
Cette ſœur eſt-elle ſon bien ?

LE MARIÉ.

A dire vrai, je n'en ſçais rien.

LA MUSE.

En tout cas il déroge bien.

AIR : *Lon lan la.*

Cet Auteur, (1) chez Apollon,
Va toujours à reculon.
Son esprit brillant,
Qui promettait tant,
Refuse le service.
Menez donc le chétif enfant
Loger à l'écrevisse
Lon la,
Loger à l'écrevisse.

Edouard III, tragédie de M. Gresset, vient se plaindre de la Critique injuste, qui trouve dans son intrigue un double intérêt. La Critique a tort, répond la Muse, & l'intérêt ne peut être double, ou l'on n'en trouve point du tout.

EDOUARD.

De plus, on blâme en moi des scènes applaudies,
Qui firent le succès de tant de tragédies.
Feuilletez avec soin tous nos Auteurs fameux,
Mes traits les plus frappans sont tirés d'après eux.
Le Public bonnement, dans son erreur extrême,
Pense que tous mes vers sont faits pour mon poëme.
Madame, en vérité, c'est juger de travers,
Mon poëme n'est fait que pour coudre mes vers.

Après quelques objections que lui

(1) Fagan.

fait la Muſe, Edouard s'appercevant que celle-ci héſite à le laiſſer parler, ſe retire fiérement. Voilà, dit alors la Muſe, une prudente retraite. Le Valet Auteur, Comédie de M. Niveau au Théatre Italien, eſt renvoyé juſqu'à ce qu'il ſoit maître. Enſuite la Muſe voit arriver une jeune fille, qu'elle a bien de la peine à définir. Elle lui demande ſi elle eſt l'Agnès de l'Ecole des Femmes? Nenny, répond la jeune fille.

LA MUSE.

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

Pour qui donc ces façons d'enfance ?
Ce ton me donne des vapeurs.

LA FILLE.

Dame, je ſuis. . . :

LA MUSE.

Quelle innocence !

LA FILLE.

Je ſuis,

LA MUSE.

Qui,

LA FILLE.

Les dehors trompeurs.

La Muſe lui reproche ſon caractere

niais & hors de saison ; mais lorsqu'elle veut l'examiner de près, la jeune fille se recule. Oh ! Dame, dit-elle, quand on me voit de près je parais moins jolie... Mais mon esprit plaît beaucoup. A quoi sert-il ? lui demande la Muse ; A rien, réplique la jeune fille.

LA MUSE.

Apollon vous rebutera, si vous n'êtes présentée par l'Esprit & conduite par le Bon Sens.

LA FILLE.

Oh ! l'Esprit a pris les devans.

LA MUSE.

Et le Bon Sens ?

LA FILLE.

Je l'ai laissé derriere.. Au reste, a-t'on besoin de caractere ? Le Baron ou l'Homme du Jour, comme on l'appelle, est-il plus décidé que moi ? C'est le Sganarelle de l'Ecole des Maris, l'Ingrat, le Négligent, le Glorieux, le Joueur, &c.

LA MUSE.

Cela répond mieux au titre des *Dehors Trompeurs*.

Le

Le bel ouvrage d'eſprit,
Bien écrit,
Où les plus beaux traits pétillent,
Eſt ſemblable au caſaquin
D'Arlequin,
Où toutes les couleurs brillent.

» Dites-lui.

AIR : *Branle de Metz.*

Que plus d'un Cenſeur habile
Lui conſeille prudemment
De renvoyer au couvent
Sa grande ſœur inutile,
Et de chaſſer, pour ſon bien,
Sa ſoubrette bonne à rien.

Bon, dit la fille, faut-il écouter la Critique ? Ne dit-elle pas que mon pere arrive de Bretagne pour piller le dénouement de l'*Ecole des Maris* : que la folle Comteſſe eſt une échappée du *Philoſophe marié* ; mais je plais, il ſuffit.

AIR : *Tarare, Pompon.*

Faut-il approfondir
Avec un ſoin extrême ?
Il ne faut qu'effleurer pour avoir du plaiſir.
C'eſt à bon droit qu'on m'aime :
Je dois flatter le goût,

Puiſque je prends la crême
De tout.

LA MUSE.

Croyez-moi, on affichera peut-être bientôt chez votre Libraire :

C'y gît au magaſin la plus belle des piéces,
Toute vive enterrée à côté des deux niéces.

LA FILLE.

Je me moque de vos prédictions ; je vais continuer mon chemin.

LA MUSE.

Doucement. . . . La petite Etourdie a franchi la barrière ; elle eſt ſi vive qu'on ne peut l'arrêter.

Le Superſtitieux, Comédie de Meſſieurs Boiſſy & Romagneſi, au Théâtre Italien, veut profiter de ce moment pour paſſer ; mais il tombe très-rudement.

LA MUSE.

Holà, quelqu'un.

Portez-moi ce corps fracaſſé
Tout droit aux Incurables,
Lon la,
Tout droit aux Incurables.

LE SUPERSTITIEUX.

Tout le monde m'a prédit ce malheur.

A la dernière ſcène Lucinde entre avec Charmant. La Muſe chanſonnière quitte alors le ton critique, pour faire l'éloge de la Comédie de l'Oracle, de M. de Saint-Foix, celui de l'Actrice & de l'Acteur qui ont repréſenté ces deux rôles au Théatre Français, & de Mademoiſelle le Maure qui venait alors de rentrer à l'Académie royale de Muſique.

Le Samedi 9 Avril, jour de la clôture du Théatre de l'Opéra Comique, cette piéce fut terminée par le compliment ordinaire, fait par Lucinde & Charmant. Mademoiſelle Nanette Minot & le petit Boudet étaient chargés de ces deux rôles.

LUCINDE.

AIR : *Vivons pour ces fillettes.*

Exécutez mes volontés,
Et, pour l'avenir, méritez
Que pour nous on ait des bontés.

CHARMANT.

Dites-moi votre idée.

LUCINDE.

Sautez pour l'Assemblée,
Sautez,
Sautez pour l'Assemblée.

LES JEUNES MARIÉS;

Opéra Comique en un Acte, avec un Divertissement & un Vaudeville.

1er Juillet 1740.

En s'épousant, le Marquis, pere du Chevalier, & la Marquise, mere de Lucile, ont conclu le mariage de leurs enfans; mais, comme ces derniers sont encore trop jeunes pour demeurer ensemble, on a résolu d'envoyer le Chevalier achever ses exercices à Paris, & que la Demoiselle passerait ce tems-là dans un Couvent. En attendant que ce dessein puisse être exécuté, Barbarissimus, Pédant du Chevalier, & Madame Dorothée, Gouvernante de Lucile, ont ordre d'empêcher les deux jeunes Epoux de se voir. Malgré ces précautions, Lucile & le Chevalier trouvent le secret de se donner un ren-

dez-vous. On les ſépare. Lucile eſt remiſe entre les mains d'un Gentilhomme Campagnard, couſin de la Marquiſe, qui doit la conduire ſur le champ dans un Couvent. Pendant que ce Gentilhomme s'y diſpoſe, le Chevalier arrive, & l'oblige à mettre l'épée à la main. La Marquiſe accourt au bruit, & ſépare les Combattans. Peu de tems après, le Chevalier s'introduit par une fenêtre dans l'appartement de Lucile, où il ſe cache, & ſe retranche dans un cabinet. Comme il eſt armé de piſtolets, il menace de brûler la cervelle à quiconque voudrait l'en faire ſortir. Le Marquis ſe préſente; alors les jeunes Epoux ſe jettent à ſes pieds, & lui demandent la grace de n'être point ſéparés. On la leur accorde, à condition que le Chevalier continuera ſes exercices, pour ſe rendre digne de ſa jeune Epouſe. La noce forme le divertiſſement.

Couplets du Vaudeville.

Avant de ſçavoir l'art profane
Qu'au Palais on nomme chicane,
Un Procureur paſſoit trente ans.
Aujourd'hui fort jeune on y brille;
Le moindre petit Clerc nous pille:
N'y a plus d'enfans, n'y a plus d'enfans.

Le Gaſcon vante ſa naiſſance ;
Le Parvenu, ſon opulence ;
Chacun ſe met au rang des Grands.
Le bretteur fait l'homme de guerre ;
Plus d'une fille fait la mere :
N'y a plus d'enfans, n'y a plus d'enfans.

Cette piéce, qui eſt de M. Favard, fait voir que l'on peut rendre la critique très-juſte, très-honnête, & en même tems très-plaiſante.

LES JARDINS D'HÉBÉ ;

Opéra Comique en un acte, avec un Divertiſſement.

17 Septembre 1740.

Le plan de cette piéce n'eſt pas nouveau ; & l'Auteur même l'a préſenté pluſieurs fois ſur la ſcène. Hébé paraît ſur un trône de fleurs, environnée de ſes Nymphes, Jacinthe, Violette, Amaranthe, Anemone, Jonquille, Julienne & Roſette. Elles bravent la fureur des Aquilons. L'approche de ces derniers les jette dans une conſternation qui heureuſement ne dure qu'un inſtant. L'A-

mour déguifé fe préfente, & fait fuir ces téméraires. Hébé, apprenant que ce généreux Inconnu vient exprès trouver dans ce lieu la Beauté dont il eft épris, s'offre, par reconnoiffance, à le fervir de tout fon pouvoir.

HÉBÉ.

AIR : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Sur la droite de ce bofquet,
Il eft certain parterre,
Allez-y chercher un bouquet.

L'AMOUR.

Que faudra-t-il en faire ?

HÉBÉ.

Celle qui de vous l'obtiendra,
Par mes foins vous appartiendra.

Hébé, cédant à la fecrette inclination qu'elle reffent pour fon Libérateur, va le joindre, & laiffe à Rofette, l'une de fes Nymphes, la commiffion de tenir l'audience. Madame Gaillard, autrefois Danfeufe de l'Opéra Comique, & M. Grandjean, Acteur du même Spectacle, viennent faire un tour de promenade dans le jardin de la Jeuneffe. Ils fe reconnaiffent, & fe rappellent le tems où

ils étaient, l'un & l'autre, si fort applaudis.

Madame GAILLARD.

AIR : *De la Baronne.*

A moi la mere,
Pour faire valoir mon talent.

GRANDJEAN.

Tous les deux nous faisions la paire :
Pour être amoureux & galant,
A moi le pere.

Si-tôt que vous paraissiez, ajoute-t-il :

AIR : *Des fraises.*

La lorgnette, pour vous voir,
D'abord était braquée.

Madame GAILLARD.

Chacun vantait mon sçavoir.

GRANJEAN.

Et vous étiez, chaque soir,
Claquée, claquée, claquée.

Rosette leur permet de se promener dans le jardin ; mais elle conseille à Grandjean de ne pas s'aviser d'y cueillir des fleurs. Toutdor, Financier, se présente ensuite, & propose à la Nymphe

l'établiſſement d'un impôt à la grille du jardin. Roſette rejette un pareil projet, & donne audience à une Veuve qui déplore la perte d'un Epoux, dont la complaiſance était extrême. La Nymphe, pour la conſoler, l'envoye au boſquet de l'Hymen. Alors, ne voyant plus perſonne, elle appelle Floriſton, Jardinier d'Hébé, & lui demande s'il a exécuté le plan que la Déeſſe lui a donné pour la diſtribution de ſon jardin. Oui, répond Floriſton; j'ai placé le boſquet des Agnès dans un endroit raboteux, & leur parterre eſt ſemé de fleurs champêtres, de roſes pâles & de violettes ſimples : celui des Prudes eſt entouré d'épines, & n'a point d'autres fleurs que le thim ſauvage & le baſilique : le boſquet des jeunes Robins eſt joint à celui des Abbés coquets; les uns & les autres fuyent le grand jour. Vous avez bien fait, dit Roſette; ces Meſſieurs craignent plus le hâle que les femmes. A l'égard des Beaux-Eſprits, continue le Jardinier, je place ceux du premier ordre ſur une éminence couverte de lauriers & d'immortelles, & les autres dans un terrein qui ne produit que des pavots & des œillets d'Inde. Mais, ajoute-t-il, le boſquet

qui m'a donné le plus de peine, c'eſt celui des Femmes Galantes; il demande un ſoin & une propreté extraordinaires, & malgré cela je n'y peux faire venir du gazon.

ROSETTE.

Pourquoi cela, s'il vous plaît?

FLORISTON.

C'eſt qu'il eſt trop fréquenté, & puis on y eſt toujours en l'air.

AIR: *Lon la.*

L'on y gambade inceſſamment,
A chaque heure, à chaque moment;
Le bal ſemble y renaître:
L'oiſeau royal s'y danſe tant,
Que l'herbe n'y peut croître,
Lon la,
Que l'herbe n'y peut croître.

Il ne reſte que le boſquet des Courtiſans, qui demande auſſi des attentions par rapport aux caſcades & aux ſouterrains dont il eſt rempli. Le Jardinier y ſeme de l'oreille d'ours, des tricolors & des penſées doubles. La converſation eſt

interrompue par les cris douloureux de Grandjean qui a fait la culbute dans le jardin. Madame Gaillard en revient aussi, mais plus satisfaite. C'est ce qui donne lieu à cette réflexion :

ROSETTE.

Ce qu'un Auteur de nos jours a dit, est bien vrai.

AIR : *Honneur au sexe féminin.*

Dans le jardin de la Jeunesse
Qu'un homme aille dans sa vieillesse,
Il en revient sombre & chagrin :
Nargue du sexe masculin.
Une femme tout au contraire
En revient joyeuse & légere ;
Elle y retourneroit soudain :
Honneur au sexe féminin.

Hébé revient avec l'Amour. Ce Dieu, sûr du cœur d'Hébé, se fait connaître ; &, ayant appellé les Jeux & les Plaisirs de sa suite, il leur ordonne de célébrer son bonheur par un divertissement.

Couplet du Vaudeville.

L'homme de robbe & de finance
Ont leur tour près d'un jeune Objet ;

Pour eux on a de l'indulgence
Pendant l'abſence du Plumet.
Quand l'Epée arrive,
La Plume s'eſquive;
Et l'on ordonne au Robin
Digue, Digue, Diguedin,
De faire un tour de jardin.

Cette Piéce, qui eſt de M. Panard, offre plus de gaité que d'intérêt; auſſi éprouva-t-elle moins de ſuccès que de cenſure; elle ne fut point imprimée, & n'a pas ſouvent été remiſe.

LE REGISTRE INUTILE;

Opéra Comique en un acte, avec un Prologue.

28 Juin 1741.

PROLOGUE.

Il commence par ce Vaudeville chanté par la petite Tante alternativement avec une autre de ſes camarades.

Que nos Amans ont d'éloquence !
De jolis mots quelle abondance,
Quand ils nous content des douceurs,

Et qu'ils nous vantent leurs ardeurs !
Mais ce que leur bouche répéte,
Du cœur n'eſt jamais l'interpréte ;
Et l'on voit, en les éprouvant,
Qu'ils ſont tous, comme la trompette,
Bruyans, légers, & pleins de vent.

Amour, que ta force eſt extrême !
Tu parles, &, dans l'inſtant même,
Pour une Actrice de quinze ans,
Voilà toute la Ville aux champs.
Contre toi la valeur eſt nulle ;
Un Mars, un Achille, un Hercule,
Si-tôt que tu te l'es mis là,
N'eſt qu'un papillon qui ſe brûle
Aux lumieres de l'Opéra.

O ! que de choſes inutiles !
Que d'ornemens, que d'uſtenſiles
L'homme recherche avidement,
Pour s'en ſervir très-rarement !
Combien, dites-moi, je vous prie,
Ont quantité d'argenterie,
De bons écus & de bons louis,
Beaux bijoux, & femme jolie,
Qui ſont toujours à *remotis* ?

Lorſqu'un ſoupirant à lunette
Oſe faire la ſotte emplette

D'une fillette de quinze ans,
O ! que l'on rit à ses dépens !
Tout Epouseur sexagenaire
Est regardé, dans sa chimère,
Comme un sourd qui court au concert,
Ou comme un manchot qui veut faire
L'emplette d'un manchon très-cher.

Oh ! le plaisant trait de folie,
Et le beau plan de Comédie
Que nous fournit, dans un café,
Plus d'un babillard échauffé.
Tandis qu'un Procureur le pille,
Qu'un Galant cajole sa fille,
Et que sa femme est au brelan,
Jusqu'à la nuit il s'égosille
Sur les exploits de Kouli-Kan.

Un Gascon, un Médecin & un Procureur viennent voir l'Opéra Comique. Ces scènes épisodiques paroissant suffire pour la durée d'un Prologue, il n'est question que de le terminer par un divertissement. On appelle pour cet effet les Jeux badins, qui, caractérisés par leurs différens attributs, forment une marche, après laquelle ils exécutent des danses ; & le tour est terminé par un second Vaudeville chanté par le Sieur Lefevre & Mademoiselle Cheret.

Couplets du Vaudeville.

LE JEU DE CARTES.

Un Joueur, adroit au quadrille,
Jamais ne cauſe & ne babille ;
Il cache ſes cartes ſi bien,
Que ſon ennemi n'y voit rien.
Meſdames, c'eſt ſur ce modele
Qu'il faut prendre un Amant fidele :
Pour nous ce choix eſt important ;
Car c'eſt du Roi, que l'on appelle,
Que le ſuccès du jeu dépend.

Après le Jeu de l'Oie, le Trou Madame chante :

Le proverbe eſt bien véritable,
Qui dit qu'il n'eſt rien de durable :
Le jeu, que l'on voit dans ma main,
Vous en offre un garant certain.
Je ſens, dans le fond de mon ame,
Un dépit ſecret qui m'enflamme.
O ! que j'en veux à nos Français
De négliger le Trou-Madame,
Qui jadis eut tant de ſuccès !

Viennent enſuite le Solitaire, le Billard & la Raquette de Paume, dont voici le couplet :

Un jour la noire fourberie
Dit aux Sergens de Normandie :
Si vous voulez avoir de quoi,
Enfans, n'ayez ni foi ni loi ;
Soyez durs, sans miséricorde ;
Qu'aucune grace ne s'accorde.
Un Joueur de paume excellent,
Pour gagner, sçait friser la corde :
Sergens, c'est-là votre talent.

Le Damier chante :

Que nos Plumets seraient aimables,
Si leurs feux étaient plus durables ;
Mais à de nouvelles amours
Ils nous immolent tous les jours.
Pour excuser leurs vaines flammes,
Ils nous disent, ces bonnes ames,
Que sur l'Echiquier quelquefois
On immole jusqu'à deux dames,
Quand on peut en attraper trois.

Le Jeu de Boule.

Vous, dont l'ambition maudite
Contre un rival toujours médite
Quelque trait noir & clandestin,
Voulez-vous voir votre destin.
Certain jeu, que la Boule on nomme,

Vous l'apprend, & vous fait voir comme
Souvent un Joueur très-expert,
En voulant débuſquer ſon homme,
Dans le nayon tombe & ſe perd.

LE REGISTRE INUTILE.

M. Orgon, Tuteur & Amant de Julie, la tient enfermée aſſez ſoigneuſement; &, pour ſe défendre des ſtratagêmes de ſes Rivaux, il a raſſemblé, autant qu'il a été poſſible, le récit de tous les tours qu'on a joués aux Maris & aux Tuteurs. Il eſt déjà à la fin du ſixiéme Volume de ce Recueil qu'il envoie à ſon Imprimeur, pour le relier. Pendant qu'il eſt ſorti pour faire exécuter ſes ordres, Valere, Amant de Julie, s'eſt introduit dans la maiſon par le moyen de Frontin ſon valet, qui paſſe pour Maître de muſique de cette Belle. La converſation des deux Amans commence à l'ordinaire par des reproches.

Les proteſtations de Julie ne peuvent raſſurer cet Amant. Il craint qu'elle ne ſoit obligée de céder aux Inſtances de ſon Tuteur. Pour le contenter, Liſette,

ſuivante de Julie, propoſe à Valere de jouer un moment le perſonnage de M. Orgon, & de voir comment ſa Maîtreſſe va lui répondre. Cela s'exécute. Julie traite le prétendu Tuteur avec tout le mépris & l'averſion poſſible. Orgon, ignorant cette feinte, loin de croire que ce diſcours s'adreſſe à lui, entend ce dialogue avec tranſport. Valere, de ſon côté, ſort fort content, ſçachant de quelle façon Julie penſe ſur ſon Tuteur. Dans ce tems Frontin lui apporte une Lettre de Chriſante, pere de Julie, qui approuve la recherche de ce Cavalier. Il veut inſtruire Julie de cette heureuſe nouvelle; mais la difficulté eſt de lui rendre une Lettre. Frontin s'en charge, & la lui fait lire en préſence même d'Orgon. Pour cet effet il ſe traveſtit en femme, & paſſant pour une Couturiere, ſœur du Maître à danſer, il vient apporter une robe de chambre à Orgon. En faiſant ſemblant de lui arranger le collet il attache ſur le dos du Tuteur une Lettre de Valere très-tendre & preſſante. Julie la lit tout haut. Orgon croit que c'eſt ſa Pupille qui lui parle. Pénétré de ſon affection, il ne ſe ſent pas de joie. On entend crier dans la rue : *Hiſtoire nouvelle & récréative d'un Vieillard amou-*

reux, attrapé par une jeune Fille; Hiſtoire nouvelle & divertiſſante.

C'eſt un nouveau tour de Frontin. Orgon court l'acheter, pour la faire tranſcrire ſur ſon Regiſtre. Pendant ce tems-là Valere vient & ſe cache ſous une table.

ORGON.

Voilà du nanan, mes enfans, voilà du nanan. Donnez-nous des chaiſes. Aſſis-toi, Julie. Mets-toi ici, Liſette. Hem, hem : de l'attention, s'il vous plaît... (*Il lit*) Un Officier amoureux d'une jeune Perſonne qui était ſous la direction d'un Vieillard, réſolu de lui déclarer ſes ſentimens, en préſence même de ſon Gardien, écrivit à cette Belle, & ce qu'il y a de plaiſant,

AIR : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Une Femme intriguante,
Fort habile en ſon art,
Mit la Lettre galante
Sur le dos du Vieillard;
De ſorte qu'à ſon aiſe
La Fillette la lut
Derrière ce Nicaiſe,
Sans qu'il s'en apperçut.

Après cet exploit, le jeune Galant trouva le moyen de se glisser dans la maison de sa Maîtresse, & se cacha sous la table. Le bon homme arrive; il s'assied auprès de cette table, entre la Demoiselle & sa Suivante.

AIR: *Que je suis à plaindre.*

Je vais du tableau vous faire une ébauche:
L'homme était dans cet endroit-là;
La Maîtresse à droite, & la Fille à gauche,
Dans l'ordre à peu près où nous voilà.

JULIE.

Cela est plaisant.

LISETTE.

Ensuite.

ORGON.

AIR: *Du Bois de Boulogne.*

Notre Officier, dans ce moment,
Leve le tapis doucement,
Pour n'être vu que de sa Belle;
Il se met à genoux près d'elle.

LISETTE & JULIE.

Ah! ah! ah!

ORGON.

Qu'avez-vous à rire ?

JULIE.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Je ris du Soupirant caché ſous cette table.

LISETTE.

Moi, je ris du Barbon.

ORGON.

Le trait eſt admirable !
Qu'un Peintre avec plaiſir eût peint ce portrait-ci ! *
Il me ſemble les voir.

LISETTE.

Moi, je les vois auſſi.

Orgon, achevant de lire l'Hiſtoriette, raconte ce que le Spectateur voit réellement ſur le théatre, les careſſes de l'Amant & de ſa Maîtreſſe, qui ſe laiſſe enfin perſuader à le ſuivre. Le tour me paraît drôle, dit Julie; mais je ne comprends pas comment le Cavalier n'a point été apperçu du Vieillard. Cela eſt aiſé à concevoir, répond Orgon.

* C'eſt ce qu'a fait le Peintre amoureux de ſon modèle.

ORGON.

AIR : *Jeanneton, l'Amour lui-même.*

Suppoſons qu'une perſonne
Soit ici pour vos appas :
Faites ſemblant, ma mignone,
De l'entretenir tout bas
De cette place ;
Ma foi, je ne vois pas
Ce qui ſe paſſe.

Frontin, en Maître de muſique, arrive fort à propos, pour amuſer Orgon, & donner le tems à ſon Maître de s'eſquiver. Pendant qu'il donne une leçon à Julie, Mathurine, Cuiſiniere du Tuteur, vient lui demander de l'argent pour la dépenſe. Orgon ſe met en colere, & ſort un moment pour régler ſes comptes. Continuez, dit-il au Muſicien, je vous entendrai de mon cabinet. Valere profite de cet inſtant d'abſence pour emmener Julie. Frontin, contrefaiſant la voix de cette dernière, paraît lui donner ſa leçon. Orgon, de retour, le voyant ſeul, demande où eſt ſa Pupille. Elle eſt, Monſieur, répond Frontin, dans un endroit où je ſerai dans un moment. Liſette & Mathurine lui font

une réponſe à peu près ſemblable. Griffardin ſon Secrétaire acheve de le déconcerter, en lui apportant ſon Regiſtre. Ecrivez, Monſieur, l'hiſtoire eſt mémorable & digne du grand jour. Orgon, au déſeſpoir, veut avoir raiſon du tour qu'on lui joue ; mais une troupe de Maſques l'empêche de ſortir, & forme un Divertiſſement qui eſt terminé par un Vaudeville.

Auprès d'une jeune perſonne
Rubans, bijoux, cadeaux, *& cætera*,
Sont une recette très-bonne ;
Mettez-les ſur votre Agenda :
Vous qui croyez qu'à vos fleurettes
Fillette *gratis* ſe rendra,
Rayez cela
De vos tablettes.

Cette piéce, qui eſt de Panard, quoiqu'aſſez plaiſante, n'eut qu'un faible ſuccès, & n'a point été imprimée. L'idée eſt priſe du Conte de la Fontaine, *On ne s'aviſe jamais de tout.*

LE QU'EN-DIRA-T-ON;

Opéra Comique, en un acte, en Prose, & en Vaudevilles.

22 Juillet 1741.

Le Qu'en-dira-t-on ouvre la scène avec Madame Trompette sa fidelle suivante : c'est une médisante à l'excès ; mais, si l'on veut l'en croire, ce n'est que le zèle & une bonté d'ame qui la font agir. Carite se présente ensuite. Cette jeune Personne aime Léandre. Elle est prête à céder aux instances de son Amant ; mais, à la vue du Qu'en-dira t-on, elle prend la fuite. Une Prude & une Coquette paraissent. Cette dernière avoue franchement sa faiblesse. L'autre assure qu'elle ne permet l'entrée de sa maison aux Galans, qu'afin d'en choisir un pour époux de sa fille. Le Qu'en-dira-t-on n'est pas la dupe de cette affectation.

LE QU'EN-DIRA-T-ON.

AIR : *Voilà la différence.*

Je vois que les Amoureux

Sont

Sont du goût de toutes deux ;
Voilà la ressemblance :
L'une par la qualité,
L'autre par la quantité ;
Voilà la différence.

LA COQUETTE.

AIR : *Pierre Bagnolet,*

Votre décision m'enchante :
Que ce trait est bien ajusté !

LA PRUDE.

Votre expression est charmante :
Le coup est, ma foi, bien porté.

LA COQUETTE.

La qualité.

LA PRUDE.

La quantité.

ENSEMBLE.

LA COQUETTE. { Votre décision m'enchante :
Que ce trait est bien ajusté !

LA PRUDE. { Votre expression est charmante :
Le coup est, ma foi, bien porté.

LE QU'EN-DIRA-T-ON.

Peut-être n'avez-vous pas tort, ni

l'une ni l'autre ; (*à la Prude*) cependant mariez au plutôt votre Fille : (*à la Coquette*) & vous, mariez-vous vous-même.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Faites chez vous une réforme ;
Le siécle en malice est fécond :
Vous ne manquez que dans la forme ;
Mais la forme emporte le fond.

LA PRUDE.

Ma fille est jeune, elle a le tems d'attendre.

LA COQUETTE.

Si je me mariais, j'y perdrais trop.

Elles s'en vont toutes deux, en chantant :

Votre décision m'enchante, *&c.*
Votre expression est charmante, *&c.*

Suit une scène de Roger-Bontems qui nargue la Critique du Qu'en-dira-t-on.

LE QU'EN-DIRA-T-ON.

Air ; *Non, je ne ferai pas.*

Je le crois à l'abri des traits de la satyre.

ROGER-BONTEMS.

Non, fort prudemment je la laisserai dire ;
Car on prendrait plutôt la Lune avec les dents,
Que de rendre à la fois tous les hommes contens.

AIR : *Du nouveau monde.*

Ce n'est point pour être loué,
Ni pour être d'eux avoué,
Que je tâche à faire mon thême ;
Et je m'arrête au principal :
Je fuis le mal, parce qu'il est mal ;
Je fais le bien pour le bien même.

Roger - Bontems chante un Vaudeville sur l'indifférence avec laquelle il regarde les actions des autres. En voici un couplet :

Qu'un Seigneur fort libéral
S'endette pour Angélique,
Tandis qu'il a pour rival
Son faquin de Domestique ;
Qu'il soit le tiers ou l'unique,
Cela m'est égal.

Le Qu'en-dira-t-on toujours curieux demande à Roger-Bontems quel sujet l'amene. Il lui répond que c'est le plaisir, & qu'on ne jasera plus sur le compte

des mariés. Il finit la piéce par ce Vaudeville :

Je ſuis dans un grand embarras ;
Le beau Tircis en eſt la cauſe ;
Je voudrais, je ne voudrais pas ;
Mon cœur me preſſe, mais je n'oſe.
Que faire, hélas ! ſans ce garçon ?
Si je l'aime, qu'en dira-t-on ?

Mon cœur chérit la bonne foi :
Je hais l'erreur & le caprice ;
Mais, hélas ! par malheur pour moi,
Je ſuis fille, & de plus Actrice.
Si j'obéis à la raiſon,
Dans le monde qu'en dira-t-on ?

L'idée de cette piéce eſt heureuſe, & pouvait fournir à Meſſieurs Panard, Favard & Ponteau, des ſcènes beaucoup plus piquantes. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait pluſieurs aſſez vives ; mais elles ne ſont que prouver que les Auteurs étaient en état d'en faire de meilleures.

LE PRIX DE CYTHERE;

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlé de Vaudevilles, & précédé d'une Fable qui sert de Prologue.

12 Février 1742.

Les orangers, dans les champs d'Hespérie,
Hauts, touffus, croissent par forêts;
Sur leur cîme toujours fleurie,
Les pommes d'or font briller leurs attraits,
Et les rameaux sont courbés sous le faix.
Les Nymphes quittent la prairie,
Pour folâtrer sous leur ombrage épais,
Et respirer, à longs traits,
Les doux parfums & le frais.
Ces arbres, cultivés en France,
Ont, il est vrai, beaucoup dégénéré;
Mais, malgré cette différence,
Un parterre, sans eux, n'est jamais bien paré.
On les voit surpasser encore,
Quoiqu'ici délicats & vains,
Tous les autres présens de Pomone & de Flore,
Qui font l'honneur de nos jardins.

Les sentimens, Messieurs, sont de pareille espéce.

Ils ont toujours droit de charmer :
Transplantons-les ; ils se font estimer,
Et conservent leur noblesse.
Peut-être est-ce une erreur : daignez nous animer
Dans l'épreuve qu'on en va faire.
Notre dessein est téméraire :
On n'atteint pas d'abord le vrai ;
Mais, lorsque l'on tente un essai,
L'unique but, Messieurs, est de vous plaire :
Ce point seul mérite salaire.

LE PRIX DE CYTHERE.

Hébé, s'adreſſant à l'Amour, fait l'expoſition de la piéce dans le couplet ſuivant :

> On ſçait déjà, dans tout Cythere,
> Que, pour l'Amant le plus épris,
> Vénus, votre digne mere,
> Réſerve trois baiſers pour prix ;
> Et que la plus parfaite Amante,
> Dont vous approuvez les ardeurs,
> Obtiendra la faveur charmante
> De triompher de tous les cœurs.

Un Hollandais vient ſe préſenter le premier avec ſa femme qu'il a épouſée par lettre de change.

LE HOLLANDAIS.

Un jour mon Correſpondant de Batavia envoyer à moi pléſiéres marchandiſes, & moi trouver ſon fille dans la facture.

AIR : *Margot la Ravaudeuſe.*

> Moi, l'épouſer Mondame,
> Pour avoir ein enfant ;

Et mon petite femme
M'aime si grandement,
Que, pour prouver son flamme,
Au bout de quatre mois,
Li m'en donnir trois.

HEBÉ.

Voilà une grande preuve de tendresse.

LE HOLLANDAIS.

Moi avoir ein manifacture d'étoffes pour mon commerce, avec ein manifacture de sujets pour la République, & mon femme seconder moi également dans l'ein & dans l'autre.

Hebé répond qu'une telle union n'est qu'un trafic, & qu'elle ne peut leur adjuger le prix. Ils sortent, & s'en consolent.

Un Asiatique les remplace avec une Géorgienne; il prétend avoir le prix, parce que toutes les beautés, qui sont enfermées dans son sérail, se disputent l'heureux avantage de lui plaire.

AIR : *Valet chez une fermiere.*

Un bon Jardinier arrose

Avec ſoin, ſoir & matin,
Le parterre de ſon jardin;
Il fait éclorre la roſe;
Il élague le jaſmin,
Rame l'œillet, taille le thim:
Moi, d'une ardeur auſſi vive,
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli, joliet,
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli jardinet.

Il ajoute, pour preuve de ſon amour, la jalouſie qu'il a pour ſes Eſclaves, & qu'il préférerait leur mort à leur infidélité. Hebé, qui n'eſt pas tout à fait de ce ſentiment, demande celui de la Georgienne qui lui répond par cette fable :

Dans les beaux jours de l'Eté,
Un petit moineau volage,
Tout bouffi de vanité,
Inſultait à l'eſclavage
D'un ſerin né dans la cage.
O charmante liberté!
Diſait-il en ſon ramage :
Au ſein des airs je voyage;
Je dors, couvert d'un feuillage;

Je folâtre ſous l'ombrage ;
Là, ſur des grains je fourage ;
Ici, je trouve un rivage,
Où, ſur un ſable argenté,
L'eau coule en ſa pureté ;
J'y bois avec volupté.
Après ce grand étalage,
Il va d'un autre côté.
Le ſerin, en oiſeau ſage,
Ne l'avait pas écouté.
L'Hiver, tout change de face :
La beauté des Cieux s'efface ;
Rien dans les champs ;
L'eau ſe glace ;
Aux oiſeaux on fait la chaſſe.
Le moineau revint enfin,
Tranſi, demi-mort de faim,
Prier qu'on lui donne place
Dans la cage du ſerin,
En tout tems pleine de grain.
Le ſerin, à ſon tour, le fronde,
Et lui dit avec équité :
Gentil moineau, qui court le monde,
Tu reviens bien gras de ta ronde !
Vois, par ce qu'il t'en a coûté,
Qu'une liberté vagabonde
Vaut beaucoup moins, tout bien compté,
Qu'une douce captivité.

La Géorgienne, qui n'aime ſon Maître que par obéiſſance, & non par ſentiment, n'eſt pas jugée plus digne du prix de Cythere, que l'Aſiatique qui la chérit plus par ſenſualité que par délicateſſe; l'un & l'autre ſont congédiés. Un Eſpagnol les remplace; il ſe flatte d'obtenir le prix, pour avoir ſoupiré vingt ans ſous les fenêtres de ſa Maîtreſſe. Hebé lui demande s'il n'a jamais été à portée de converſer de plein pied avec elle. Il lui apprend qu'une nuit, en faiſant ſa ronde, il trouva la porte entr'ouverte, ſe gliſſa dans l'appartement, où il la trouva endormie. Il s'aſſit auprès d'elle, & attendit enfin ſon réveil qui ne tarda pas. Sa Maîtreſſe, le voyant auprès d'elle, entra dans une grande colere; mais lui, en téméraire, ſe jetta à ſes genoux, & lui jura un reſpect éternel. Cette conduite ne fit que redoubler l'indignation de la Belle qui le jetta du haut en bas de l'eſcalier. Il eſpere cependant pouvoir toucher ſon cœur, s'il peut obtenir le prix de Cythere, & lui en faire hommage.

Hebé le déſabuſe, & lui chante ce couplet:

AIR : *Alain, Alain, je sommeille.*

Quand l'Espagnol, plaintif Amant,
Soupire & pleure son tourment,
On sommeille :
J'aime mieux un Français actif ;
Quoique souvent un peu trop vif,
Cela réveille.

Un Français & une Française viennent à leur tour demander le prix. Mais Hebé leur demande aussi les titres qu'ils ont pour y prétendre.

LE FRANÇAIS.

Chez nous l'amour n'est jamais une passion, mais un arrangement dont le plaisir est le principe, le lien & l'objet.

LA FRANÇAISE.

Chez nous la déclaration est douce ; l'épreuve courte, les plaisirs vifs, la fin tranquille.

LE FRANÇAIS.

J'aime aujourd'hui Madame, elle m'idolâtre ; demain, nous nous quitterons sans jalousie, sans dépit, sans éclaircissement.

LE FRANÇAIS.

Triolet.

L'honneur de paſſer pour conſtant
Ne vaut pas la peine de l'être.
Doit-on briguer ſincérement
L'honneur de paſſer pour conſtant ?
Près de l'objet le plus charmant,
C'eſt bien aſſez de le paraître.
L'honneur de paſſer pour conſtant
Ne vaut pas la peine de l'être. *

Malgré toute la morale d'Opéra que le Français & la Françaiſe étalent, Hebé leur refuſe le prix.

Un Sauvage & une Sauvageſſe arrivent, & l'obtiennent, parce qu'ils le méritent par leur innocence, leur tendreſſe & leur ſimplicité. Les Amours, les Graces, les Amans & les Amantes viennent les couronner; & la Piéce finit par des couplets que les différentes Nations, qui ont paru, viennent chanter.

---

* Ce couplet, qui eſt en lettres italiques dans la Piéce, n'eſt aſſurément pas de M. Favard qui ne l'aurait pas mis tel qu'il eſt dans Pavillon.

LA HOLLANDAISE.

Sans goûter ti plaisirs folâtres,
Dont Français li sont idolâtres,
Moi, vais au but, & de vingt fils
l'être mere:
N'ais-je pas bien gagné sti prix
de Cythere.

LE TURC.

Vingt Beautés regnent sur mon ame;
A ma voix l'Amour les enflamme:
Au milieu des jeux & des ris,
Pour me plaire,
Toutes viennent m'offrir le prix
De Cythere.

LA GEORGIENNE.

Chaque Amant a droit de me plaire,
Sans jamais m'éprouver contraire:
Je n'ai ni haine, ni mépris,
Ni colere;
Et j'accorde toujours le prix
De Cythere.

L'ESPAGNOL.

Vain respect, tu n'es qu'une injure;
Je serai plus hardi, j'en jure,

On eſt, quand on eſt bien épris,
Téméraire :
Je ne manquerai plus le prix
De Cythere.

LA FRANÇAISE.

Tous mes jours ſont des jours de fêtes :
Chaque inſtant étend mes conquêtes.
Dans tous les cercles de Paris
Je ſçais plaire.
N'eſt-ce pas obtenir le prix
De Cythere ?

LE FRANÇAIS.

Volupté douce & paſſagere,
Je t'atteins d'une aîle légere :
Au milieu des jeux & des ris,
Sans myſtere,
Je cueille à tout moment le prix
De Cythere.

LE SAUVAGE *à la Sauvageſſe.*

On couronne, charmante Aurore,
Un amour que tu fis éclore :
Sans toi peut-on bien être épris ?
Ma chere,
C'eſt à toi que je dois le prix
De Cythere.

LA SAUVAGESSE.

L'un à l'autre jamais contraire,
Nous cherchons en tout à nous plaire:
Le beau feu, qui nous rend épris,
Eſt ſincère:
Notre amour eſt pour nous le prix
De Cythere.

Belle, dont le cœur mercénaire
Oſe abuſer du don de plaire:
Qui met les faveurs de Cypris
A l'enchere,
N'a pas droit de prétendre au prix
De Cythere.

On reconnaît facilement dans cette Piéce le ſtyle galant & les graces naturelles de M. Favard; & la part que M. le Marquis de P. y a eue, n'a point fait de tort au ſuccès, qui a été tel que l'Ouvrage le méritait.

LA FAUSSE DUEGNE;

Opéra Comique en deux actes.

28 Août 1742.

Don Brufcos, Seigneur Efpagnol, eft amoureux d'Ifabelle, dont il eft le Tuteur; mais elle lui préfére Valere, jeune Cavalier Français, qu'elle inftruit de fa fituation. Comme il ne manque pas de préfomption, & qu'il ne fe croit pas moins de prudence, il n'eft point épouvanté de cette nouvelle, parce qu'il croit avoir pris des mefures fi juftes, que, malgré la vigilance du Jaloux, il aura le bonheur de voir Ifabelle; & d'ailleurs il compte fort fur l'adreffe de Frontin, qui, fous l'habit de femme & le nom de Dona Caftagneta, s'eft introduit chez Don Brufcos, à titre de Surveillante. Valere fait part de fes deffeins à fon Valet Frontin; & celui-ci, plus prudent que fon Maître, ne trouvant pas affez de folidité dans ces projets, les fait échouer, en les découvrant à Don Brufcos, dont il acheve par-là de ga-

gner la confiance. Don Bruſcos a autrefois fait une promeſſe de mariage à une certaine Marquiſe Gaſconne. Frontin lui donne avis ſecrettement que Don Bruſcos veut épouſer ſa Pupille. La Marquiſe, qui n'a que la riviere à paſſer, pour ſe rendre au château de ſon Infidéle, arrive, ſomme Don Bruſcos de ſa parole, & menace de lui brûler la cervelle, s'il oſe y manquer. En attendant qu'il s'y détermine, elle fait exécuter un divertiſſement par les Bateliers de ſa ſuite.

Frontin, continuant toujours ſon rôle, découvre à Don Bruſcos que Valere, Amant d'Iſabelle, eſt l'Eſtafier qui vient ſe préſenter à ſon ſervice. Valere, au déſeſpoir, rencontre par hazard la Marquiſe qu'il reconnaît pour ſa tante. Il eſt obligé de lui avouer ſa paſſion; & la Marquiſe, l'écoutant avec bonté, lui fait auſſi confidence de la réſolution qu'elle a priſe d'épouſer Don Bruſcos. Comme Valere croit être trahi par Frontin, la Marquiſe & lui prennent le parti d'enlever, l'un Iſabelle, & l'autre Don Bruſcos. Frontin évente encore ce projet; &, feignant de le prévenir, il fait tomber le Jaloux dans le panneau. Don

Bruſcos & la prétendue Duegne ſont enlevés par les Gens de la Marquiſe. Iſabelle & Béatrix ſa ſuivante appellent du ſecours. Valere vient, qui propoſe à ſa Maîtreſſe de ſe laiſſer enlever. Elle réſiſte ; mais la Marquiſe termine ſon irréſolution, en lui annonçant qu'elle tient Don Bruſcos en ſon pouvoir, & qu'il conſent à l'épouſer, & au mariage d'Iſabelle & de Valere. Alors Frontin, par qui toute l'intrigue a été conduite, ſe découvre, & obtient la récompenſe de ſes ſoins, accompagnée de la main de Béatrix.

Cet Opéra Comique eſt de M. Favard, & pouvait former le ſujet d'un Drame plus important, dans lequel l'intrigue plus développée aurait produit plus d'effet.

LA FOIRE

DE CYTHERE;

Opéra Comique, en un acte.

20 Septembre 1742.

Léonore & Leandre, unis enſemble par un mariage clandeſtin, ont pris la fuite, pour éviter le reſſentiment de Pirante, pere de Léonore, & ſe ſont retirés à Cythere où ils vivent dans une telle indigence, que le jeune Leandre, ſeul fruit de leur hymen, a été obligé de ſe mettre au ſervice d'un Opérateur. Pirante vient à la Foire de Cythere. Il apperçoit ſa fille; mais, feignant de ne la point reconnaître, il s'amuſe à parcourir diverſes curioſités. Les deux Epoux, qui veulent profiter de l'occaſion favorable qui amene Pirante, & en obtenir leur pardon, n'oſent cependant s'expoſer à ſes yeux, qu'après avoir ſondé ſes ſentimens; &, pour le faire, ils ſe déguiſent en Egyptiens. Un Opérateur arrive pour débiter ſes drogues à la Foire.

Pirante ſe ſent ému à la vue du jeune Garçon qui le ſert. Il le demande au Charlatan, & ajoute qu'il veut en prendre ſoin. L'Opérateur répond que ce jeune Garçon dépend de l'Egyptienne qui eſt préſente. Pirante fait la même propoſition à la prétendue Egyptienne, qui eſt Léonore.

LÉONORE.

Cet enfant eſt chéri ; mais l'indigence l'a mis en ſpectacle. Il eſt le fruit d'un mariage clandeſtin.

PIRANTE.

Quel trouble ! que ſignifie ce que vous dites ?

LÉONORE.

Que cet enfant eſt mon fils ; (*à genoux*) que votre fille eſt à vos pieds ; (*ſe démaſquant*) ah ! mon pere, reconnaiſſez Léonore.

PIRANTE.

Léonore ! Ciel ! mon deſir de vengeance s'éteint ; & je ne puis réſiſter à ce que je vois.

LEANDRE, *démasqué, à genoux.*

Que votre aveu nous rend enfin les plus fortunés des époux !

PIRANTE.

Je le donne ; oublions tout.

LISETTE, *Suivante de Léonore.*

AIR : *Ton humeur est, Catheraine.*

Que votre bonté rachette
Le Polichinelle aussi.

PIRANTE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Mieux que Lisette
Frontin vous dira ceci.

FRONTIN, *Valet de Leandre.*

Nous avons, dans notre flamme,
Sçu faire un hymen secret :
Elle a fait comme Madame ;
Comme mon Maître j'ai fait.

PIRANTE.

Je le veux bien : il ne faut pas ou-

blier Madame Gigogne. Ma fortune suffira à tout cela. M. l'Opérateur sera content.

Ce dernier couplet sert à jetter quelque gayeté dans le dénouement qui paraîtra peut-être trop sérieux pour le Théatre de l'Opéra Comique. C'est sans doute aussi par la même raison que les Auteurs ont ajouté quelques traits de satyre, des plaisanteries dans deux ou trois scènes épisodiques.

Frontin, Valet de Leandre, en Marchand d'estampes, tâche d'amuser Pirante, de crainte qu'il ne rencontre Léonore.

FRONTIN, *montrant des Estampes à Pirante.*

Examinez bien ces deux personnages qui sont représentés ici.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

L'un est un bon Picard qui vient pour faire emplete ;
Ce qu'on vendit vingt fois, comme neuf il l'achete :
Et celui-ci plus bas, c'est un Gascon d'esprit ;
Qui garde les manteaux, pour avoir un habit.

AIR : *Quand l'eſprit eſt agréable.*

Du burin voici la victoire :
Ce morceau paſſe pour parfait,
C'eſt l'eſtampe de Mahomet.

PIRANTE.

Juſte Ciel ! qu'elle eſt noire !

FRONTIN.

Voici ce que j'ai de meilleur ; c'eſt un pere qui veut faire caſſer un mariage. Voyez-vous comme, après avoir couru, le bon homme eſt tombé, & s'eſt caſſé le nez.

Pirante ne goûte point cette plaiſanterie ; il eſt prêt de ſe retirer, lorſqu'il voit un Saltinbanque qui conduit, ſous un berceau de fleurs, une jeune fille appellée Lima. Cette fille a perdu la parole de douleur de ſe voir ſéparée de la perſonne qu'elle aimait. Il faut, pour la retirer de cet état, qu'elle trouve un homme aſſez aimable, pour qu'elle en ſoit épriſe. Un Gaſcon, un Normand & un Vieillard tentent inutilement de détruire cette eſpèce d'enchantement ; mais un jeune homme, qui leur ſuccéde, y réuſſit

réussit parfaitement. Il la met d'abord adroitement sur le chapitre de son Amant, & lui en parle d'une manière affectueuse. Lima s'intéresse, & recouvre la parole avec beaucoup de vivacité.

Léonore, déguisée en Egyptienne, revient à la suite d'un Opérateur. Un Enfant, qui danse avec des graces charmantes, plaît à Pirante qui veut l'acheter. Il se sent ému, en caressant cet enfant, qui est celui de Léonore, qui tombe aux pieds de son pere qui lui pardonne.

Cette petite Piéce, également comique & intéressante, est de Fagan, en société avec Panard, & eut le succès qu'elle méritait.

LE COQ DE VILLAGE;

Opéra Comique, en un acte, en Prose, mêlé de Vaudevilles.

31 Mars 1743.

Pierrot, resté seul dans le Village par l'absence des autres Garçons que la guerre a enlevés, est aimé de Madame Froment, riche Fermiere, & de Madame Rapé, Cabaretiere. Il est encore aimé de Gogo, de Mathurine & de Colette; mais il n'aime que Thérese. Il arrive, chargé de rubans & de bouquets que lui ont donné toutes les Filles du Village, & se plaint ainsi de leurs persécutions à son oncle le Tabellion.

La petite Lise
Veut que je la conduise
De buissons en buissons,
Pour chercher des pinçons.
Fanchon, dans la plaine,
Veut que je la mene,
Pour cueillir des fleurs
De toutes les couleurs.
Il faut pour Nanette

Graver une houlette,
Et de mon flageolet
Accompagner Babet.

Il eſt ſi fatigué de tout cela, qu'il irait s'enrôler volontiers ſans . . .

LE TABELLION.

J'entends ; c'eſt faute de valeur.

PIERROT.

Quelle erreur eſt la vôtre !
Je ſom' Français, j'avons du cœur :
L'un ne va pas ſans l'autre.

Il avoue à ſon Parrein ſon amour pour Thérèſe ; & le Tabellion, voyant qu'il ne peut l'y faire renoncer, imagine de faire une loterie d'amour, dont Pierrot ſera le lot. Les Filles tireront *gratis ;* mais les Veuves n'y ſeront admiſes qu'en conſignant 500 livres : ce qui formera la dot de Pierrot qui n'a point de fortune. Madame Rapé & Madame Froment y conſentent, dans l'eſpérance de ſe l'enlever l'une à l'autre ; mais le Tabellion a ſi bien arrangé les choſes, que Pierrot tombe à Thérèſe qu'il aime.

Cette Piéce charmante eſt de M. Favard ; & nous n'en n'avons donné un extrait ſi ſuccint, que parce que nous avons craint de nous livrer au plaiſir d'en rapporter tous les détails agréables : ce qui n'aurait pu ſe faire ſans la copier preſque toute entiere. Elle eut le plus grand ſuccès, & depuis qu'elle a paru ſur le Théatre de l'Opéra Comique, il n'y a point eu de Foire où elle n'ait été remiſe.

LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR;

Opéra Comique, en un acte, en Vaudevilles.

23 Février 1744.

Colette, rivale d'Agathe, ouvre la ſcène, & projette de la brouiller avec Colin qu'elle voudrait lui enlever. Elle lui perſuade que ce Berger en aime une autre, & que, pour le ramener, Agathe doit feindre de l'indifférence, tandis qu'elle, Colette, lui marquera de l'amour. Agathe, ſuivant ce conſeil, ſe retire, en voyant paraître Colin qui arrive avec un ruban à la main, qu'il deſtinait à Agathe, mais que Colette lui prend, en feignant de ſe perſuader qu'il était pour elle, & lui promettant de le raccommoder avec ſa couſine Agathe; Colin joyeux l'embraſſe par reconnaiſſance. Lorſqu'il eſt parti, Agathe, qui a tout vu, revient & ſe perſuade facilement l'inconſtance de ſon Amant. Pour s'en venger à ſon tour, elle écoute la

déclaration de Lucas, & la reçoit favorablement. Elle ne rebute pas davantage Blaise & le Procureur Fiscal; mais, tandis qu'elle reçoit leurs fleurettes, Colette amene Colin dans le fond du théatre, pour être témoin de la perfidie de sa Maîtresse. Lorsqu'Agathe l'apperçoit, elle redouble de coquetterie, suivant le conseil de sa cousine, & leur donne à chacun une main, une par-devant, & l'autre par-derrière, de façon que chacun de son côté croit être l'Amant favorisé. Lorsqu'ils sont partis, Colin arrive, outré de dépit. Agathe continue à le traiter conformément aux conseils qu'elle a reçus de Colette.

COLIN, *tendrement.*

AIR : *Ah! si j'avais connu M. de Catinat.*

Prenez-vous du plaisir à me rendre jaloux?
Voulez-vous perdre un cœur qui n'aime rien
que vous?
Songez qu'un tendre Amant est un trésor.

AGATHE.

Hé bien!
Peut-on en avoir trop, si c'est un si grand
bien?

Cependant Agathe est toute prête à

ſe découvrir, en voyant ſouffrir ſon Amant; mais elle en eſt toujours empêchée par Colette qui trouve le moyen de la faire ſortir, en lui promettant, ſi elle veut la laiſſer faire, de rendre Colin amant tendre & conſtant. Lorſqu'elle eſt partie, la fourbe Colette acheve de déſeſpérer le crédule Colin qui lui promet de l'épouſer par dépit. Enfin Lucas, Blaiſe & le Procureur Fiſcal reviennent ſur la ſcène avec Madame Bombinote, mere d'Agathe, qu'ils ſomment de tenir la parole qu'elle a donnée à chacun d'eux.

COLIN.

AIR : *Des Trembleurs.*

Juſte Ciel! perfide Agathe,
De ce bonheur qui les flatte,
Vous me berciez donc, ingrate.

AGATHE, *timidement.*

Ah! Colin!...

COLETTTE *à Colin.*

Quel air ſournois!

Madame BOMBINOTE, *en colere.*

Jour de Dieu! crains ma colere;
Amuſer de la maniere
Quatre Amans!

AGATHE.

Eh ! non, ma mere,
Je n'en amusais que trois.

Enfin tout s'éclaircit, les Amans s'expliquent, Colette est la dupe de son artifice, les Amans sont unis, & la Piéce finit par le Vaudeville suivant :

COLIN.

J'obtiens ta main, ma chere Agathe :
Ah ! qu'un pareil bonheur me flatte !
Ce jour va combler mon espoir ;
S'il faut que de l'hymen s'ensuive
Quelque échec qu'on ne peut prévoir,
Hélas ! du moins que ça m'arrive
Sans le sçavoir !

AGATHE.

Je suis toujours simple & novice ;
Mais souvent dans le précipice
On tombe sans l'appercevoir :
Si jamais je te fais injure,
Colin, ne vas pas m'en vouloir ;
Car ce sera, je te le jure,
Sans le sçavoir.

BOMBINOTE.

Une Madame, une Bergere

Egalement cherchent à plaire,
Et s'occupent de cet eſpoir :
A Paris la moindre Griſette
En fait un art, matin & ſoir ;
Mais au Village on eſt coquette
Sans le ſçavoir.

AGATHE.

Sans nous parler de ſa tendreſſe,
Un Amant nous fait politeſſe,
Et l'on s'accoutume à le voir ;
Petit-à-petit ſon langage
Sur notre cœur prend du pouvoir ;
Et c'eſt ainſi que l'on s'engage
Sans le ſçavoir.

COLETTE.

Un tendre Amant à ſa Bergere
Dérobe une faveur légere ;
C'eſt un baiſer qu'il veut avoir :
Enſuite il oſe davantage :
Le cœur commence à s'émouvoir ;
La tête tourne, & l'on s'engage
Sans le ſçavoir.

BLAISE.

Avant douze ans Gogo ſe pare ;
De ſon cœur le plaiſir s'empare,
Quand alle eſt devant un miroir ;

Alle minaude, ſe tiant drette,
Ne veut plus mettre de mouchoir :
Voilà Gogo déjà coquette
Sans le ſçavoir.

COLETTE.

Plus d'un mari coquet, volage,
Prétend que ſa femme ſoit ſage,
Tandis qu'il manque à ſon devoir :
Epoux, quelle erreur eſt la vôtre !
Dormez, dormez ſur cet eſpoir ;
Mais vous ſerez comme les autres,
Sans le ſçavoir.

LUCAS.

Je nous aimons ſans nul reproche ;
Je n'achetons point chat en poche,
Quand il s'agit de ſe pourvoir ;
Mais à la Ville, jarnonbille !
On donne dans le pot au noir ;
On prend ſouvent veuve pour fille,
Sans le ſçavoir.

COLIN.

Iris dormait ſur la fougere ;
Un jeune Berger téméraire,
Voyant voltiger ſon mouchoir ;
L'occaſion me favoriſe,

Faiſons, dit-il, notre devoir ;
La pauvre enfant ſe trouva priſe,
Sans le ſçavoir.

Cette Piéce charmante, qui eſt intriguée & écrite du ton de la bonne Comédie, eſt de Meſſieurs Favard & Rouſſeau de Toulouſe. Nous ne pouvons en faire un éloge plus complet & plus juſte, qu'en diſant que ſon ſuccès fut égal à ſon mérite.

ACAJOU;

Opéra Comique, en trois actes, en vers, mêlé de Vaudevilles.

18 Mars 1744.

Le Théatre repréſente le Palais d'Arpagine, orné de Magots & de Colifichets, dans le goût moderne.

Le Génie Podagrambo ouvre la ſcène avec la Fée Arpagine, qui conſent à l'épouſer, quoiqu'ils n'ayent aucun penchant l'un pour l'autre, & qu'ils aiment, chacun de leur côté, un jeune Prince & une jeune Princeſſe; Podagrambo aime Zyrphile, & Arpagine, le jeune Acajou. Arpagine a inutilement employé tout ſon pouvoir à corrompre le goût d'Acajou; elle n'a pu s'en faire aimer. L'éducation, qu'elle lui donne, eſt des plus ridicules. Un Médecin lui enſeigne à faire des armes; un Poëte, la Géométrie, & un Avocat, la muſique. Mortifer, le Médecin ſpadaſſin, vient le premier donner ſa leçon.

MORTIFER.

AIR : *J'écoutais de-là son caquet.*

Maître d'armes & Médecin
Ont entr'eux peu de différence;
Tous deux possedent la science
De détruire le genre humain.

AIR : *Il était un Moine blanc.*

L'un, ainsi que l'autre, enfin,
Par un principe certain,
Avec la tierce & la quarte,
De ce monde nous écarte.

Mortifer mêle plaisamment les termes des deux Arts, & donne à son Eleve une leçon ridicule.

AIR : *Il a la fine montre au gousset.*

Songez à tourner le poignet;
Car des armes tout le secret
Dépend de son sistole
Et de son diastole.

AIR : *De nécessité nécessitante.*

La pointe au corps, serrez la mesure,
Les muscles tendus, & la main sûre:
Il faut qu'avant le pied le coup parte.

Allons, faites-moi une pulsation à l'épée de tierce.

Détergez, & tirez-moi de carte.

Acajou porte plusieurs bottes au Médecin qui ne sçait pas parer.

MORTIFER.

Non, je ne sçais que démontrer ;
Ce n'est pas à moi d'opérer :
Ma main en serait avilie ;
C'est le fait de la Chirurgie.

Le Métromane-Géometre arrive pour donner sa leçon qu'il commence ainsi :

MÉTROMANE.

Seigneur, en peu de mots j'aurai fait aujourd'hui. (*Il déclame.*)

Je vous l'ai déjà dit : l'auguste Poésie
Est asservie aux loix de la Géométrie ;
Tout Versificateur doit sçavoir à propos
Toiser une pensée, & combiner des mots.
Que toujours le bon sens, esclave de la rime,
En forme d'axiome expose une maxime,
Les vers de Tragédie, au milieu partagés,
Portant six pieds de long, de niveau sont rangés ;

Et tout Poëte exact, ſur les mêmes modeles,
Reſſerre ſon génie entre deux paralleles.
Je vous ai démontré l'art de conſtruire un vers ;
Apprenez maintenant ſes uſages divers,
Seigneur.

ACAJOU.

AIR : *Changement pique l'appétit.*

Seigneur, votre art m'eſt inutile.

MÉTROMANE.

Commençons par le plus facile :
Une leçon vous apprendra
A fabriquer un Opéra.

(*Il déclame.*)

Pour devenir Auteur Lyrique,
Il faut, ſur un plan ſymmétrique,
Par un calcul géométrique,
Echafauder ſoixante mots,
Vuides de ſens, forts de muſique :
Tels ſont les opéra nouveaux.

Acajou répond qu'il s'ennuie d'entendre ſeulement parler de l'Opéra.

MÉTROMANE, *déclamant.*

Du moins de déclamer apprenez la méthode :

C'eſt un talent, Seigneur, qui devient à la mode;
Dans cet Art méchanique on aime à s'exercer:
Ecoutez mes leçons, je vais vous y dreſſer.
Pour faire des Héros une illuſtre peinture,
N'allez pas ſottement imiter la nature:
A voir avec quel art on nous rend leurs tranſports,
Sans doute ces Héros n'étaient que des reſſorts.
Sçachez qu'un Prince Grec, ou qu'un Bourgeois de Rome,
Ne parlait pas jadis de même qu'un autre homme.
Ces Pyrrus, ces Brutus, en perruque, en chapeau,
En paniers de baleine, & couverts d'oripeau,
Malgré le ſens commun, guidés par la meſure,
D'un ſon harmonieux cadençoient la céſure:
Le moindre Confident, ſur pareil ton monté,
Avait, comme ſon maître, un langage noté:
Tous parlaient en chantant, & leurs voix compaſſée
Ne s'ajuſtait qu'au geſte, & non à la penſée.
Chaque Acteur, pour les peindre & s'exprimer comme eux,

Dit des vers empoulés, qui tombent deux à
deux.
Examinez mon jeu : c'eſt ainſi que j'avance ;
Je prends une attitude, & fort bas je commence ;
Ma voix en même tems s'éleve par éclats ;
Je balance le corps, & j'agite les bras.
Tantôt, avec ardeur, je dis à ma Maîtreſſe :
Pourquoi me fuyez-vous, adorable Princeſſe ?
Aux tourmens que j'endure ayez quelques égards ;
Cruelle, je mourrai, privé de vos regards.
Hélas ! ... De cet hélas diſtinguez l'intervalle.
Tantôt de mes deux bras décrivant un ovale,
J'en impoſe aux Humains, du ton ſacré des Rois,
Et je mugis des vers, en étouffant ma voix.
Actrices, qui briguez les honneurs de la ſcène,
Que, dès le premier vers, la fureur vous entraîne,
Etendez votre bras, pour mieux le faire voir ;
Relevez l'eſtomac, étalez le mouchoir ;
Criez à tout propos, criez à perdre haleine :
Que l'on croye, en un mot, voir hurler Melpomène.
Par ce goût général, que chacun ſoit conduit :

On ne doit déclamer que pour faire du bruit :
Taratantalera . . . . . mais quel démon m'inspire !
Quels gouffres sont ouverts ! taratantalerire...
Ah ! Princesse, ah ! Seigneur, je deviens furieux...
C'est ainsi qu'en partant je vous fait mes adieux. *

Le pauvre Acajou croit en être quitte ; mais il est assailli par M. Glapinome, Avocat, Me Fausset, Procureur, & Gueulard, Huissier, qui l'obligent d'entendre un Trio, dans lequel il n'y a que les cinq voyelles. Il les congédie enfin ; & le premier acte finit par une danse des Magots qu'Arpagine anime, pour amuser Acajou.

Au second acte, le Théatre représente les jardins de Ninette, Fée bienfaisante, qui protege Zirphile. Ces jardins ne sont séparés de ceux d'Arpagine, que par une palissade de fleurs.

Ninette ne peut faire entendre à Zir-

* Il s'arrête au milieu de sa fureur, & se retire froidement, en faisant une profonde révérence.

phile comment elle doit conſerver ſon honneur. Podagrambo, qui ſurvient d'un air gauche, ne lui fait pas mieux ſentir ce que c'eſt que le ſentiment; mais, lorſqu'ils ſont partis l'un & l'autre, Acajou, qui parvient à s'introduire à travers de la paliſſade, lui fait bientôt connaître l'amour. Cette ſcène eſt charmante, & il faut la voir dans l'original. Podagrambo, qui revient ſans que les Amans s'en apperçoivent, court avertir Arpagine, qui, voyant qu'elle ne peut ſéparer Acajou de Zirphile, feint de protéger leurs amours, promet de les unir, & conſeille adroitement à Acajou de demander à Zirphile l'anneau qu'elle porte au doigt, comme un gage de ſon amour. Cet anneau eſt un taliſman qui préſerve Zirphile des entrepriſes de la méchante Arpagine: auſſi, dès qu'elle l'a en ſa puiſſance, elle l'enleve dans un char tiré par un dragon volant. Acajou apprend ce triſte événement à la Fée Ninette, qui, après avoir mis ſes lunettes, découvre que le corps de Zirphile eſt chez Podagrambo, & ſa tête dans la Lune. Elle tâche de le conſoler, en lui diſant:

Air : *Fille qui voyage en France.*

Vous avez un avantage ;
Cela doit vous appaiser :
Son cœur est votre partage.

ACAJOU.

Hélas! pourquoi m'amuser ?
O sort funeste !
Mon Rival peut épouser
Ce qui lui reste.

Ninette le rassure, en lui disant que le Génie n'en peut approcher, qu'il ne soit maître de la tête, & que c'est à lui à le prévenir. Pour cet effet, elle lui donne ses lunettes ; &, par la vertu de sa baguette, elle le transporte dans la Lune où se passe le troisiéme acte.

Le Théatre représente des bosquets, & la tête de Zirphile, sur un buisson de fleurs, s'amuse à chanter :

Que je regrette mon Amant,
Quoiqu'il cause mon infortune !
Pour avoir aimé tendrement,
Voilà ma tête dans la Lune :
Si chaque fille est dans ce cas,
Les têtes sont rares là-bas.

AIR : *Sans le ſçavoir.*

Un charme affreux ici m'arrête ;
Il ne me reſte que la tête :
Quel amuſement puis-je avoir
Podagrambo du reſte eſt maître
Et je déteſte ſon pouvoir ;
Je réponds à ſes feux peut-être,
Sans le ſçavoir.

Acajou arrive, & raſſure Zirphile ſur le ſort de ce qui eſt entre les mains de Podagrambo. Ce Génie paraît, un trébuchet à la main, pour attraper la tête de Zirphile qui diſparaît ; & Acajou, après avoir mis les lunettes de la Fée, s'offre à lui ſous la figure d'un Vieillard. Podagrambo s'adreſſe à lui, pour trouver la tête de Zirphile, qui reparaît, à l'invitation d'Acajou. Podagrambo a la bêtiſe de lui confier l'anneau de Zirphile, & il l'engage de l'attraper, pendant qu'il va lui faire un conte pour l'amuſer. Il ſe couche ſur un banc de gazon, pour réciter ſon conte plus à ſon aiſe, & il s'aſſoupit. Pendant ce tems-là Acajou profite de ſon ſommeil pour emporter la tête de Zirphile. Arpagine, qui connaît la bêtiſe du Génie, craint

qu'il n'ait fait quelques extravagances qu'elle aurait pu prévenir, en ne le quittant pas. Elle le trouve endormi, le réveille, & il lui apprend la sottise qu'il a faite de confier l'anneau à un Habitant du Pays. Elle s'emporte contre lui; mais il n'est plus tems. Leur pouvoir est fini. Acajou, conduit par Ninette, reparaît sous sa figure naturelle, & Zirphile avec sa tête qui est remise à son corps. Arpagine & Podagrambo, désespérés de voir leurs projets manqués, disparaissent.

NINETTE, *à Podagrambo & à Arpagine.*

AIR: *Bouchez, Nayades.*

Vos remords sont notre vengeance;
Malheureux, fuyez ma présence:
Toujours les méchans & les sots
Sont dupes de leurs stratagêmes;
Jamais ils n'ont, dans leurs complots,
De plus grands ennemis qu'eux-mêmes.

Pour completter la fête, la Fée Ninette transporte ses sujets dans la Lune, & ils y exécutent un Ballet de Nains qui termine la Piéce. Elle est de M.

Favard qui l'a tirée du conte d'Acajou, de M. Duclos, & en a fait un ouvrage excellent, plein de ſcènes agréables & de fines plaiſanteries. Elle fut d'abord jouée en proſe, mêlée de couplets; mais, après la défenſe qui fut faite à l'Opéra Comique de parler, elle fut représentée toute en Vaudevilles à la Foire ſuivante; &, au mois d'Octobre de la même année, on la vit avec plaiſir ſur le Théatre de l'Académie Royale de Muſique. Elle attira depuis un concours ſi prodigieux, que, le jour de la clôture, la barrière, qui ſéparait l'Orcheſtre du Parterre, ſe briſa. Pour la raccommoder, on fut obligé de faire ſortir, hors de la Salle, toutes les perſonnes qui rempliſſaient le Parterre. Mais ce fut en vain : le monde, qui était ſur le Théatre, y deſcendit, pour faire place à de nouveaux Spectateurs qui comblerent entiérement le lieu de la ſcène. Il n'avait pas été poſſible, dans cette confuſion, de rendre l'argent à ceux qu'on avait fait ſortir. Pluſieurs l'exigeoient avec menaces. Six des plus mutins furent arrêtés. M. *Monet* ſe comporta en cette occaſion avec beaucoup de prudence. Il fit relâcher ceux qu'on avait

mis au Corps-de-garde. Il paya les mécontens d'une harangue, moitié plaisante, moitié pathétique, qui lui concilia tous les esprits. Jamais représentation n'avait été si lucrative. Toutes les places étaient à six livres; & le Théatre était si rempli, qu'il n'y pouvait paraître qu'un Acteur à la fois. Il n'y eut point de symphonie, point de ballets. On n'entendit rien, pas même le compliment. On applaudit beaucoup, & tout le monde se retira satisfait, moins cependant que l'Entrepreneur.

THÉSÉE ;

Parodie de l'Opéra de ce nom.

19 Février 1745.

Nous ne donnerons point d'extrait de cette Parodie qui fut un objet d'amuſement pour Meſſieurs Favard & Parmentier ; mais les anecdotes, auxquelles elle a donné lieu, méritent bien d'être rapportées.

Un nommé Leger, Domeſtique de M. Favard, animé par l'amour des talens, voulut conſacrer les ſiens au Théatre. Il débuta dans cette Parodie par la moitié d'un bœuf. Pour faire entendre ceci, il eſt néceſſaire d'expliquer que, dans le triomphe de Théſée, la monture de ce Héros, était le bœuf gras, figuré par une machine de carton, qui ſe mouvait par le moyen de deux hommes qui y étaient renfermés ; le premier debout, mais un peu incliné ; le ſecond la tête appuyée ſur la chûte des reins de ſon camarade. *Leger*, qui avait brigué l'honneur du début, obtint la pré-

férence pour faire le train de devant. Gonflé d'alimens & de gloire, il lâcha une flatuosité qui pensa suffoquer son collégue. Celui-ci, dans son premier mouvement, pour se venger de l'effet sur la cause, mordit bien serré ce qu'il trouva sous ses dents. *Leger* fit un mugissement épouvantable. Le bœuf gras se sépara en deux : une moitié s'enfuit d'un côté, une moitié, de l'autre ; & le superbe Thésée se trouva à terre, étendu de son long. On eut beaucoup de peine à continuer la Piéce. A peine fut-elle achevée, que l'on entendit une grande rumeur. C'était *Leger* qui, prétendant que son camarade lui avait manqué de respect, se gourmait avec lui sur le ceintre. Après avoir disputé sur la prééminence & les avantages du train de devant & du train de derrière, ils en étaient venus aux coups. Le pauvre *Leger* pensa en être la victime, il tomba du ceintre ; mais, par bonheur pour lui, il fut accroché par un cordage qui le suspendit à vingt pieds de haut, comme un oie que les Mariniers vont tirer. Il en fut quitte pour quelques contusions. Cet accident ne le dégoûta point des débuts. Quelques jours après, comme on allait commencer le spectacle,

on apprit que Marville, Acteur chargé du rôle de Roi dans la même Parodie, venoit de décamper en poste. *Leger* se présenta pour le remplacer. C'était la seule ressource pour ce jour-là. Il joua le rôle. Sa figure, sa voix, son geste, & sur-tout sa confiance insolente, étaient d'un ridicule & d'un comique si parfaits, qu'il fut applaudi généralement. Dès le soir même il donna congé à son Maître, & demanda mille écus d'appointemens, pour s'engager dans la Troupe. Comme on n'accepta pas ses propositions, il cria à l'injustice, & la tête lui tourna tout-à-fait.

A une représentation de la même Parodie de *Thésée*, la Demoiselle V... chargée du rôle de Médée, oubliant sa replique, pour entrer sur la scène, s'amusait à écouter les fleurettes d'un Financier sexagénaire; elle entend sa replique, comme le bon homme, transporté d'amour, se précipitait à ses genoux pour lui baiser la main; elle s'en débarrasse brusquement : mais, dans le mouvement qu'elle fit, la crinière postiche du vieil Adonis s'embarrasse dans les paillettes de la jupe de Médée. La V... part, & laisse son Amant en atti-

tude chauve & prosterné. Elle s'avance sur le Théatre, portant devant elle, sans le sçavoir, ce grave trophée chevelu, qui, se balançant majestueusement, semblait répondre aux gestes pathétiques de l'Actrice. Il s'éleva un applaudissement général qui devint convulsif, lorsque l'on vit sortir d'une coulisse une tête pelée, qui reclamait sa vénérable dépouille. La V . . . . déjà toute fiere de l'accueil favorable qu'elle croyait recevoir du Public, faisait de grandes révérences; mais elle ne resta pas long-tems dans l'erreur. En s'inclinant avec dignité pour remercier les Spectateurs bénévoles, elle apperçut la malheureuse perruque. Tout autre qu'elle eût été déconcertée; mais, en Princesse au-dessus des coups de la fortune, elle détacha tranquillement cet ornement étranger qu'elle rendit, & continua froidement son rôle. Cela lui valut un succès; tant il est vrai qu'il faut se posséder dans les grands événemens.

LA ROSE,

OU

LES JARDINS DE L'HYMEN;

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlé de Vaudevilles, suivi d'un Divertissement, & précédé d'un Prologue.

5 Mars 1745.

Avant de paraître, cette Piéce essuya beaucoup de difficultés de la part du Magistrat chargé de la police, qui, malgré les bonnes intentions du Censeur, refusa constamment d'en permettre la représentation : ce qui engagea M. Piron, qui en est l'Auteur, à présenter cette Requête à M. le Comte de Maurepas :

MONSEIGNEUR,

Sans autre appui qu'une parfaite confiance en votre pouvoir & en votre bonté, j'ose recommander à votre protection une Rose qu'on veut empêcher

d'éclorre. Le désespoir des pauvres Entrepreneurs de l'Opéra Comique me force à prendre cette liberté. On vient de leur défendre la représentation de cette Piéce, au moment que votre départ les empêche d'être à vos pieds, & que la longueur & les grands frais des préparatifs ont achevé de les conduire à l'extrêmité. Ils avoient tout fait, dans l'espérance que votre indulgence & votre autorité les mettraient à l'abri de la persécution.

Votre nom, Monseigneur, les conduit à la mort. Ainsi j'ose avancer que vous leur devez compassion, d'autant plus qu'on ne s'avise pas d'implorer ici votre appui en faveur du scandale & de la licence. Un Abbé, commis à l'examen des Piéces, qui se conforme aux scrupules & à la rigidité de la police, envoya la Rose à M. Hérault, avec son approbation, & sans avoir fait aucune rature. Il y a plus, Monseigneur : j'ai lu la Rose dans une Compagnie où il y avait deux Evêques sexagenaires & quelques Dames qui en sont déjà aux Directeurs. L'Ouvrage trouva grace devant leurs yeux ; ils n'y ont voulu voir que ce que j'y montre. Les mots de rose, rosier, houlette & jardin, leur ont bien

fait penser quelque petite chose ; mais ils convinrent tous, comme a fait l'Examinateur, que le voile de l'allégorie était si heureusement tissu, qu'il n'y avait pas le petit trou par où l'on pût voir la nudité.

M. Hérault ne veut pas branler de derriere le rideau, sans se vouloir imaginer que ce rideau sera bien plus devant les yeux des Spectateurs, qu'il ne peut être dans l'idée des Lecteurs. Mon Théatre représente un jardin, au milieu duquel est un rosier. La Rose éclate au-dessus de ce rosier, & frappe les regards des Spectateurs. Tout cela répand une innocence continuelle sur tout ce qui se dit. Des Bergers se disputent, comme une faveur innocente, un bouquet offert par la plus jolie Bergere du Hameau, lieux communs des niaiseries pastorales. Je vous supplie très-humblement, Monseigneur, de vouloir bien donner des ordres plus doux que ceux de M. Hérault.

Sæpè, premente Deo, fert Deus alter opem.

Un grand Roi très-chrétien ne dédaigna pas de secourir Moliere dans un pareil cas, à l'occasion du Tartuffe ; & cependant la même différence, qui se

trouve à mon désavantage entre les deux Auteurs, se trouve à mon avantage entre les matieres & les conséquences des deux Piéces, &c. Cette Lettre eut son effet, & la Piéce fut jouée.

PROLOGUE.

L'Amour, conduit par Mercure, s'est introduit dans le pays de l'Hymen, pour chasser sur ses terres, & se venger de ce qu'il a méprisé ses loix. Il commence par y faire tapage. Son Compagnon l'engage à faire moins de bruit, crainte qu'on ne découvre leurs projets.

MERCURE.

L'Hymen s'alarme au moindre bruit.

L'AMOUR.

Bon, bon! pendant toute la nuit
Il sommeille;
Devant ses yeux, sous son rideau,
J'ai cent fois passé mon flambeau:
Rien ne l'éveille.

MERCURE.

Ne nous y fions pas: malgré ce calme apparent, tout est ici dans la défiance; & déjà nous aurions été surpris, si

je n'avais aſſoupi la Médiſance & la Jaloufie à qui l'Hymen a confié la garde de cette Iſle. . . . . L'occaſion eſt favorable : nous entrons dans la ſaiſon , où , pour ſortir de l'enfance , les Bergeres de ce Hameau ſont obligées d'offrir à l'Hymen les premieres fleurs & les premiers fruits qui croiſſent dans leurs jardins , pour qu'il en diſpoſe à ſon gré.

MERCURE.

AIR : *Vénus nous traite en rivales.*

A faire mauvais ménage
Vous avez perdu tous deux :
L'Amour en était plus ſage ,
Et l'Hymen bien plus heureux.

Mercure conſeille encore à l'Amour de ſe déguiſer , & ils ſortent pour exécuter leur projet.

LA ROSE,

OU

LES JARDINS DE L'HYMEN.

Le Théatre représente un jardin fermé d'une grille, au milieu duquel on voit un rosier : aux deux côtés de la porte sont deux statues représentant la Jalousie & la Médisance.

Rosette ouvre la scène avec Silvie sa cousine, qui lui conseille de prendre soin de son jardin, & de ne pas songer encore à garder un troupeau, parce que, pour porter une houlette, il faut être une fille faite, & avoir vu le loup. Rosette assure sa cousine qu'elle n'en aura pas peur.

SILVIE.

AIR : *Menuet de Roland.*

Petite téméraire !

ROSETTE.

Bon ! le monde se plaît
Presque toujours à faire

Le loup plus gros qu'il n'eſt.

Laiſſe-le venir ſeulement : tu verras ſi je t'appelle à mon ſecours.

SILVIE.

Et quand crois-tu qu'on te confiera le ſoin d'un troupeau ?

Elle lui apprend que ſa mere lui a promis la houlette & la clef des champs, dès que ſa roſe ſerait fleurie, & qu'elle vient d'éclorre ce matin même, quoique ce ne ſoit encore que le premier jour du Printems.

ROSETTE.

AIR : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Va prévenir, ma chere,
Les Bergers d'alentour
De la jeune Bergere
Qu'on inſtale en ce jour
Dis, pour ſa bien venue,
Qu'au plus joli Paſteur
Roſette eſt réſolue
De donner cette fleur.

Silvie prétend qu'il faudra que la

mere de Roſette ſe leve de bon matin, ſi elle ne veut pas trouver la fleur moiſſonnée; car elle pourrait bien la troquer contre la houlette du premier Paſteur qui viendra s'offrir. La mere de Roſette, qui ne peut croire que la roſe ſoit déjà fleurie, vient s'en convaincre par elle-même, & lui défend bien d'y laiſſer toucher, juſqu'à ce que l'Hymen ſoit venu la cueillir ſur le roſier.

ROSETTE.

Ah! l'Hymen! & pourquoi pas l'Amour?

LA MERE.

AIR: *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

Fi donc: c'eſt un monſtre farouche;
Prenez bien garde qu'il n'y touche:
Pour l'Hymen laiſſez la fleurir;
C'eſt à lui que je la deſtine:
L'Amour vient-il à la cueillir,
Il ne reſte plus que l'épine.

Songez bien, Roſette, qu'aucun Berger ne voudrait s'aſſocier avec vous, ſi l'Hymen n'avait reçu votre premiere offrande. C'eſt un uſage conſtant ici.

Elle ſort pour l'aller chercher, & Roſette lui crie :

AIR : *Ton himeur eſt Cathereine.*

Et du jour à cette quête
Ne paſſez pas la moitié,
Car cette fleur n'eſt pas faite
Pour être long-tems ſur pié ;
On n'en vit jamais de vieille :
C'eſt leur ſort infortuné ;
Le matin, fraîche & vermeille,
Le ſoir (*elle ſouffle dans ſa main*) autant de fané.

La mere embarraſſée, après avoir fait entrer Roſette dans le jardin, imagine, pour la guetter, d'appeller Colin, dont la ruſticité ne lui laiſſe rien à craindre ; mais l'amour, qui rodait autour du jardin, ſaiſit cet inſtant, & engeole ſi bien Roſette, qu'elle conſent à lui laiſſer cueillir la roſe, s'il peut trouver le moyen d'entrer dans le parterre. Ils ébranlent la grille, en chantant enſemble :

Pouſſons, pouſſons, pouſſons fort,
Mais pouſſons d'accord.

Heureuſement Colin arrive, & ap-

pelle la mere qui lui dit que la rose n'est pas pour lui, mais pour l'Hymen qui doit s'en couronner.

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Fi donc, fi donc, j'apprête
A l'Hymen ennuyeux
Un ornement de tête,
Qui lui conviendra mieux :
Ce n'est pas une rose
Qu'il faut à son bonnet,
Mais bien une autre chose
Que l'Hymen seul connaît.

La mere l'assure sur sa foi qu'il n'en tâtera pas. L'Amour lui demande si c'est sur sa foi conjugale, & sort en se mocquant d'elle.

LA MERE, *à Colin.*

AIR : *Ton joli, belle Meuniere.*

Pour l'avoir chacun la guette,
Mon pauvre Colin ;
Je crains même que Rosette
N'y porte la main :
Veille sur cette folette
Et sur son jardin.

Colin ne sçait pas de meilleur moyen

d'empêcher les autres de la prendre, que de la cueillir lui-même; mais la mere lui ſignifie que, ſi elle trouve une feuille de manque à ſon retour, elle le fera pendre en qualité de voleur domeſtique. Auſſi-tôt qu'elle eſt partie, Roſette vient la lui offrir; mais, effrayé de la menace, il ſe garde bien de la cueillir : ce qui produit une ſituation très-plaiſante. Roſette, voulant le raſſurer, lui apprend ce que des Bergeres viennent de lui dire.

AIR : *Voulez-vous ſçavoir qui des deux.*

Elles m'ont dit qu'en pareil cas
Une fille ne manque pas
De roſes artificielles,
Où les plus fins ſeroient dupés :
Les yeux de l'Hymen, diſent-elles,
Tous les jours même y ſont trompés.

Colin, qui n'eſt point raſſuré, ne veut pas courir le riſque d'être pendu; mais Roſette ſe conſole de ſes refus, par l'eſpérance de la donner à quelqu'un des Bergers que ſa Couſine Silvie a fait avertir. Le premier eſt un bel eſprit, qui lui dit avec emphaſe :

Tel qu'on vit autrefois de l'Argonaute avide

La Nef ambitieuse aborder la Colchide ;
Tel & plus empressé, je viens pour conquérir
L'ouvrage merveilleux de Flore & de Zéphyr.

ROSETTE.

Je n'entends ni le Grec, ni le Latin : Tenez, je suis de ces filles qui veulent qu'on leur parle Français. N'est-ce pas à ma rose que vous en voulez ?

Elle lui demande ce qu'il lui donnera en échange. Il lui promet des fleurs de Rhétorique, & un bouquet qui éternisera ses charmes. Rosette y consent, & est prête à la lui donner, lorsqu'un Vieillard arrive, & obtient la préférence pour une pomme d'or qu'il lui donne. Mais celui-ci est bientôt éconduit par un jeune Berger qui n'a que son cœur, mais qui l'offre d'une maniere si galante, que Rosette ne peut le refuser, cependant à la condition suivante.

ROSETTE.

AIR : *Du Menuet de Grandval.*

Que Monsieur le Cueilleur de rose
Renonce donc à son métier,
Et me jure, avant toute chose,
De n'en cueillir qu'à mon rosier.

LE BERGER.

Air précédent.

Très-volontiers, mais que Rosette
Me jure aussi de bonne foi,
Et de son côté me promette
De n'en laisser cueillir qu'à moi.

L'Amour, qui arrive, est le garant de leurs promesses, & les aide à forcer la serrure. La Mere accourt avec l'Hymen; mais ils arrivent trop tard La Bergere a déjà troqué sa rose contre la houlette du Berger. La Mere se désespere, mais l'Hymen la console, en lui disant :

Il a secondé mes intentions : c'est à ce Berger que je destinais une si belle rose. Quelle soit le gage de son union avec Rosette, & de ma reconciliation avec l'Amour.

Les Bergers célébrent la Fête au son de leurs musettes, & la Piéce finit par le Vaudeville suivant :

VAUDEVILLE.

Climene, avant son mariage,
Masquait les défauts de son cœur
On vantait dans le voisinage

Sa complaiſance & ſa douceur :
Cette Gente chérubine
Vient de s'unir à Damon ;
C'eſt le diable à la maiſon :
La roſe eſt changée en épine.

Quoique, ſur le retour de l'âge,
Philis s'étonnait, l'autre jour,
Qu'on ne lui rendait plus hommage,
Et s'en plaignait au Dieu d'Amour.
Il prit d'une main badine
Un miroir au même inſtant :
Voyez, dit-il en s'envolant,
La roſe eſt changée en épine.

Hier à certaine fillette,
Que par hazard il rencontra,
Damon conta mainte fleurette,
Et même ne s'en tint pas là.
Je gagerois, à ſa mine,
Qu'à préſent il s'en repent :
En cas pareil on voit ſouvent
La roſe changée en épine.

Jouiſſez, aimable Jeuneſſe ;
Le tems perdu l'eſt pour toujours :
N'attendez pas dans la vieilleſſe
A faire uſage de vos jours.
Si vous ſuivez ma doctrine,

Cueillez des fleurs au Printems :
L'Hyver regne-t-il dans nos champs,
La rofe eft changée en épine.

Au fein de la perfévérance,
Tous les Amans du bon vieux tems
Se foutenoient par l'efpérance,
Et filaient d'ennuyeux momens.
Fi de ces vieilles routines
Que l'on fuivait autrefois :
L'Amant, fous de plus douces loix,
Cueille la rofe fans épines.

Quand l'Hymen cueillait une rofe,
Jadis il s'y piquait les doigts :
Aujourd'hui c'eft toute autre chofe
Il n'eft plus d'obftacle à fes droits :
Avec ces fléches badines,
L'Amour épluche un rofier ;
L'Amour fait fi bien fon métier,
Qu'Hymen n'y trouve plus d'épines.

Life, au fortir de fa toilette,
Enchante les regards furpris ;
Le foir, quand la Belle en cornette
Quite fes rofes & fes lys,
N'entrez point à la fourdine,
Vous que charmait fa beauté :
L'art reprend ce qu'il a prêté ;
La rofe eft changée en épine.

Cet excellent Opéra Comique est le dernier ouvrage que M. Piron ait donné à ce Théatre, sans doute rebuté par les difficultés qu'il éprouva. Il est vrai que l'équivoque y est souvent employée, mais d'une maniere si délicate, qu'elle ne peut blesser l'oreille la plus scrupuleuse. Ce petit Ouvrage est un chef-d'œuvre d'esprit, & l'on y reconnaît facilement le cachet d'un grand homme. Le Public ne pouvant manquer de prendre le plus grand intérêt à cet estimable Auteur, nous croyons lui faire plaisir, en l'assurant que l'âge n'a rien affaibli dans la santé ni dans l'esprit de M. Piron. La tranquillité de son ame & la franchise de son caractere lui conservent la même vigueur & la même gaîté qu'à quarante ans; & nous avons tout lieu d'espérer qu'il enlevera à M. de Fontenelle le titre du *Nestor* des Auteurs Français.

LE TOUR DOUBLE,

OU

LE PRÊTÉ RENDU;

Opéra Comique en un acte. *

26 Février 1745.

Zémire, fille de Monaffac, Gouverneur de Bagdad, avoue à Zaïde ſa confidente, qu'elle ſe ſent émue de compaſſion pour l'un de ces Etrangers qu'elle a vus, le ſoir précédent, au bas de ſa fenêtre, & croit qu'ils ſont plus qu'ils ne paraiſſent. Elles entendent du bruit, & ſe retirent. C'eſt le Prince de Damas, & Pierrot ſon confident, qui paraiſſent couverts de mauvais habits. Le Cady, jugeant à leur mine que ce ſont des voleurs, veut les interroger.

LE CADY.

AIR : *Des Feuillantines.*

De ma Charge le devoir
Eſt d'y voir,

---

* La ſcène ſe paſſe à Bagdad.

Et d'exercer mon pouvoir :
Aux coquins Juge févere,
Je ferais, (*bis*) s'il fallait, pendre mon frere.

Holà, hò! Gens de biens, que faites-vous là ?

Le Prince honteux, & n'osant se faire connaître, raconte qu'il est de Damas, & que l'envie de voyager lui ayant fait prendre la route de Bagdad, il a été surpris par des voleurs, qui, après les avoir dépouillés lui & son camarade, leur ont par charité donné les haillons qu'ils portent. Fort bien, dit le Cady ; & pourquoi rodiez-vous ici ? Seigneur, répond Pierrot, sçachez que cette maison renferme un objet pour qui mon Maître soupire. Le Cady écoute cette histoire comme une fable ; mais elle lui fournit une idée de se venger du Gouverneur qui est son ennemi. Seigneur Damasquin, dit-il au Prince, la personne que vous aimez est la fille du Gouverneur : je veux vous la faire épouser, en vous donnant les moyens de passer pour le fils du Sultan de Damas. On va vous donner des habits convenables, pourvu que vous sçachiez jouer ce personnage.

LE PRINCE.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas,*

Seigneur, c'en eſt aſſez,
Comptez ſur ma parole ;
Je remplirai mon rôle
Mieux que vous ne penſez :
Seigneur, c'en eſt aſſez.

LE CADY, *à Azouf ſon confident.*

Ces drôles-là ſont des aventuriers ; je vais bien attrapper le Gouverneur.

AIR : *Jeanneton, l'amour lui-même,*

Sa fauſſe délicateſſe
Me chicanne inceſſamment :

AZOUF.

Avec grande impoliteſſe
Il vous reproche ſouvent
Que pour l'eſpéce
Chez vous l'on trouve aiſément
De la faibleſſe.

Le Cady frappe à la porte du Gouverneur, le prie d'oublier leur inimitié, & lui annonce l'arrivée du Prince de Damas, qui vient épouſer Zémire. Monaſſac, fort honoré de cette alliance, appelle ſa fille. Le Prince paraît. Zémire,

le reconnaiſſant pour l'un de ces Etrangers qu'elle a vus le jour précédent ſous un équipage ſi miſérable, paraît étonnée, lui donne cependant la main pour obéir à ſon pere ; & ce dernier n'eſt pas plutôt ſorti, pour ordonner une fête, qu'un Frippier, conduit par Azouf, vient rapporter les haillons du Prince, & reprendre ſes habits qu'il n'a fait que louer. Le Prince indigné tire de la bourſe que le Gouverneur vient de lui donner, une poignée de ducats que le Frippier reçoit avec joie, & ſort en riant. Cette aventure humiliante étonne Zémire, mais elle n'affoiblit point ſon amour. Le Prince charmé la raſſure, & ajoute qu'il veut ſe faire connaître en préſence de Monaſſac.

ZEMIRE.

AIR : *Entre l'amour & la raiſon.*

Voyez ce perfide Cady ;

ZAIDE.

On ſçait qu'il eſt votre ennemi.

ZEMIRE.

Je ſçaurai d'un juſte ſalaire,
Dont il reſſentira l'effet,
Payer & le bien qu'il ma fait,
Et le mal qu'il m'a voulu faire.

Il

Il ſemble que ce devrait être ici la fin de la Piéce. Cependant, pour en remplir le titre, l'Auteur a été obligé de joindre la ſuite de l'hiſtoire, qui aurait pu fort aiſément former un ſecond acte.

Zémire vient trouver le Cady, de qui elle n'eſt point connue. Sa beauté donne dans la vue de ce ſcélérat; & elle acheve de l'enchanter par ſes diſcours. Voyez, lui dit-elle, ſi, avec tous les avantages dont le Ciel m'a pourvue, je ne ſuis pas bien infortunée, ayant un pere barbare, qui publie par-tout que je ſuis un monſtre de laideur, & me tient ſous ce prétexte dans une étroite captivité.

ZEMIRE.

AIR: *Pierre Bagnolet.*

Je ſuis, dans la journée entiere,
Renfermée ainſi qu'un hibou;
Et, pour jouir de la lumiere,
Ma chambre n'a qu'un petit trou,
Qu'un petit trou.
Je ſuis, &c.

Le Cady, tranſporté d'amour, veut épouſer cette charmante fille, & lui demande quel eſt ſon pere. Je ſuis, répond Zémire, fille d'Omar le Teinturier.

Teinturier ! replique le Cadi, n'importe, je tiendrai ma parole. Zémire sort. Le Cadi envoye chercher Omar, & lui demande sa fille en mariage. Omar, croyant qu'on se mocque, commence à faire le portrait affreux de cette fille, que le Cadi interrompt, en disant qu'il veut l'avoir absolument. Pour le dégoûter de sa poursuite, le Teinturier exige non-seulement que le Cadi prendra la fille sans dot, mais qu'il payera mille ducats, & qu'avant de voir l'épouse, il signera le contrat en bonne forme. Le Cadi amoureux, & persuadé de la beauté de celle qu'il va recevoir, ne balance pas à souscrire aux conditions. Aussi-tôt on apporte une boëte, dans laquelle est une figure voilée. Justes Cieux ! s'écrie le Cadi, lorsque la fille d'Omar paraît à découvert, l'effroyable objet ! Dans le moment Zémire entre, accompagnée du Prince. Le Cadi, l'appercevant, la reconnaît pour la personne dont il est épris, & la veut embrasser. Le Prince l'arrête, se fait connaître pour le Prince de Damas ; & Zémire son épouse pour la fille du Gouverneur. Le Cadi sort, furieux du tour qu'on lui joue, en disant au Teinturier qu'il peut remporter sa fille.

PIERROT, *au Cadi qui s'en va.*

AIR : *Lanturlu.*

De votre malice,
Monſieur le Cadi,
Par notre artifice,
Vous voilà puni :
En bonne juſtice,
Ce n'eſt qu'un prêté rendu ;
Lanturlu, &c.

OMAR.

Je reprendrai bien la marchandiſe ; mais je ne rendrai pas l'argent.

LE PRINCE, *à Zémire.*

Vous voilà bien vengée, Madame, & le Cadi doublement trompé.

Suit un Divertiſſement & un Vaudeville dont voici un couplet.

Lorſqu'un époux chez ſa voiſine
Porte ſa flamme libertine,
Qu'eſt-ce que ſa légéreté ?
C'eſt un prêté :
Sa femme, de ſes droits privée,
Chez le voiſin, moins réſervée,
Va cueillir le fruit défendu ;
C'eſt un rendu.

Cette Piéce, qui est de M. Gallet, est tirée des Contes Arabes : c'est exactement la même chose que la Vengeance Comique & le Cadi dupé, qui lui ont succédé.

LES FESTES PUBLIQUES.

Février 1747.

Cette Piéce, qui eſt de Meſſieurs Favard, Lagarde & Leſueur, fit beaucoup plus de plaiſir dans le moment où elle fut donnée (pour le mariage de M. le Dauphin) , que l'extrait n'en procurerait ici. Mais ce qui peut en cauſer davantage, c'eſt un événement qui en fit beaucoup alors. A la répétition générale de cette Piéce, Mademoiſelle S... connue ſous le nom de *Ma mie Babichon* , ſe gliſſa derriere le banc des Simphoniſtes qui étaient rangés ſur une ligne dans l'Orcheſtre. Ces Muſiciens avaient des perruques ; Babichon y entortilla des hameçons qu'elle avait préparés avec des crins imperceptibles : ces crins ſe réuniſſaient à un fil de rappel, qui répondait aux troiſiémes loges. Babichon y monte, attend qu'on donne le ſignal pour l'ouverture. Au premier coup d'archet la toile ſe leve, & les perruques s'envolent toutes en même temps. M. B. . . . . Directeur du grand Opéra, qui préſidait à cette répétition avec toute

ſa dignité, ſcandaliſé d'une pareille indécence, voulut en connaître l'auteur, pour le faire punir. Babichon, qui avait eu le tems de deſcendre, était auprès de lui, & hauſſait les épaules en joignant les mains ; mais on connut, à ſon air modeſte, que c'était elle qui avait fait le coup. Elle l'avoua, & dit à M. B... *Hélas ! Monſieur, je vous ſupplie de me pardonner ; c'eſt un effet de l'antipathie que j'ai pour les perruques ; & même, au moment que je vous parle, malgré le reſpect que je vous dois, je ne puis m'empêcher de me jetter ſur la vôtre :* ce qu'elle fit, en prenant la fuite auſſi-tôt. Chacun dit qu'il fallait venger l'honneur des têtes à perruques. Babichon fut mandée le lendemain à la Police ; mais elle raconta l'hiſtoire ſi naïvement, & d'une façon ſi plaiſante, que le Magiſtrat s'étouffait de rire, en la grondant. Elle en fut quitte pour une mercuriale.

LE POLYGAME;

Parodie Pantomime en un acte, de la Tragédie d'Ameſtris, repréſentée par la Troupe Pantomime.

15 Juillet 1747.

Le Théatre repréſente une place publique, dans laquelle on voit d'un côté une boutique de Marchande de modes, & de l'autre celle d'une Coëffeuſe.

La ſcène ſe paſſe en Gréce.

Pierrot, dégoûté de ſa femme par le tems qu'il vit avec elle, & par la nouvelle conquête qu'il a faite d'une Coëffeuſe ſa voiſine, veut répudier cette femme, épouſer le nouvel objet de ſa tendreſſe, & le mettre en poſſeſſion de tout ce dont ſa premiere femme jouit. Pour cet effet il donne ordre à l'Huiſſier de lui aller ſignifier un congé. L'Huiſſier, que touche l'humanité, n'oſe qu'à regret prêter ſon miniſtere à cette action cruelle; mais les loix l'autoriſent, & les menaces de Pierrot le déterminent.

Cette malheureuſe femme eſt irritée

du procédé de son mari, & de dépit déchire le congé que vient de lui remettre l'Huissier.

La Coëffeuse, contente du mariage qu'elle va contracter avec Pierrot, insulte au chagrin de sa voisine. La fureur s'empare de l'une & de l'autre ; & quelques coups, donnés & rendus de part & d'autre, servent de soulagement à leur rage. Le dégât des habits, & les bonnets roulant sur la poussiere, font un combat comique d'un si tragique différent.

Arlequin, en pere de famille, fait cesser ce combat ; &, comme les motifs lui en sont connus, pour appaiser sa sœur, au préjudice de sa fille, il sort pour joindre Pierrot.

La vengeance de la Marchande n'étant pas satisfaite, elle répand de l'argent à ces hommes rustiques, pour les engager à détruire la maison voisine, & à faire périr celles qui en sont en possession.

Pierrot, ayant un intérêt particulier de se faire un beau-pere de celui qui n'est que son frere *, cherche à le revêtir de

* Selon l'usage du lieu où se passe la scène.

titres d'honneur, à condition qu'il épousera sa fille. Arlequin, à ce prix, renonce à toutes dignités. Pierrot en vain veut le forcer à les recevoir ; Arlequin fuit plutôt que de les accepter.

Après que Pierrot a essuyé de sa femme les justes reproches que lui a mérité sa perfidie, les larmes qu'elle verse lui font connoître l'injustice de son choix ; il abhorre son infidélité, & se propose de ne plus partager un amour que sa femme seule sçait mériter.

Cette troupe de canaille, ameutée par la femme de Pierrot, vient exécuter ses ordres. Au même instant la boutique de la Coëffeuse est mise en piéce. Un déluge de poupées, de coëffures & de papillottes voltige par la fenêtre : la mere même de la Coëffeuse s'y trouve précipitée. La fille se sauve au milieu des débris, & vient faire connoître à Pierrot que cet événement est l'ouvrage de la jalousie de sa femme. Pierrot, en la menaçant, emmene la Coëffeuse. Sa femme les suit.

Le Théatre représente la mer. Tandis que le Notaire taille sa plume, pour dresser les articles du contrat de Pierrot avec la Coëffeuse, la Marchande tire le sien de sa poche, pour faire voir à Ar-

lequin l'injustice de Pierrot ; mais Pierrot, arrachant le canif des mains du Notaire, en donne un coup dans son contrat. On fait signer la Coëffeuse : ce qui indigne tellement Arlequin, qu'il enleve sa fille, & va la jetter dans la mer. Des Matelots, voyant cette cruauté, s'y précipitent en même tems. Pierrot est si pénétré de douleur, qu'il veut se poignarder. Sa femme l'en empêche ; & Pierrot se retire, assez puni de se voir obligé de vivre avec sa femme.

Cette Pantomime, qui est très-plaisante à l'exécution, est une Parodie très-critique de la Tragédie d'Amestris, de M. Mauger. Elle fit le plus grand plaisir, & eut le plus grand succès : ce qui nous a déterminés à la rapporter, quoique nous ayons projetté de ne point parler des Ballets de l'Opéra Comique. L'extrait, que nous venons d'en donner, est tiré du Programme imprimé qui fut alors distribué.

LES AMOURS

GRIVOIS;

Opéra Comique, en un acte, en Vaudevilles.

1er. Août 1747.

Le Théatre repréſente un Hameau Flamand. On voit dans l'éloignement une Ville dont les remparts ſont détruits par le canon ; de l'autre côté, un camp à la tête duquel eſt une batterie de canon. Les aîles repréſentent des maiſons de Payſans & des eſtaminettes. Le milieu de la ſcène eſt occupé par plusieurs Flamands, dont les uns jouent de divers inſtrumens ſous un grand arbre, pendant que les autres, autour de plusieurs tables, boivent, fument, jouent & danſent.

Madame Guillemette dit à Fanchon ſa fille, qu'elle ne veut point la donner à Jolicœur, qu'elle n'ait auparavant éprouvé ce Grivois, parce qu'elle prétend que le Français eſt auſſi volage

pour ſa Maîtreſſe, qu'il eſt fidéle à ſon Roi. Jolicœur arrive, & cette mere lui dit qu'elle attend un autre Amant pour ſa fille.

C'eſt un Monſieur qui vient chez nous ;
Il a plus d'or & plus d'argent que vous ;
Il en a tout plein ſes caſſettes :
C'eſt ce qu'il faut pour les fillettes.

JOLICŒUR.

Et autre choſe itou,
La mere Guillemette,
Et autre choſe itou,
Faut s'entr'aimer ſur-tout.

Jolicœur entre dans une grande colere ; mais Madame Guillemette l'appaiſe, en lui diſant que ce n'était que pour l'éprouver. Des Grivois arrivent, font un exercice galant au ſon du tambour, & terminent cette ſcène.

Des Bergers & des Bergeres, écartés par le bruit des armes, reviennent. Un Pandour vient ſe mêler avec elles, parce qu'il retrouve une Bergere qu'il aime, & dont il eſt aimé. Ballet général de Bergers.

Iſabelle, Demoiſelle Flamande, paraît traveſtie en ſervante, & ſuivie d'une

Confidente à qui elle avoue qu'elle eſt amoureuſe d'un Grenadier, pour lequel elle fait cette démarche haſardée. Il paraît, & lui parle cavalierement de ſon amour.

AIR : *Le Trantran.*

Attaquer une citadelle,
Et l'emporter d'un plein effort ;
Faire le ſiége d'une Belle,
Comme on ferait celui d'un fort ;
Marcher en amour comme en guerre,
Sabre à la main, tambour battant :
C'eſt le tran, tran, tran, tran, tran
D'un brave militaire.

Iſabelle lui répond qu'elle n'eſt point née pour un ſoldat.

LE GRENADIER.

AIR : *Et mon petit cœur de quinze ans.*

D'un ſoldat faites plus d'état : (*bis*)
Quand au combat Louis nous mene,
Tout ſoldat vaut un Capitaine ;
Tout Capitaine eſt un ſoldat.

AIR : *Je ſuis un bon Jardinier.*

N'ayez point tant de mépris ;
Un bon ſoldat vaut ſon prix :

Voyez donc un peu,
Par la sarpejeu!
Votre erreur est extrême;
Quand Louis nous conduit au feu,
Il est soldat lui-même,
Morbleu!
Il est soldat lui-même.

Il lui apprend que Monsieur vaut bien Madame, & qu'il se nomme Léandre, fils d'un Gentilhomme Picard. Isabelle reconnaît en lui celui que son pere lui destinait, & l'engage à quitter le service.

ISABELLE.

AIR : *Ah! si j'avais connu M. de Catinat.*

Conservez-vous pour moi, ne servez plus le Roi;
Car aux plus grands dangers il vole sans effroi.

LE GRENADIER.

Sans appréhender rien, de grand cœur je le suis;
Il ne craint que pour nous, je ne crains que pour lui.

Une marche de tous les Flamands

termine cette ſcène, & eſt ſuivie de cette ronde qui termine la Piéce.

Amis, chantons à pleine voix,
Vive le bon Roi de France :
Enfin nous voilà ſous ſes loix,
Au gré de notre eſpérance;
Enfin nous voilà ſous les loix
De ce bon Roi de France.

C'était malgré tous nos Bourgeois,
Qu'on lui faiſait réſiſtance;
Chacun criait ſur les toits :
Y avance, y avance, y avance.
Enfin, &c.

Sur tous nos cœurs il a des droits,
En vertu de ſa clémence :
Je goûtons, graces à ſes exploits,
Le repos & l'abondance.
Enfin, &c.

La bierre nous rendait ſournois;
Du vin j'ignorions l'uſance :
Il nous fait boire du Pivois;
Morgué! quelle différence!
Soyons à jamais ſous les loix
De ce bon Roi de France.

Dès qu'on le voit, on l'aime tant,
Que l'on se sent l'ame éprise;
Sur-tout le beau Sexe Flamand
Le mettrait dans sa chemise:
Pour moi, je l'aime franchement;
Chacun loue à sa guise.

Si, pour célébrer les grands Rois,
Je n'avons pas d'éloquence,
Tout Flamand, comme un franc Gaulois,
Ne dit rien que ce qu'il pense:
Parquoi je disons: vive les loix
De ce bon Roi de France.

NICODEME.

Quand on m'a dit: v'là les Français,
Je m'en fis cacher dans not' cave;
Et puis, quand ils m'ont trouvé là,
Au lieu de me couper la tête,
Ils m'ont fait boire à la santé
De ce bon Roi de France,

BABCHON.

Moi, j'fus m'cacher derriere du foin:
Un soldat suivait des poules;
Il m'trouvit là: j'crus qu'il me tuerait
Mais il m'fit bien des carresses;

Ah ! qu'on eſt poli ſous les loix
De ce bon Roi de France !

Ce divertiſſement, dont le mérite eſt fait pour être plus ſenti à la repréſentation qu'à la lecture, eſt de M. Favard, & eut tout le ſuccès qu'il pouvait en attendre.

Fin du premier Volume.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES PIÉCES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME DE L'HISTOIRE DE L'OPÉRA COMIQUE.

A.

J.

M.

N.

O

P.

Fin de la Table.